

# LA CANADIENNE

LE MAGAZINE DU CANADA FRANÇAIS



Abonnement  
TROIS DOLLARS

LA COMPAGNIE DE PUBLICATION CONTINENTALE, LIMITÉE  
MONTRÉAL :: CANADA :: TORONTO

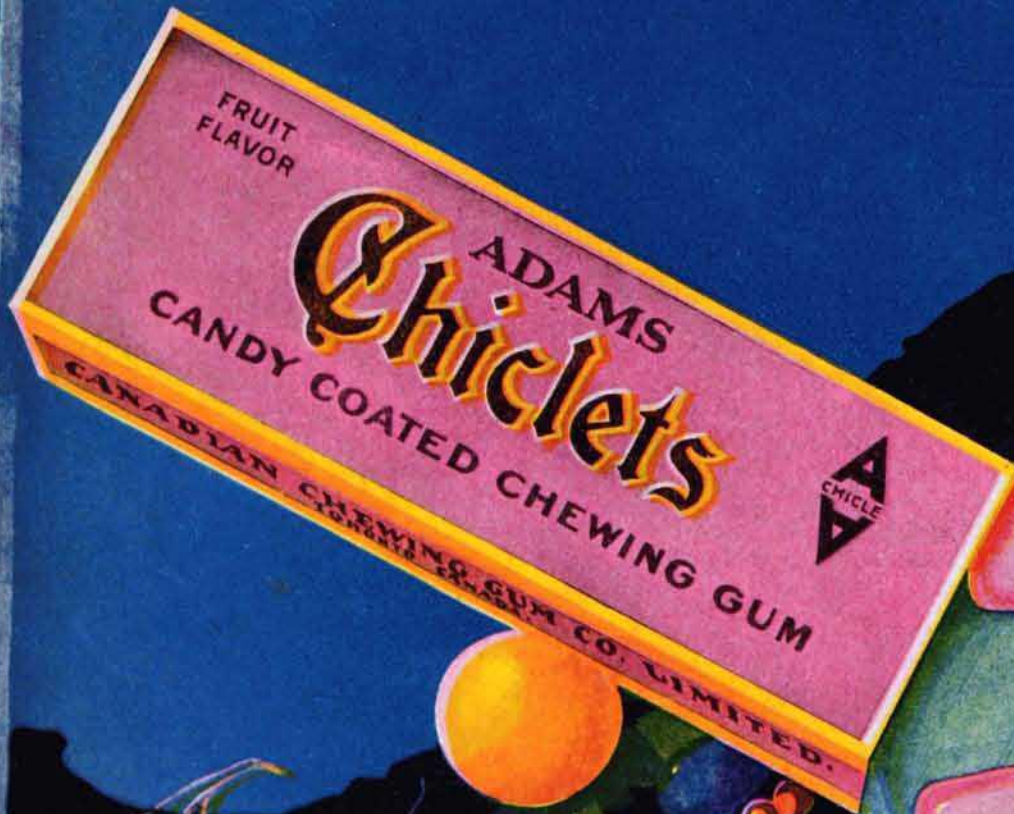
Le numéro  
VINGT-CINQ CENTS

Du Neuf!

ADAMS **Chiclets**

Essence de Fruit

10  
pour  
5¢



# D'UN MOIS À L'AUTRE

Où il est question de ce que l'on donne, de ce que l'on va donner  
et de ce que l'on va demander



## Les Grands Blessés

**R**ÉNÉ BAZIN rapporte le mot d'un terrassier qui était à la fois boiteux, manchot et un peu sourd et que l'on trouvait indigne de recevoir l'argent de sa commune. "En vérité," avait dit l'infortuné, "ça n'est pas facile d'être assez malheureux pour être secouru!"

Les pouvoirs publics sont quelquefois lents à secourir les infortunés. Il n'en a pas été ainsi pour ceux que nous appelons nos "Grands Blessés." Ils ont été l'objet de soins spéciaux et d'une attention toute maternelle. Et, pour plusieurs, quels retours de très loin ils doivent au zèle et à la science des médecins. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à visiter nos hôpitaux militaires.

Lisez notre article sur le Dominion Orthopedic Hospital maintenu à Toronto par le gouvernement canadien—on y retrouva des noms canadiens-français connus.

L'article paraîtra dans le numéro d'août de LA CANADIENNE.

## Les compagnons du silence

**L**A TRAPPE d'Oka jouit dans tout le pays d'une popularité mêlée de fierté et de vénération. Une sorte de respect mystique salue sur leur passage ces moines admirables qui construisent dans le silence et la prière les œuvres utiles.

Ce silence ils ne l'ont rompu que pour saluer de leurs vœux les plus ardents le départ de ceux de leurs frères qui ont volé sous les drapeaux à la défense de la patrie française.

On trouvera un article sur l'Ordre cistercien d'Oka dans le numéro d'août de LA CANADIENNE.

## Problème troublant

**Q**UE DEVIENDRA Constantinople?

Au moment où l'on se pose cette question, où le Grand Conseil des Alliés lui-même hésite à lui donner une réponse, les lecteurs de LA CANADIENNE liront avec plaisir des détails nouveaux sur la ville mystérieuse et féérique. La Corne d'Or, Galata, mêlées à tous les événements lointains de la vieille civilisation byzantine, à l'épopée des Croisades, et jusqu'aux enseignements de notre grande guerre, nous apparaissent toujours auréolées de mystère et de légende.

C'est là que vivent les "sultans rouges," c'est là qu'est Sainte-Sophie, la grande basilique changée en mosquée, témoin séculaire d'une terrible épreuve chrétienne.

Lisez tout cela dans le numéro d'août de LA CANADIENNE.

## L'oeuvre des tout petits

**N**OUS avons parlé, dans notre numéro de juin, de l'effrayante mortalité infantile constatée dans la ville de Montréal. Le roi Hérode lui-même en resterait consterné, disait un de nos collaborateurs.

Et nous avons entrepris tout de suite de faire connaître les œuvres qui, chez nous, s'occupent de l'enfance. Ces œuvres sont nombreuses, mais elles

## Message de La Canadienne

**N**OUS prions nos amis de ne pas nous tenir un compte trop rigoureux d'une foule de petits ennuis dont ils ont eu à souffrir—et dont quelques-uns souffrent peut-être encore aujourd'hui—du fait que nos services de livraison ont pris quelque temps à s'organiser.

Nous faisons droit aux réclamations à mesure qu'elles nous sont transmises et nous constatons avec plaisir qu'elles sont chaque jour moins nombreuses. LA CANADIENNE qui, nous pouvons le dire, remporte un succès dépassant toute attente, se présentera désormais régulièrement dans les familles qui l'honorent de leur encouragement. Elle entre chaque mois, plus résolument, dans le vif des questions inscrites à son programme, et s'acquitte joyeusement du rôle qu'elle s'est donné.

Une simple énumération des articles parus depuis notre premier numéro suffirait à démontrer que nous n'avons pas perdu notre temps, que nous ne sommes pas restés en deçà de ce que nous avions promis et de ce que l'on attendait de nous, que nous avons démontré la possibilité de publier avec succès un magazine français qui soit l'égal—et souvent le rival heureux—des meilleures publications anglaises et américaines du même genre.

Et quand un confrère, par exemple, nous écrit spontanément: "Je vous félicite du succès de votre revue et de LA CANADIENNE elle-même pour le fond et pour la forme: c'est la perfection du genre," nous ne pouvons cacher la satisfaction que ce compliment nous cause.

D'autant plus que si nous voulions citer toutes les choses aimables que des centaines d'autres nous ont écrites sur le même sujet, nous n'en finirions plus. Le mieux est encore d'observer sur ce point une modestie qui sied bien à LA CANADIENNE qui, pour être une dame de bon goût, doit éviter une coquetterie qui n'ajouterait rien à sa beauté, et de puiser dans les compliments qu'on nous fait un nouvel encouragement à accomplir davantage.

Et, aujourd'hui que commence la publication régulière de notre magazine, c'est bien le temps de rappeler à nos lectrices, à nos lecteurs, que nous comptons toujours non-seulement sur leur appui mais aussi sur leurs conseils. Nous n'avons pas abandonné l'idée de grouper autour de LA CANADIENNE une grande famille qui s'intéresse, de toute façon pratique, à une œuvre française essentiellement canadienne.

demandent à être développées. C'est l'avenir que chante le délicieux poète du P'tit Quinquin:

*Dors, mon p'tit Quinquin  
Min p'tit pouchin,  
Min gros rojin;  
Te m'f'ras du chagrin  
Si te n'dors point qu'à d'main.*

Voyez, dans le numéro de juillet de LA CANADIENNE ce que fait l'hôpital Sainte-Justine pour les tout petits de Montréal.



## Au trot! Au galop!

**Q**UAND mon fils sera grand, je lui ferai faire de la culture physique."

Voilà l'excellente résolution que prennent les pères de famille, enfin convaincus que l'exercice est une des conditions essentielles de la bonne santé.

"Mais," dit le Dr Ruffier, "pourquoi attendre que l'enfant soit grand? D'où vient ce préjugé que le bébé, le garçonnet ou la fillette sont trop fragiles pour qu'on puisse entreprendre utilement leur éducation physique? Pourquoi reste-t-on si obstinément persuadé qu'un corps est d'autant plus sensible à la fatigue qu'il est plus jeune?"

Les pères et mères de famille apprendront dans le numéro d'août de LA CANADIENNE que l'éducation physique de Monsieur Bébé peut être entreprise avant le classique "au trot!... au galop!"... exécuté sur les genoux paternels.

Ne pas manquer de lire l'article du Dr Ruffier dans le numéro d'août de LA CANADIENNE.

## Tirée à quatre épingles

**O**N DIT souvent en parlant d'une personne: "Elle est tirée à quatre épingles."

Cette expression remonte à l'époque où le fichu ou mouchoir de cou était de mode au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le fichu, pièce d'étoffe carrée, pliée dans le sens de la diagonale, avait une de ses pointes entre les épaules et les deux autres croisées à la ceinture. Pour le tenir tendu et bien ajusté, on fixait les pointes par trois épingles, et les élégantes en mettaient une quatrième au croisement, sur la poitrine: de là est venue la locution si répandue aujourd'hui.

De nos jours, quand on dit d'une personne qu'elle est tirée à quatre épingles on veut dire qu'elle est mise moins avec recherche qu'avec un bon goût parfait.

Pour atteindre la perfection dans le vêtement les lectrices de LA CANADIENNE ont les patrons du "Costume Royal." Ceux que nous publions dans le présent numéro et que nous publions dans le numéro d'août sont tout particulièrement intéressants.

## Réflexions de Tristan Bernard

**R**IEN ne nous blesse autant que la "suffisance" de notre semblable. En effet, les gens suffisants ont l'impertinence de nous montrer qu'ils se suffisent à eux-mêmes. Or, si nous n'aimons pas toujours qu'on ait recours à nous nous sommes vexés qu'on n'ait pas besoin de nous et que l'on se passe de notre aide.

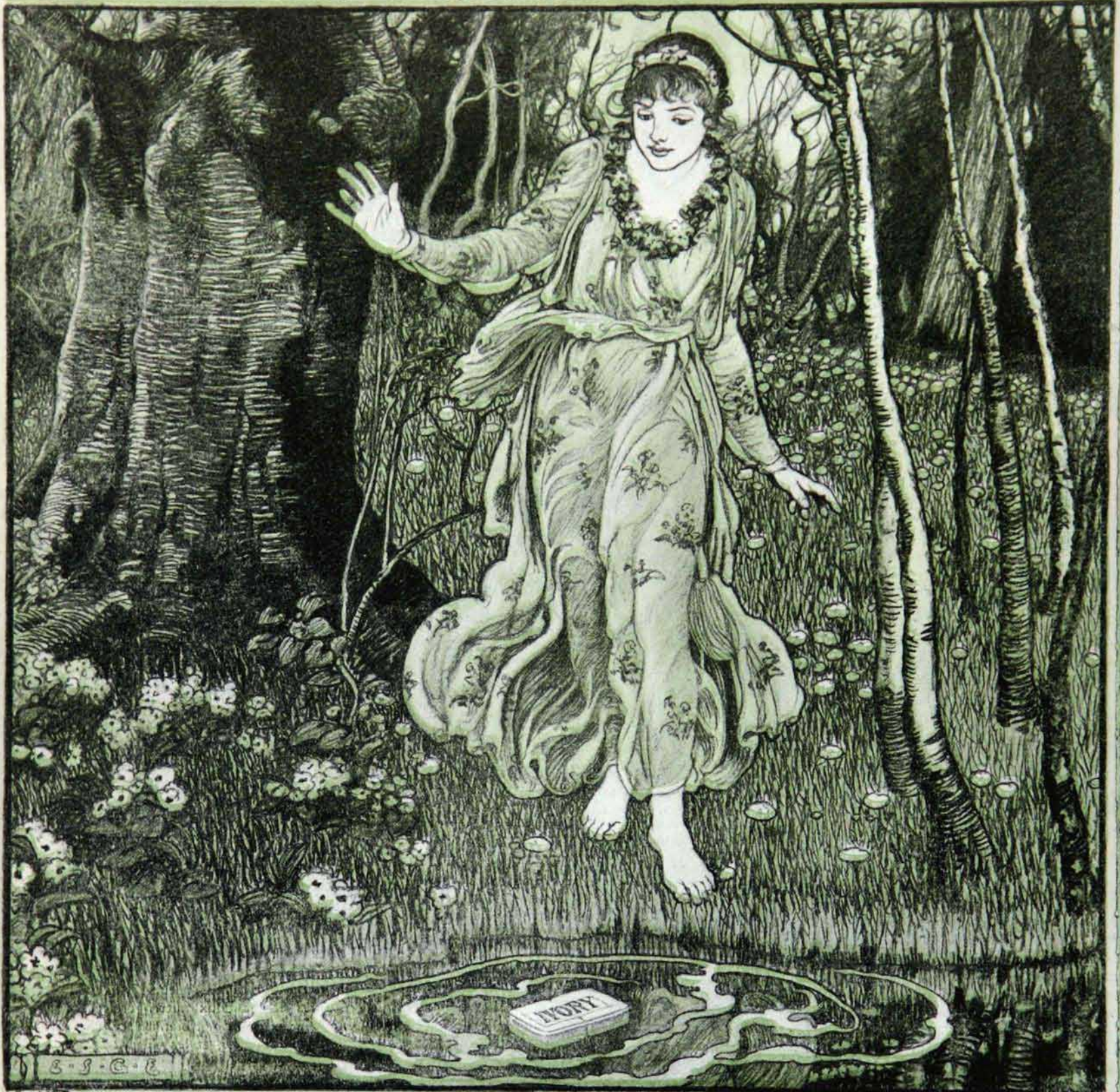
On connaît le cœur généreux de la plupart des hommes. Ils n'offrent des cadeaux que parce que l'usage le leur impose. Non pas que ce ne soit pas très agréable de faire un présent à son prochain et de voir le plaisir qu'il ou elle en a. Mais, pour beaucoup de gens, cette volupté d'offrir ne compense pas dans leur fort ce que Huysmans appelait "le regret pénitentiel de l'argent versé."

À LIRE DANS  
LE NUMÉRO DU  
MOIS D'AÔUT:

CONNAISSEZ VOTRE ENFANT

Par MADAME BON-SENS

Un article où l'auteur, femme d'un littérateur connu de Montréal, étudie un des côtés les plus intéressants de l'intelligence de l'enfants.



COPYRIGHT 1920 BY THE PROCTER & GAMBLE CO., CINCINNATI

**P**ROPRETÉ trouve dans un bassin D'EAU PURE  
ce qu'elle cherchait . . . .

- Un savon aussi pur et propre, lui-même, que l'eau sur laquelle il flotte.
- Un charme pour la peau souple et la plus tendre, à cause de sa blancheur, de sa douceur, de sa délicate fragrance, de sa mousse bulleuse, veloutée et facile à rincer.

Quel peut bien être ce savon, si ce n'est IVORY?

IVORY SOAP . . . .  . . . . 99 <sup>44</sup>/<sub>100</sub> % PUR

Il flotte



Vol. 1., No. 5.

# LA CANADIENNE

Juillet, 1920

## Le Magazine du Canada Français

**ABONNEMENT.** \$3.00 par année, payable d'avance, pour le Canada et l'Empire Britannique. Le numéro, 25 cents. États-Unis, \$4.00. Autres pays étrangers, \$4.00 par année.

Les remises peuvent être faites par mandat-poste, lettre recommandée, mandat-exprès ou chèque auquel on a ajouté le montant de l'échange.

**ATTENTION.** Changement d'adresse. Nous changeons l'adresse d'un abonné à sa demande, mais il faut donner l'ancienne adresse en même temps que la nouvelle pour que le changement puisse être fait.

**Directeur,**  
J.-L. K-LAFLAMME

**Secrétaire de la rédaction,**  
Mme PAUL-ÉMILE LAMARCHE

Enregistrée au bureau de poste de Toronto, On., comme matière de seconde classe.



Marque déposée en 1919 au Ministère du Commerce et de l'Industrie, par la Compagnie de Publication Continentale, Limitée, de Montréal et Toronto, imprimeurs-éditeurs.

Demande a été faite pour l'enregistrement de LA CANADIENNE comme matière de seconde classe au bureau de poste de Buffalo, N.Y. Magazine publié le quinze de chaque mois par la Compagnie de Publication Continentale, Limitée, de Montréal et Toronto.

**RENOUVELLEMENTS**—Ne pas manquer de remplir le bulletin de renouvellement qui sera dans le numéro qui termine votre abonnement. Ce détail est important pour qu'il n'y ait pas d'interruption dans le service du magazine. Le tirage étant limité au nombre des abonnés, les numéros antérieurs ne sont pas fournis. Ayez bien soin d'écrire très lisiblement votre nom et votre adresse en faisant votre remise.

**Publicité et abonnements:**  
C.P.R. Telegraph Bldg., rue de l'Hôpital,  
Montréal.  
Téléphone, Main 7046.

**Succursales:**  
Philadelphie, Metropolitan Building.  
Chicago, People's Gas Building.  
Londres, Angleterre, 16 Regent St., S.W.

## Choses et Gens

### La Puissance d'une Presse Nationale

PARMI tous les pays du monde où l'on constate ce que l'on pourrait appeler le besoin de cohésion nationale, le Canada est au tout premier rang. Édifier un peuple avec une population de neuf millions d'habitants dispersés sur un territoire capable d'en recevoir cinquante millions est une des tâches les plus considérables dont il soit fait mention dans l'histoire. Or, c'est un problème qui occupe toute l'attention du Canada depuis cinquante-trois ans. Politiques, constructeurs de chemins de fer, financiers, industriels, citoyens de toutes conditions, tous, dans un même effort patriotique, se sont attachés à cette besogne de création nationale. Ils ont établi la Confédération, ils ont construit les chemins de fer transcontinentaux, devisé les tarifs protecteurs, fondé un système bancaire national, ils ont donné naissance à l'Association des Manufacturiers Canadiens et au Travail Organisé. Tout cela était nécessaire à son heure. La plupart de ces œuvres n'ont même pas perdu de leur utilité. Notre milice a porté jusqu'en Europe, avec la valeur de nos soldats, la première affirmation de la nationalité canadienne. L'Association de la Presse Canadienne et la Presse-Associée ont contribué leur part à ce travail de cohésion en organisant les services d'information. De sorte que, graduellement, on a admis ceci:

"Que si l'on veut être véritablement une nation il nous faut édifier une œuvre nationale humaine sur les bases jetées par les politiques, les constructeurs de chemins de fer et les banquiers."

C'est pour répondre à ce besoin incontestable que sont venus les Magazines Nationaux, artisans indispensables d'une œuvre qui ne peut être accomplie par les journaux. Le journal est une institution locale. Sous sa forme la plus logique, l'hebdomadaire des campagnes est aussi limité dans le rayonnement de son influence que peut l'être une élection partielle. Sous sa forme la plus étendue, le quotidien métropolitain est aussi d'intérêt local pour tout ce qu'il publie en dehors de son information télégraphique. Moins de 20 pour cent du tirage entier du grand quotidien ordinaire ne sort de la ville où il est publié et il n'en sort pas 10 pour cent de la province où il est établi. Pour le périodique ordinaire, mensuel, bimensuel ou hebdomadaire, la distribution du tirage ne dépasse pas 40 pour cent pour la province et 10 pour cent pour la ville où il est établi. Le reste rayonne dans tout le pays.

Le périodique qui s'adresse à toute la nation publie les œuvres des écrivains de tout le pays, il va dans tous les foyers canadiens d'un océan à l'autre, il suit les chemins de fer, il ne connaît pas de frontières provinciales, il ignore les partis politiques, les distinctions de classe, les jalousies de race ou de religion. Dans un pays aux vastes espaces, à population éparsée, aux nationalités variées, aux petites villes innombrables, il est un organe d'union et de pensée nationales. Il porte le même message à la Colombie-Anglaise qu'à l'Île du Prince Edouard. Il n'a qu'un objet en vue, le pays; rien de plus, rien de moins. Et, dans ses articles d'information générale ou d'actualité sur les autres pays, on retrouve constamment le point de vue national.

Il est donc important que les Canadiens, à quelque province qu'ils appartiennent, négociants, professionnels, cultivateurs, ouvriers, députés à la Législature ou au Parlement fédéral, reconnaissent le caractère vraiment national de ce genre de publications. Si le Patriotisme canadien restait indifférent à ce sujet il eut fait tout aussi bien ne pas établir la Confédération et toutes les institutions qui, à sa suite, ont contribué à la formation de la nation. Tandis que, s'il se montre fidèle à cette idée, il n'est plus de parti politique, il n'est pas de gouvernement qui puisse méconnaître la nécessité du Magazine Canadien pour le Canada.

### Le temps des vacances.

C'EST, vous le savez, l'époque de l'année où les jours sont le plus longs—sans compter ce que nos législateurs ont cru leur ajouter en avançant les horloges. Les jours les plus longs... mais qui ne dirait que ce sont ceux qui passent le plus vite!

Pour les petits, et aussi pour une foule de grands, pour ceux que la vie facile a dotés de quelques heures officielles de repos, les vacances, c'est toujours l'époque lente à venir, tôt disparue. Et combien d'écoliers, combien d'écolières qui, en comptant, sur les petits calendriers dissimulés dans le fond des pupitres, les jours qui les séparaient de leur liberté, ont pu retenir leur doigt de poursuivre le calcul des jours jusqu'à la date qui les ramènera à la discipline et aux bons livres utiles.

L'impatience de vivre les pousse à compter comme chose du passé les plaisirs certains. Ils ne s'arrêtent peut-être pas souvent, les jeunes, à cet enseignement qui se dégage tous les jours de la multitude des événements heureux qui, pour le moment, remplissent leur vie mais que bientôt le

### LES VIOLETTES

par *Fleming Tuckerman*

LES collines ne sont plus blanches,  
Aux bois la fraîcheur se maintient,  
L'oiseau gazouille dans les branches,  
C'est le printemps qui s'en revient.

Déjà paraît la violette,  
Timide, et de l'obscurité,  
On l'aperçoit dans sa cachette  
Sur les bords du petit sentier.

Je marche sur les feuilles mortes,  
Rêveuse, et ne sachant pourquoi  
Les enfants aux jeunes voix fortes  
Chantent en courant devant moi.

Pourquoi cette fleur innocente  
Réveille-t-elle un souvenir?  
C'est une pensée accablante  
Qui me fait pousser ce souvenir.

Certainement je suis heureuse,  
J'ai mes enfants et mon mari;  
Nous menons, sans vie orageuse,  
De jours tranquilles, sans souci.  
C'est en voyant la violette  
Que je me souviens des moments  
Où j'étais la blonde fillette  
Jolie, et c'était au printemps.

Je vois le jeune militaire!  
M'apportant un mignon bouquet,  
Aux jours heureux d'avant la guerre,  
Quand il me disait qu'il m'aimait.

"Voici," dit-il, "des violettes,  
Tout ce que je puis vous donner,  
Mais quand j'aurai mes épaulettes  
Je reviendrai vous épouser."

Ah! Voyez les jolies fleuriettes!  
Je me penche pour les cueillir;  
Non, laissons là ces violettes,  
Je ne veux pas les voir périr.

Adieu, rêves de toutes sortes;  
Il fait bien froid pour février,  
Je marche sur les feuilles mortes,  
Allons enfants, il faut rentrer...

Mai, 1920.

temps, l'âge, leur disputeront avec une aveugle jalousie. Mais, aujourd'hui, toute leur sagesse se résume à n'y pas songer, comme leur rôle se borne à répandre autour d'eux de la jeunesse qui rayonne et de la joie qui chante.

Et, vraiment, en les regardant, en les écoutant, nous trouvons qu'après tout la vie n'est pas si mal faite.

Nous trouvons moins rude, mais bienfaisante et admirable, l'éternelle loi d'équilibre qui entraîne les générations vers leur destin, se poussant les unes les autres, mais aussi se soutenant, avec leur invariable cortège de douleurs et de joies, celles qui se lèvent hésitant, dès leurs premiers pas, devant la majesté des liens que le temps va rompre, et déjà reliées à celles qui les suivront et les pousseront à leur tour vers l'insondable

infini qu'elles ne comprennent pas, qu'elles redoutent mais qui les attire.

Nous songions un peu à tout cela pendant la délicieuse séance de fin d'année à laquelle nous avons eu le privilège d'assister quelques heures seulement avant de tracer ces lignes. Et il semble que, dans le silence qui planait sur la salle blanche de fraîcheur, silence rompu seulement par les jeunes voix qui, ce jour-là, avaient, seules, le droit de parler, il semble que sur l'auditoire dont c'était un peu la fête régnait je ne sais quelle atmosphère de joie attendrie au spectacle de nos petits chargés de fleurs, de ces fleurs que nous cueillions nous-mêmes, à leur âge—et est-ce qu'il y déjà si longtemps?—sur la route ou nous les avons devancés.

Vous lirez ailleurs, dans une autre page de LA CANADIENNE, ces paroles de tristesse que le Loup adresse au Chaperon Rouge:

... "Avec le temps le souvenir dévie  
Plus tard, quand tes doigts vifs seront des doigts  
tremblants,

Tu rouvriras un soir, au bruit des fuseaux lents,  
Le livre du passé retraçant mon image...  
Et tu t'endormiras au milieu de la page..."

Cependant, le livre du passé a des pages qu'on relit sans cesse avec ce charme serein que donne aux choses la perspective des années; et, si certains passages réveillent quelque souvenir profond, nous pouvons bien, un instant, fermer les yeux sur les lignes troublantes, mais nous ne dormons pas.

Et, pourtant, tout le long de la route sur laquelle on voudrait en vain revenir, que de feuilles mortes!

### Après trois siècles

L'ANCIEN Président de la République Française, M. Raymond Poincaré, le "président de la revanche," comme on l'appelait déjà le jour de son élection, en 1913, a écrit, dans "Le Matin," de Paris, un article sur la canonisation de Jeanne d'Arc:

"C'est aujourd'hui," dit-il, "que Jeanne d'Arc remplit la dernière partie de sa mission en unissant pour toujours, les héritiers de ceux qu'elle voulut chasser hors de France et les descendants des chevaliers qui ont combattu sous sa bannière.

"Des flammes qui ont brûlé Jeanne d'Arc s'échappe l'esprit de lumière et de vérité qui a finalement associé dans un même devoir, et après des siècles de mésestante, Français et Anglais.

"Jeanne d'Arc a rendu possible la France de François Ier, d'Henri IV et de Louis XIV, la France de la Révolution et la France de nos jours. Si elle a contribué à chasser les Anglais de notre continent, elle a simplement relégué nos voisins de l'autre côté de la Manche, et elle les a mis en face de leur destinée naturelle. En les forçant à se conformer à leurs traditions d'insulaires, elle a préparé les Anglais à la maîtrise des mers. Pendant des siècles, les deux peuples, vivant de chaque côté de la Manche, se sont regardés comme des ennemis et cette hostilité a provoqué des guerres trop fréquentes."

### Le respect du pain

JE ME permets de reproduire ici un passage extrait du célèbre livre de Jules Vallès: *Jacques Vingtras*.

"J'ai," dit Vallès, "le respect du pain.  
"Un jour, je jetais une croûte; mon père est allé la ramasser. Il ne m'a pas parlé durement comme il le fait toujours.

"Mon enfant," m'a-t-il dit, "il ne faut pas jeter le pain; c'est dur à gagner. Nous n'en avons pas trop pour nous; mais si nous n'en avons trop, il faudrait le donner aux pauvres. Tu en manqueras peut-être un jour et tu verras ce qu'il vaut. Rappelle-toi ce que je te dis là, mon enfant!"

"Je ne l'ai jamais oublié.  
"Cette observation qui, pour la première fois peut-être dans ma vie de jeunesse me fut faite sans colère, mais avec dignité, me pénétra jusqu'au fond de l'âme; et j'ai le respect du pain depuis lors.

"Les moissons m'ont été sacrées; je n'ai jamais écrasé une gerbe pour aller cueillir un coquelicot ou un bluet; jamais je n'ai tué sur sa tige la fleur du pain!"

"Ce qu'il dit des pauvres me saisit aussi, et je dois peut-être à ces paroles prononcées simplement ce jour-là, d'avoir toujours eu le respect et toujours pris la défense de ceux qui ont faim.

"Tu verras ce qu'il vaut..."

"Je l'ai vu."  
On devrait afficher cette belle page dans tous les restaurants et même dans toutes les salles à manger du Canada.

### POUR LE MOIS D'AOÛT

## Les merveilles de l'Orient

Constantinople, Sainte-Sophie,  
le Vieux Sérail, la Corne d'Or  
et le pays des sultans.

# THERMOS

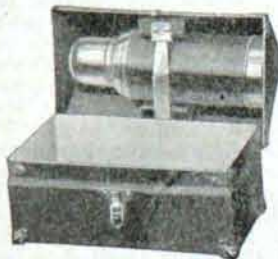
## La Bouteille—Le nécessaire

—pour toute occasion durant l'été

## Le nécessaire Thermos

et le

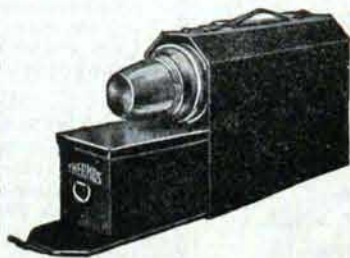
Nécessaire pour ouvrier ou boîte à lunch quotidien.



Sont fabriqués pour partis de 2, 4, 6 ou 8 personnes, pour le voyage, l'automobilisme, la chasse, la vacance—partout sur terre ou sur l'eau.

Le nécessaire Thermos idéal pour l'ouvrier, l'écolier ou l'écolière. La boîte est en Fibroid galeté (l'apparence du cuir); pèse peu, est très commode et munie d'une poignée en cuir. Une bouteille d'une chopine est solidement assujétie au couvercle au moyen d'un nouveau devis breveté. Elle laisse beaucoup d'espace pour le lunch et est munie d'une bonne serrure. Nécessaire No. 400.

Nécessaire Thermos de Fibroid à gros grain, nouveau modèle— dans les dimensions de un demi-litre, une chopine et une pinte. La petite dimension de bouteille de un demi-litre avec la grande d'une chopine comprend la bouteille d'une chopine et la boîte et constitue le nécessaire parfait pour les instituteurs ou les employés de bureaux. Une fois fermé il a l'apparence d'un porte-livre. La grande d'une pinte et la boîte est destinée aux employés de chemin de fer, ou encore à contenir le lunch de deux personnes voyageant sur un petit car. Demi-litre, No. 436; chopine, No. 416; pinte, No. 426.



Demandez à votre pharmacien, votre quincailler, votre fournisseur d'accessoires d'automobile, d'articles en cuir, de valises, n'importe quel de ces nécessaires. Ou, on enverra à n'importe quelle adresse, sur demande, le catalogue complet, illustré de tous les services de Thermos, bouteilles, nécessaires, etc.

**THERMOS BOTTLE CO., LIMITED**  
146 Wellington St. West - - Toronto

## Notre gigantesque industrie de pulpe et de papier

LES protestations véhémentes et indignées de nos voisins de l'autre côté des lignes, parce que le Canada a enfin mis des restrictions sur l'exportation de son bois de pulpe, ont été fortes et aigues et, si elle n'accomplissent rien autre, elles réussiront du moins à éveiller chez les Canadiens la réalisation appréciable de l'énorme importance de cette industrie de la pulpe et de papier, importance dont s'est si bien rendu compte la moyenne des Canadiens, puisqu'elle a placé le Canada dans la position enviable de deuxième grand pays, producteur de pulpe et de papier, du monde entier.

C'est là, pour un jeune pays, une industrie merveilleuse à posséder, car le marché du bois de pulpe va sans cesse grandissant, et son importance mondiale ne peut être ignorée. La supériorité du Canada, comme pays producteur de papier, lui est assurée par la possession de ces centaines de mille acres de forêts de bois de pulpe, et par ces chutes admirablement situées, dont les beautés éblouissantes sont transformées en un but si pratique. Nous avons la plus grande superficie de bois de construction, de tous les pays, à part la Russie et les États-Unis. Il a été positivement estimé que nos 350,000 milles carrés devaient produire quelque chose comme 1,033,370,000 cordes de bois de pulpe, et comme nous avons développé nos pouvoirs d'eau à un degré de 1,941,700 chevaux, à part les pouvoirs d'eau incalculables, non encore développés, il semble que le Canada ait été béni en possédant dans ses propres limites les éléments d'une industrie assez puissante pour rendre son nom fameux par tout l'univers.

Les États-Unis ont réclamé la première place comme pays producteur de pulpe et de papier, mais le bois de pulpe, aux États-Unis, se fait décidément rare, et on craint réellement son épuisement total. Il n'y a donc pas à s'étonner, qu'avec l'avance rapide du Canada sur son rival le plus dangereux, des craintes sérieuses ne soient manifestées dans la République voisine. Les cercles politiques sont certainement troublés sur les résultats des présentes restrictions, et les sénateurs rusés réunissent ensemble leurs cerveaux inquiets, se demandant quel remède apporter à une situation si tendue.

Et, voici la cause de leur malaise! Avant 1910 les fabricants de papier américains achetèrent des baux pour environ 10,000 milles carrés de terres de la Couronne, dans Québec, avec l'intention de couper le bois de pulpe et de l'expédier aux moulins de papier des États-Unis. Ce qui fut fait, avec le plein consentement des provinces canadiennes, bien que cela signifiait pour elles, la perte d'environ 5 pour cent du total de la superficie boisée. À ceux qui ne sont pas initiés, cela semble aussi étrange, même actuellement, comme quelqu'un qui vendrait son héritage. Cependant, en 1910, le Lieutenant Gouverneur de Québec se rendit compte que des mesures s'imposaient et un ordre fut publié, prohibant l'exportation du bois de pulpe coupé sur les terres de la Couronne, à moins qu'il ne fut manufacturé en bois de construction ou papier. Les mêmes ordres de restrictions furent aussi mises en vigueur dans l'Ontario et le Nouveau-Brunswick, et, malgré les cris de protestations des Américains, les Gouvernements Provinciaux décidèrent de garder leurs matières brutes, se rappelant peut-être le vieil adage que "Charité bien ordonnée commence par soi."

Le papier fut fabriqué pour la première fois au Canada à St. André, Québec, en 1803, et quand le premier moulin fut construit en 1865, il produisit exactement une tonne et demi de papier en 24 heures. Aujourd'hui, un moulin de papier moderne produit de 250 à 300 tonnes en 24 heures, et, le rendement total journalier des moulins de papier canadiens, s'il était fabriqué en une lisière continue de trois pieds de largeur, serait assez long pour encercler le globe à l'équateur.

Partant de cet humble début de 1803, nous sommes aujourd'hui en mesure de montrer, avec une légitime fierté, le chiffre éloquent de 94 compagnies incorporées au Canada et fabriquant la pulpe ou le papier. Elles représentent le placement d'un capital total s'élevant à environ \$241,344,704, ce qui est la somme la plus forte de capitaux investis dans l'industrie canadienne, à l'exception, naturellement du développement du pouvoir hydro-électrique. Plus de 25,000 ouvriers sont employés dans cette immense industrie tout-à-fait canadienne, et leurs salaires forment l'énorme somme de \$26,974,225 par année. Et, seulement pour nous montrer que la femme admirable a aussi mis son charmant doigt dans ce pâté national, les statistiques nous

disent, bien à regret, que 1,152 femmes participent à la division de ce salaire énorme, chaque année.

Où va cette fabuleuse quantité de bois de pulpe? Eh, bien, elle constitue pour le Canada la plus importante de ses exportations et crée un commerce essentiellement national. De fait, nos exportations de pulpe et de papier sont en tête de toutes les industries manufacturières (excepté, il va s'en dire, les explosifs durant la guerre) et pour accentuer plus fortement l'augmentation prodigieuse de cette industrie précieuse, on nous dit que les exportations de pulpe, l'an dernier, ont dépassé en valeur le total des exportations industrielles pour 1913. Il y a loin vraiment du cri de 1890, avec leur exportation totale de pulpe et de papier évaluée à \$120, aux derniers jours de l'année fiscale, finissant le 31 mars 1918, alors que nos exportations de pulpe et de papier s'élevaient à \$71,755,325.

La plus grande partie de notre pulpe et de notre papier est exportée aux États-Unis, car depuis 1912, le papier canadien a été admis aux États-Unis sans aucun droit, et nous avons, en réalité, fourni le quart du papier à imprimerie, employé par nos voisins. En 1917, le Canada a fourni 492,890 tonnes ou 76 per cent, de son propre rendement total à son voisin par delà la frontière. Sans doute, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de ces chiffres, lorsqu'on réalise qu'aux États-Unis il y a 2,500 quotidiens et journaux de dimanche, et environ 14,500 hebdomadaires, avec une circulation approximative de 71,000,000 d'exemplaires. Pour résumer, avec un cinquième de la population terrestre, les États-Unis consomment la moitié de la production globale du papier; ses journaux, seulement, consomment quelques 2,000,000 de tonnes de papier à imprimerie, chaque année.

Notre papier et notre pulpe sont aussi exportés en Grande-Bretagne, en Australie, en Nouvelle Zélande, en Afrique Sud, aux Indes, à Cuba, au Mexique, en Amérique du Sud, et le dernier, mais non le moindre, au Japon. Durant les premiers trois mois de l'année 1918, les exportations canadiennes au Japon, s'élevaient à 11,394,629 livres, égalant cinq fois les importations totales de pulpe que faisaient le Japon des autres pays. Le Canada produit pour la vente 2,525 tonnes de papier à imprimerie et 2,500 tonnes de pulpe de tous genres, chaque jour, et comme la consommation quotidienne du papier à imprimer est d'environ 250 tonnes, dans notre propre pays, afin d'approvisionner nos 138 quotidiens et 921 journaux hebdomadaires, il reste donc à recueillir du commerce d'exportation, un joli et confortable surplus de larges gains financiers.

Les moulins principaux de pulpe et de papier sont situés dans Québec, Ontario, la Colombie Anglaise, le Nouveau Brunswick et la Nouvelle-Écosse. Québec est le plus grand producteur de bois de pulpe et de papier, et ses moulins représentent un capital investi de \$101,456,296. Ontario est second, avec un capital investi de \$38,576,807, et la Colombie Anglaise vient en troisième avec un placement de \$42,705,988.

Tout le papier fut fabriqué avec des chiffons avant 1800, mais maintenant le bois de pulpe forme la base du papier de tous genres, y compris le papier à imprimerie. Les arbres d'épinette sont les meilleurs pour cet usage mais l'épinette devient de plus en plus rare et la balsamine, le pin, le sapin du Canada, le petit pin, le mélèze, le peuplier et le bouleau sont aussi employés pour la pulpe.

Nos meilleures forêts, cependant, ne sont pas inépuisables, et à moins que des moyens énergiques ne soient déployés par nos divers gouvernements, pour le reboisement de nos forêts, le résultat sera le même que celui de la fable de "La poule aux œufs d'or." Il est estimé que, d'après le taux actuel de la consommation, la durée maximum de nos forêts sera de 35 à 75 ans, car il est reconnu que 20,000 acres de forêts de bois de pulpe sont prises chaque année afin de fournir le papier b'anc aux journaux du Canada.

La consommation journalière du papier à imprimer, au Canada, est d'environ 250 tonnes, et puisqu'il faut une corde et demie de bois pour fabriquer une tonne de papier, on se rend facilement compte combien est sérieuse cette question du reboisement qui devrait être entreprise sans retard. Un arbre d'épinette, par exemple, prend 100 à 150 ans pour arriver à maturité. Et, dans l'intervalle, rien ne peut si bien améliorer la situation qu'une conservation sage et attentive de la part des gouvernements, et la restriction de l'exportation de notre bois de pulpe et de papier.



## Une Apparence Attrayante

ce n'est pas seulement une chose possible—c'est un droit de la femme.

Et pour être attrayante il suffit de porter les habits qu'il faut.

Pour avoir les habits qu'il faut il suffit d'employer les patrons qu'il faut.

Et les patrons qu'il faut, ce sont les patrons du "Costume Royal" fournis par "LA CANADIENNE."

Les patrons du "Costume Royal" sont peu coûteux—ils coûtent à peine plus que les patrons ordinaires et sont, à part cela, une source d'économie pour la femme qui désire l'originalité.

Le Service des Modes et des Patrons du "Costume Royal" est une spécialité de "LA CANADIENNE."

# La Grande Roumanie

Si LA Roumanie, comme État, ne date que d'un peu plus d'un demi-siècle, par contre, la race qui l'habite est fort ancienne.

Les Roumains sont les descendants directs d'une colonie latine qui s'installa dans le pays à la suite de la conquête des Balkans accomplie par Trajan, de l'an 105 à l'an 107.

Cette colonie latine se mélangea à la population dace qui occupait antérieurement la région, et, bientôt, elle y devint prépondérante. Il y a aujourd'hui, dans la race roumaine, beaucoup plus de sang latine que de sang slave.

Mais ce n'était pas là toute la Roumanie. Des contrées voisines, la Transylvanie, une partie du Banat de Temesevar, occupées par la Hongrie; la Bessarabie détenue par la Russie, la Dobroudja, étaient habitées en grande majorité par des populations de race roumaine. La Roumanie en revendiquait à juste titre la possession.

Les décisions de la Conférence de la paix lui donnent satisfaction.

La grande Roumanie est enfin fondée sous l'égide des peuples vainqueurs.

La Dobroudja, que les Bulgares avaient envahie dans la première partie



La plus belle des reines

Une des plus récentes photographies de la reine Marie de Roumanie, la plus belle des reines connues. On voit la reine Marie dans différentes poses; le médaillon nous la montre avec sa fille Ileana. Ces photographies ont été prises durant une visite que la reine de Roumanie fit à la cour d'Angleterre pendant la guerre. On prête à la reine Marie l'intention de visiter l'Amérique.

Jusqu'au XIII<sup>ème</sup> siècle, ce pays fut livré presque sans interruption aux incursions des voisins Bulgares, Hongrois et d'autres peuples d'origine germanique.

Enfin, les Roumains commencèrent à relever la tête. La Moldavie et la Valachie, des deux provinces qui devaient constituer la moderne Roumanie, vécurent pendant plus d'un siècle une vie nationale.

Mais en 1538, les Turcs y imposaient leur domination. Pendant plus de trois cents ans, elles devaient rester courbées sous le joug ottoman.

En 1859, enfin, les provinces moldave et valaque obtinrent une autonomie relative.

de la guerre lui est rendue; la Transylvanie, enlevée à la Hongrie, revient à ses légitimes possesseurs. Et cela représente 20,000 kilomètres carrés. Les deux tiers du Banat lui sont accordés également.

Enfin, ces jours derniers, le Conseil suprême informait M. Vaida Voevod, président du Conseil roumain, qu'"ayant pris en sérieuse considération les aspirations des populations de la Bessarabie, la nature de cette région, au point de vue géographique et ethnographique, ainsi que les arguments historiques et économiques, les alliés se prononcent en faveur de la réunion de la Bessarabie à la Roumanie."

Pourquoi pas—comme solution à notre problème de construction



Nous voyons, ici, quelques unes des maisons ouvrières érigées dans la ville rebâtie de Reims, France. Reims a un conseil de ville socialiste qui vient justement d'approuver les dépenses, qui sont de quelques centaines de millions de francs, pour la reconstruction d'après les plans des architectes en charge.



## Enchanteur--- pour les longues soirées d'été

Si vous êtes un musicien d'expérience, vous serez très exigeant sur la qualité du son quand vous choisirez votre phonographe.

Si, personnellement, vous n'êtes pas particulièrement difficile, vous voudrez, tout de même, avoir ce qu'il y a de mieux—un phonographe que vous serez fier de faire entendre à vos amis musiciens.

L'INSTRUMENT DE QUALITÉ  
**Sonora**  
Limpide comme une cloche

Le Sonora est le premier dans le monde phonographique. Il a mérité cette suprématie par sa tonalité sans pareille—douce, claire, fidèle et incomparablement délicieuse.

Le Sonora, à l'Exposition Panama-Pacifique, a obtenu plus de points pour la qualité du son que n'importe quel autre phonographe.

Le Sonora joue tous les disques. Ses boîtes sont extraordinairement belles—de véritables chefs-d'oeuvre d'ébénisterie.

Écoutez sur le Sonora un disque de piano—la grande épreuve de qualité d'un phonographe.

Presque tous les modèles Sonoras sont fabriqués au Canada.

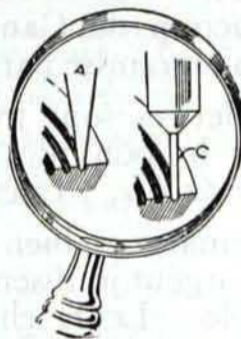
**I. MONTAGNES & COMPANY**

Dept. "L" Ryrie Bldg., Toronto

D-10

## 40c pour un paquet de 5 Aiguilles argentées semi-permanentes.

Demandez à votre fournisseur un paquet de ces merveilleuses aiguilles nouveau genre. Vous pouvez les utiliser de 50 à 100 fois sans avoir à les changer.



Gravure "A"—Une aiguille en acier ordinaire s'adaptant à la rainure du disque. Il est évident que l'aiguille ordinaire devient d'un diamètre plus grand à son extrémité à mesure qu'elle s'use et c'est ce qui fait en même temps que les rebords des rainures finissent aussi par s'user.

Gravure "C"—Aiguille Sonora semi permanente, avec côtés parallèles qui s'adaptent toujours avec exactitude à la rainure du disque et prolongent ainsi la durée du record.

**Aiguilles Sonora**  
argentées semi-permanentes

Trois degrés:—Haut—Medium—Doux

I. MONTAGNES & Co., Dépt. "L" Ryrie Bldg., Toronto

## Transformez vos loisirs en dollars

Si, dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, chaque heure de loisir vous avait rapporté \$1.00, vous auriez probablement de \$500.00 à \$1200.00 de plus en banque ou dont vous auriez pu vous en servir pour vous procurer quelques-unes des choses que vous désirez avoir depuis longtemps.

Il ne tient qu'à vous de gagner un dollar par heure de loisir

en utilisant ce loisir d'une façon pratique, et le moyen de l'utiliser d'une façon pratique c'est de solliciter des abonnements pour LA CANADIENNE, le grand magazine du Canada français.

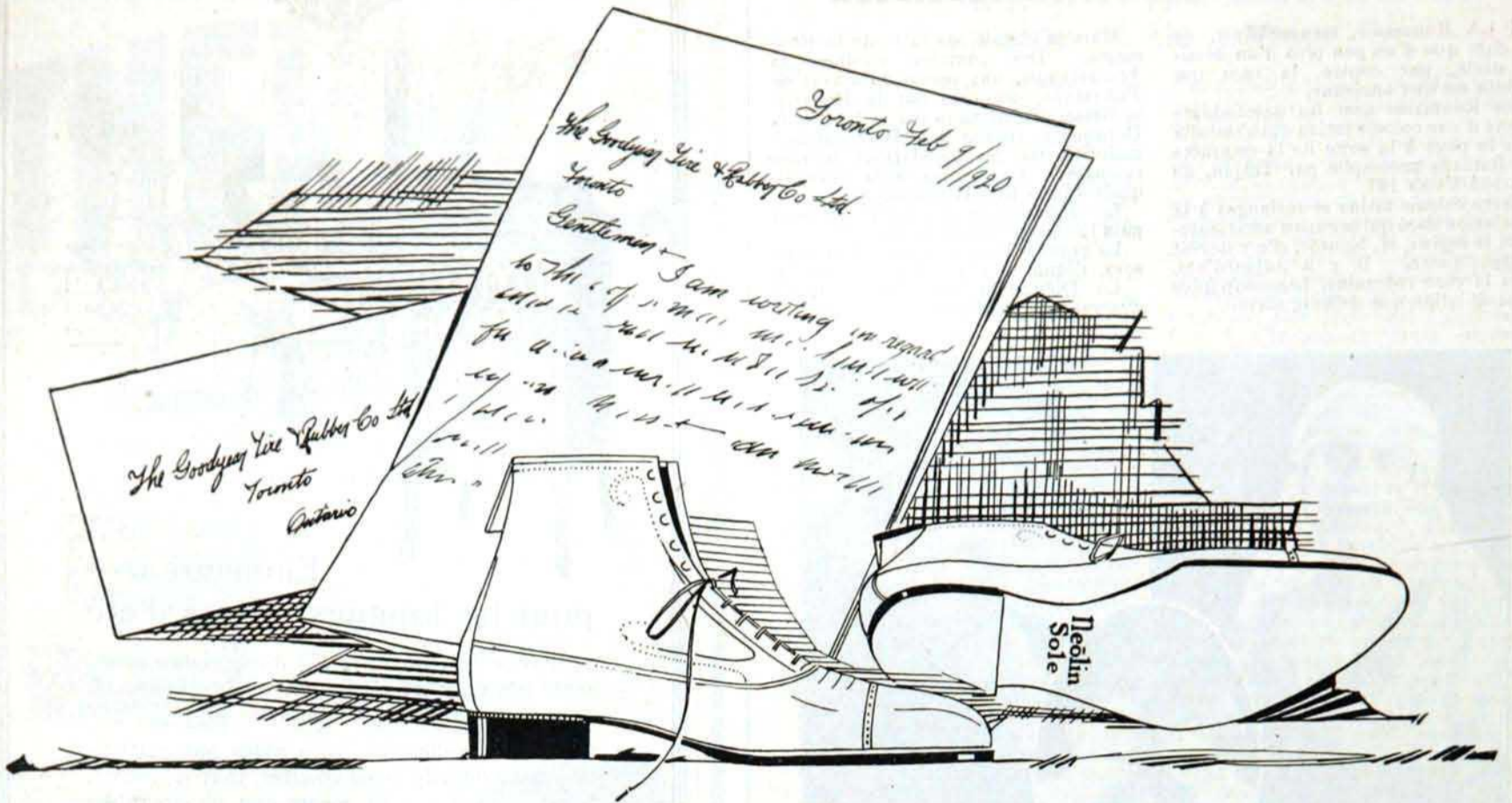
Tout le monde est enchanté de l'apparition de LA CANADIENNE, et chacun veut être en mesure de se la procurer tous les mois. Procurez-vous les abonnements vous-même et faites ainsi un profit sur chacun des abonnements.

ÉCRIVEZ A **LA CANADIENNE**

Agence des abonnements, Département 7

25 C. P. R. Telegraph Building

Montréal, Canada



## Ces Gens Achètent Moins de Chaussures. Ils Épargnent de l'Argent

Je suis parfaitement satisfait des Semelles Neolin. Je puis garantir que les Semelles Neolin donneront satisfaction à quiconque les achètera posées sur une bonne paire de chaussures.

E. Beaudoin,  
Maisonneuve, Qué.

Je désire vous faire part des bons résultats que j'ai obtenus dans mon commerce de réparation en employant les Semelles Neolin. Je constate qu'elles durent plus longtemps que le cuir si elles sont posées avec soin. J'ai porté sur mes chaussures de travail une paire de demi-semelles pendant dix mois et je les ai recommandées à mes clients.

W. H. Halliwell,  
Modern Shoe Repairing,  
208 King Street West,  
Kitchener, Ont.

Je puis dire que, d'après mon expérience, Neolin dure plus longtemps que le cuir et donne meilleure satisfaction. Considérant que je marche tout le jour sur un plancher de béton dans le garage, Neolin donne une satisfaction insurpassable; je n'hésite pas à recommander Neolin.

R. S. Bulman,  
Sarnia, Ont.

Les Semelles Neolin ont diminué le coût des chaussures en faisant durer les chaussures plus longtemps.

Si tous les Canadiens voulaient les porter des sommes énormes seraient économisées.

On économiserait assez dans une année pour construire et meubler les nouvelles bâtisses du Parlement à Ottawa, ou pour développer une énergie électrique de plus de un million de cheveau-vapeur utilisable par l'industrie Canadienne, ou encore, on pourrait fournir aux fermiers Canadiens 4,000,000 de minots de blé de semence de première qualité.

Beaucoup de Canadiens nous ont écrit au sujet de l'économie permise par l'usage des Semelles Neolin.

Ces lettres sont très importantes pour vous. Elles montrent le bon moyen à prendre pour diminuer la Cherté de la Vie. Lisez-les.

Et remarquez bien que ces personnes qui épargnent ainsi de l'argent jouissent en même temps d'une chaussure confortable. Leurs chaussures neuves n'ont pas besoin d'être "cassées." Les semelles sont flexibles et légères dès le premier instant. Les pieds sont protégés contre l'humidité.

Pourquoi ne pas demander à votre bottier de vous faire voir les différentes chaussures à semelles Neolin pour hommes, femmes et enfants? Vous ne pouvez être certain d'avoir la qualité de Semelle Neolin qui si vous voyez la marque de commerce "Neolin" sur le bout de la semelle.

Depuis quatre ans je porte les Semelles Neolin alternativement avec des semelles de cuir commerce semelage et comme semelles complètes. Je me suis convaincu que la Neolin dure plus longtemps que la semelle de cuir ordinaire qui est aujourd'hui sur le marché. Je recommande Neolin pour tout usage auquel on a jusqu'ici fait servir le cuir.

L. T. Oram,  
63 Somerset Street  
St. John, N. B.

Je porte des chaussures avec semelles Neolin et je trouve qu'elles ont la résistance du fer. Je porte de ces chaussures depuis deux hivers.

R. J. Carson,  
Markham, Ont.

J'ai porté des semelles Neolin depuis environ trois ans pour les travaux de terrassement de chemin de fer, ce qui est une rude épreuve pour des chaussures. Les chaussures avec semelles Neolin me durent environ dix ou douze mois. Le cuir ne me durait au plus que quatre mois. À l'avenir toutes mes chaussures seront munies de semelles Neolin.

Sidney Paris,  
10175 99th. Street,  
Edmonton, Alta.

The Goodyear Tire & Rubber Co. of Canada, Limited

# Semelles Neolin

# La Mer ou la Montagne

La saison des vacances venue, chacun quitte son chez-soi. Où faut-il aller: À la mer ou à la montagne?

Le Cap Eternité, sur les bords de la rivière Saguenay

La statue de la Vierge, Cap Trinité, Lac Saint-Jean

## L'action fortifiante de la mer

TOUT le monde connaît l'action fortifiante du climat marin. Tout le monde a vu revenir, bronzés et vigoureux, après les deux mois habituels de vacances, des enfants partis de la ville, pâles, chétifs et fatigués.

Cet effet bienfaisant sur l'organisme, du séjour au bord de la mer, est dû pour la meilleure part à la vie continuelle au grand air qui se réalise ici dans des conditions exceptionnellement favorables. Sur la grève, l'atmosphère est particulièrement pure. L'air ne renferme qu'une quantité négligeable de microbes et de plus, il est chargé de sel marin, d'iode; moins souillé d'acide carbonique, il contient davantage d'ozone et son état électrique est plus élevé. On a donc intérêt à choisir sa demeure sur le bord même de l'eau ou à peu de distance de celle-ci.

Dans la cure marine, le soleil et la lumière exercent encore une action notable sur les parties découvertes du corps.

On sait avec quelle rapidité la peau brunit.

## Le Vent

LE VENT qui ne manque jamais sur les plages n'exerce aucun effet nuisible sur les personnes en parfaite santé. Quand on n'y est point habitué, les premiers jours, il détermine parfois quelques symptômes pénibles, courbature, mal de tête, névralgies, battements dans les tempes, etc., mais ces effets sont passagers et bientôt il n'y a plus que la grande excitation de la vie des tissus et de leur circulation. Cette action favorable du vent, si elle est suffisamment prolongée, se fait sentir au travers même des vêtements. Aussi, pour ne point entraver cette utile douche d'air sur le corps, convient-il de vêtir les enfants légèrement, en particulier de laine à mailles larges que l'air traverse avec facilité.

## Les Bains

EN RAISON de la composition saline de l'eau, de son agitation constante, de sa température toujours inférieure à celle du corps, les bains de mer agissent plus énergiquement que toute espèce de bain. Aussi, doivent-ils être pris suivant certaines règles si on veut en tirer tout le bénéfice possible.

Le meilleur instant pour prendre le bain est entre onze heures et midi, au moment où le soleil est le plus chaud. Chaque fois que la chose est possible, il est bon de se dévêtir en plein air, dans le sable brûlant. Quant au bain lui-même, il sera de durée variable suivant les individus et les tempéraments, mais de préférence assez court. Pour les sujets faibles, pour les enfants, sa durée variera entre une et cinq minutes seulement. On évitera de faire usage de maillots et l'on donnera la préférence, comme costume de bain, au simple caleçon qui laisse à découvert la presque totalité du corps.

Au sortir du bain, après un essuyage sommaire, demeurer étendu quelque temps sur le sable, le corps exposé au soleil, la tête seule protégée par un chapeau.

Quand la réaction se fait mal, ainsi qu'il arrive souvent chez les enfants, on recourra à divers moyens: bains de pied bien chauds, frictions énergiques sur la peau avec un linge rude.

## Ceux qui ne doivent pas aller à la mer

LES SAISONS à la mer ne conviennent pas également à tous les sujets.

Excellente en général pour les gens bien portants, la cure marine donne des résultats merveilleux dans certains états pathologiques. Tel est le cas en particulier pour les enfants lymphatiques, à ceux porteurs de végétations adénoïdes dans le nez ou dans l'arrière-bouche; pour ceux sujets au coryza chronique, aux inflammations des paupières, pour les rachitiques et surtout pour les sujets atteints de tuberculose locale, ganglionnaire, cutanée, osseuse, articulaire, vertébrale, etc.

Au contraire, les malades d'affections fébriles, ceux atteints de tuberculose pulmonaire, principalement ceux ayant une tendance aux vomissements de sang provenant du poumon, etc., doivent fuir avec le plus grand soin les bains de mer dont l'action est pour eux fâcheusement excitante.

Les sujets atteints d'affection cardiaque, d'artériosclérose, de même les rhumatisants, les goutteux doivent éviter les bains de mer, sauf avis de leur médecin.

On ne donnera pas de bains de mer aux petits enfants au-dessous de trois ans. Quand ils sont conduits à la mer, le séjour constant sur la plage, les jambes nues, constitue pour les tout petits la meilleure des façons d'user des "bains de mer."

chez les malades, chez les anémiques, le gain réalisé se conserve pour la meilleure part.

Le système nerveux est influencé par le séjour en montagne. Aux altitudes modérées, entre 1,500 et 3,000 pieds, le climat de montagne a une action sédative et calmante. Aux altitudes supérieures, à 3,600 pieds, l'action produite change de nature et l'on constate une excitation notable, surtout chez les sujets nerveux et impressionnables.

Les premiers temps du séjour en montagne, aux hautes altitudes, s'accompagnent toujours de certains troubles: insomnie, palpitations, démangeaisons, bouffées congestives, maux de tête, vertiges, etc., qui disparaissent une fois l'acclimatement réalisé. Alors, on éprouve un sentiment de bien-être tout à fait remarquable en même temps que l'on constate un accroissement notable de la résistance à la fatigue.

En raison de l'action physiologique que la montagne exerce sur les organismes, l'on ne peut et l'on ne doit pas indifféremment la conseiller à tout le monde.

## Ceux qui doivent aller à la montagne

LE SÉJOUR aux hautes altitudes est particulièrement bienfaisant aux sujets atteints de tuberculose pulmonaire, aux individus anémiques et aux obèses qui trouvent toute facilité pour les "cures de terrain" si utiles dans le traitement de leur affection.

Les individus atteints de l'affection connue sous le nom de rhume des foins, trouvent le plus souvent une guérison momentanée quand ils s'élèvent au-dessus de 3,000 pieds d'altitude.

Jean-Jacques Rousseau a écrit dans un de ses ouvrages: "Je suis surpris que les bains d'air salubre et bienfaisant des montagnes ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale."

Il est de fait que le séjour en montagne, au grand air sous les sapins, dans le silence des solitudes, avec en face de soi des panoramas grandioses, a un effet considérable sur les nerfs fatigués.

## Ceux qui doivent pas y aller

LES contre-indications du séjour aux hautes altitudes sont: les maladies aiguës, fébriles, quelles qu'elles soient; les maladies graves du cœur ou des vaisseaux, l'emphysème pulmonaire, la très grande excitabilité nerveuse, l'épilepsie, la danse de St-Guy, la phtisie laryngée, la faiblesse générale, l'usure de l'organisme et l'état d'esprit dit "mondain." L'expérience a appris en effet que les gens du monde, habitués des salons et des théâtres, se morfondent d'ennui lorsqu'ils sont condamnés à la montagne silencieuse et solitaire, quand ils n'y trouvent pas de société, les amusements et les plaisirs toujours variés et abondants des grands caravansérails alpestres.

## La suisse Canadienne

LES CONSEILS qui précèdent profiteront, nous n'en doutons pas, non-seulement à ceux dont la santé offre peu d'espoir, mais aussi à ceux qui, après une longue année d'efforts, ont besoin de se retremper.

Nos plages les plus renommées, nos montagnes les plus pittoresques, qui ont valu à notre province le nom de Suisse canadienne, sont depuis plusieurs semaines animées par les chants joyeux de toute une population de touristes.

Nous accompagnons cet article de quelques vues prises parmi les meilleures. Scènes déjà vues par plusieurs dont la beauté grandiose est le gage d'une éternelle jeunesse.



La route du Saint-Laurent est partout bordée de villages pittoresques et tranquilles.

## L'influence régénératrice de la montagne

LES SÉJOURS en montagne exercent sur quantité de personnes la plus heureuse influence. Les surmenés, les anémiques en particulier, après quelques semaines passées en montagne sont souvent littéralement transformés.

En montagne, la pression atmosphérique est plus faible, la lumière plus vive, l'humidité moindre, la fraîcheur plus grande, l'air est plus pur.

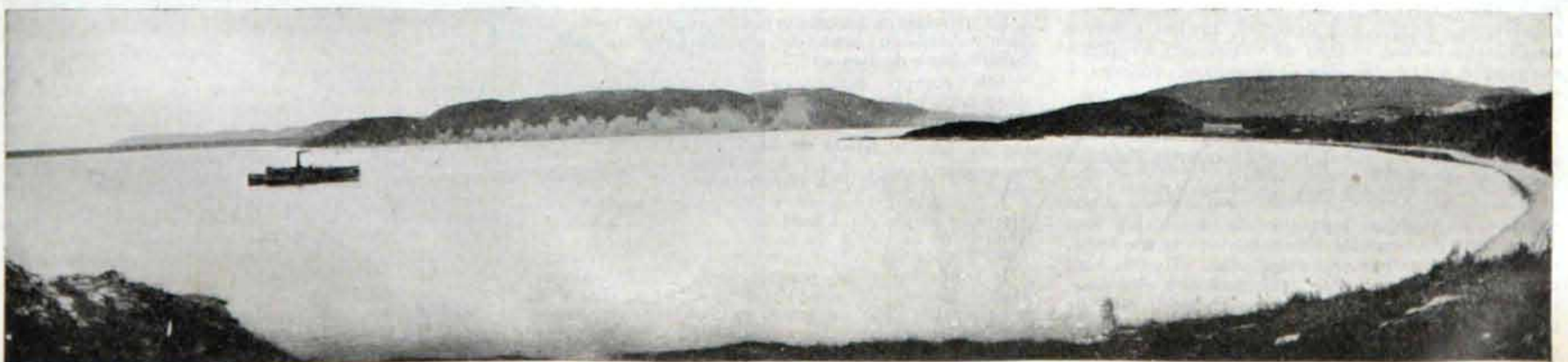
Cette pureté de l'atmosphère est assurément des plus favorables à l'organisme.

La raréfaction de l'air a pour premier effet de stimuler les fonctions respiratoires et de provoquer une accélération des mouvements du cœur, une circulation plus active, une décongestion des organes centraux.

Les fonctions de la peau sont stimulées par l'action des rayons solaires et par l'évaporation rapide de la transpiration du fait de la sécheresse de l'air.

Les fonctions de la digestion et de la nutrition sont excitées et amènent une augmentation de l'appétit.

Si l'on examine le sang des sujets arrivés depuis peu à la montagne, on constate qu'il est plus riche en globules rouges. Ceux-ci ont augmenté sensiblement et, chez les gens bien portants, leur total diminue quand le sujet a repris sa vie dans son milieu habituel,



Tadoussac—ancien poste d'aborigènes—aujourd'hui, place d'être recherchée des touristes.



# Une Visite a Sainte-Anne de Beauré

Des grandes richesses de la Basilique — Des ex-voto de miraculés  
— Des souvenirs historiques de valeur



LA RÉPUTATION de Sainte-Anne de Beauré du Canada est maintenant universelle et aucun étranger ne visite plus notre pays sans faire ce pèlerinage sinon avec esprit de foi, du moins entraîné par une curiosité légitime.

Le village de Sainte-Anne est situé à une heure de Québec. Le trajet se fait en tramway à des heures faciles et variées et qui fournissent au nombreux pèlerins, des moyens faciles de locomotion. Les communications par eau sont aussi faciles et les promotions des pèlerinages organisés de toutes les parties de la province réservent des bateaux particuliers qui transportent les pèlerins directement à Sainte-Anne où est bâti un débarcadère convenable.

L'une ou l'autre manière de voyager est très agréable. Si le trajet en bateau permet au voyageur d'admirer les belles côtes de la province de Québec, qui ornent les deux rives du fleuve Saint-Laurent, le trajet en tramway a aussi ses agréments. Dès le premier quart d'heure, la campagne apparaît extrêmement pittoresque et ne suscite pas moins d'intérêt à mesure que l'on avance vers Sainte-Anne. La plupart des villages sont construits sur des côtes escarpées qui dominent le fleuve d'une grande altitude. La chute du Saut-Montmorency est incomparable. On la découvre tout à coup, entre des rochers qui demeurent toujours embués de la vapeur blanche de l'eau qui retombe avec grand fracas et va rejoindre le fleuve. Disons que la grande force motrice de cette chute est utilisée par des usines qui ont été construites à dessein, aux alentours. Les hauts rochers de Château-Richer, endroit de villégiature fréquenté en grande partie par des Québécois, donnent à cette campagne un aspect très beau.

Les constructions de tous ces endroits sont la plupart très jolies; quelques-unes sont riches, les autres sont de simples habitations coquettes, habitées durant la saison d'été seulement.

Puis, Sainte-Anne apparaît brusquement, d'une manière inattendue. Jusque là, nous n'avions aperçu que de paisibles villages, avec Sainte-Anne, nous retrouvons l'activité d'une ville. Tout le long des petites rues, ce sont des étalages à n'en plus finir, d'objets de piété, de cartes postales, de livrets, de bonbons, de fruits et autres. Les hôtels et maisons de pensions voisinent les uns avec les autres. On se demande si ce personnel peut ainsi vivre facilement et si Sainte-Anne de Beauré attire assez de personnes

pour que la consommation alimente un commerce aussi grand.

Un de ces marchands, et l'un des moindres, nous a dit retirer assez d'argent, au cours de l'été, des pèlerins, pour pouvoir ensuite passer les huit autres mois de l'année à ne rien faire. Les huit autres mois, car ce n'est que de juin à octobre qu'ont lieu les pèlerinages.

## Sainte-Anne de Beauré

MAIS nous voici à Sainte-Anne et ce qui est l'objet de tant d'activité, de tant de vie au sein d'un petit village de la rive droite du Saint-Laurent, c'est la basilique où s'accomplissent chaque année de nombreux miracles par la puissance de la bonne Sainte-Anne.

Des documents dignes de foi attestent que l'origine de Sainte-Anne de Beauré remonte presque aux premières années de la domination française au Canada, à l'époque où l'on ne comptait encore dans la colonie que cinq paroisses: Tadoussac, Québec, Montréal, Trois-Rivières et Château-Richer. Sainte-Anne de Beauré fut donc la sixième paroisse du Canada. Les premiers colons qui s'y fixèrent vinrent surtout de la Bretagne et de la Normandie. Après deux siècles et demi, on trouve encore des descendants de presque toutes les familles primitives. On sait du reste que la plupart des paroisses des environs de Québec ont été peuplées et fondées par des colons partis de Beauré.

La paroisse a successivement porté les noms de Sainte-Anne du petit-Cap, Sainte-Anne du Nord, Sainte-Anne de Beauré.

Elle compte actuellement une population de deux-mille habitants tous français et catholiques.

## Culte de Sainte-Anne

AUSSI loin que l'on remonte dans l'histoire de la Nouvelle-France, on y voit que le culte de la glorieuse aieule du Christ y est en grand honneur, dans toute la vallée du Saint-Laurent; son nom est mêlé à tous les événements importants ayant trait à la fondation et au progrès de la colonie, sa fête était célébrée avec solennité dans toutes les églises et les chapelles dont un grand nombre étaient placées sous sa protection. Vers le milieu du dix-septième siècle, un de ces sanctuaires dédiés à Sainte-Anne s'élevait sur la côte de Beauré; il était appelé à devenir le plus célèbre de tous.

## Légende

VOICI le fait que nous a conservé la tradition.

Vers 1650, des marins bretons, en remontant le Saint-Laurent, furent surpris par une affreuse tempête. Les vagues mugissantes battaient avec violence leur frêle embarcation, le vent les poussait sur les rochers lorsque l'obscurité vint augmenter, avec l'embaras, le danger que couraient les navigateurs. Ils allaient périr, mais voilà qu'au milieu de leur détresse ils se rappellent de Sainte-Anne, la patronne de leur chère Bretagne. Ils l'invoquent avec confiance et font le vœu de bâtir une chapelle en son honneur, à l'endroit même où ils aborderaient si elle les sauvait de ce naufrage.

Sainte-Anne les exauça.

Le lendemain, ils mirent pied sur le rivage de Beauré et firent élever, à cet endroit même, une petite chapelle, en l'honneur de Sainte-Anne, leur libératrice. Quoiqu'il en soit de la valeur historique de cette légende, un fait est certain, ce sanctuaire existait, il était cher à tous et particulièrement aux marins. Il y a donc cent-cinquante ans que ce sanctuaire de Beauré existe et que, de toutes parts de notre province et d'ailleurs, on accourt pour y prier et y solliciter des faveurs. Nous avons des témoignages d'une authenticité incontestable que, dès 1662, il s'y accomplissait des miracles et des guérisons merveilleuses.

## Historique

CETTE partie—dont il est question—de la côte de Beauré ayant été érigée en paroisse, en 1657, il fallut songer à y bâtir une église. Étienne Lessard, marin et paroissien de Sainte-Anne de Beauré, en fournit les moyens par le don généreux d'une partie de son domaine, en faveur du temple nouveau. M. de Queylus, alors grand vicaire et curé de Québec, accepta la donation et fixa le site de la nouvelle église sur la place publique, en face de la présente basilique et en 1658, il déléguait M. Vignal pour la bénédiction de la première pierre. Ce fut le gouverneur de la Nouvelle-France, M. d'Ailleboust, qui vint lui-même poser cette première pierre dans les fondations de l'édifice sacré.

## Premier Miracle

SAINTE-ANNE montra, dès ce moment, combien cette entreprise lui était agréable, en guérissant un habitant de Beauré, Louis Guimont, d'une

infirmité qui le rendait incapable de prendre part avec ses camarades aux travaux de la nouvelle église. Le pauvre affligé se contenta, par dévotion, de déposer trois petites pierres dans les fondations, et fut, à l'instant, miraculeusement guéri au grand émerveillement des ses compagnons.

Cette première chapelle cependant ne fut jamais terminée à cause de sa proximité du fleuve. Les glaces du printemps et les marées montantes en minaient les faibles fondations. On résolut d'en bâtir une autre plus près de la côte.

Une affiche renseigne les visiteurs au sujet de cette première église inachevée et leur en indique l'endroit.

Deux autres chapelles furent ensuite successivement construites et qui, après avoir été le lieu de pèlerinages de milliers de personnes, durent être démolies parce qu'elles ne pouvaient plus résister à l'œuvre de temps. Il est à noter, cependant, la manifestation de la prédilection de Sainte-Anne pour ce temple par ce fait historique.

#### Fait Historique

LORS de l'invasion anglaise, en 1759, laquelle se termina par la cessation du pays à la Grande-Bretagne, un détachement des troupes du général Wolfe, commandé par Alexandre Montgomery—le frère du général de ce nom, qui fut tué en essayant de s'emparer de Québec, et qui tomba sous ses murs dans la nuit du 31 décembre, 1775—ravagea toute la contrée. Le seul bâtiment laissé debout fut la petite église placée sous la protection de Sainte-Anne.

#### Le Sanctuaire Actuel

LE QUATRIÈME temple élevé en l'honneur de Sainte-Anne à Beupré est la magnifique basilique actuelle.

Cette église, l'une des plus belles et des plus vastes qui existent sur le continent américain, a été bâtie au moyens de dons et de contributions fournis par les catholiques des divers endroits de la province. C'est en quelque sorte un temple national.

La basilique, construite en pierre de taille, mesure deux cents pieds de longueur sur cent de largeur. Près de deux mille cinq cents personnes peuvent y être logées. L'allée centrale a une largeur de quinze pieds. On compte dix-huit autels dans l'église, de sorte qu'avec les autels de la sacristie, vingt prêtres peuvent, à la fois, célébrer le saint sacrifice de la messe. Les dix-huit colonnes de l'édifice supportent une voûte qui est une œuvre de maître.

Tous les autels sont du même style corinthien, en marbre blanc et ont un même cachet de simplicité et de grandeur.

#### La châsse

LA CHASSE de Sainte-Anne que l'on peut voir dans l'église, fut offerte, au commencement du vingtième siècle, à la Patronne du Canada. Elle est une œuvre d'art sortie des ateliers de J. Eilmotte, à Liège, en Belgique.

Conçu dans le style de l'église, exécuté en cuivre battu, poli, ciselé, doré, l'édicule mesure sept pieds trois pouces de hauteur, deux pieds et demi de largeur et deux pieds de profondeur. Sur une base rectangulaire, s'élèvent quatre colonnettes élégantes supportant un étagement garni des statues de Sainte-Anne, Saint-Joachim, Saint-Joseph et de la Sainte Vierge. Un dôme à huit faces, avec toiture à imbrications, couronne l'édicule; le globe qui le surmonte porte l'ange de la renommée. Un grillage délicat où, dans un harmonieux ensemble, se mêlent le feuillage et les fleurs, rappelle les châsses antiques qui dérobent aux regards du profane le dépôt sacré qu'elles renferment.

À l'intérieur de cette église en miniature se dresse un autel. C'est un socle de forme irrégulière d'où émerge un bras en bronze doré. De chaque côté apparaît un pontife. C'est au côté droit, Mgr de Laval, premier évêque du Canada; au côté gauche, c'est son éminence, Mgr Taschereau, premier cardinal du Canada. À genoux sur l'autel, ils tiennent, d'une main, le bâton pastoral, de l'autre, le reliquaire en or enchâssé dans le bras et semblent inviter le peuple à vénérer la bonne Sainte-Anne. Le devant de l'autel contient une allégorie qui montre que toutes les classes de la société répondent à l'appel des premiers pasteurs. Au fond d'un élégant bas-relief se dresse la statue de Sainte-Anne environnée d'anges et de lumières.

À gauche, on voit l'abbé Morel, premier curé résident de la paroisse; Claude Pelletier, mieux connu sous le nom de Frère Didace, premier enfant de Sainte-Anne dont on conserve l'extrait de baptême; la marquise de Tracy qui, avec son époux, offrit au sanctuaire, un tableau devenu célèbre; enfin un enfant, qui rappelle les bienfaiteurs de la basilique.

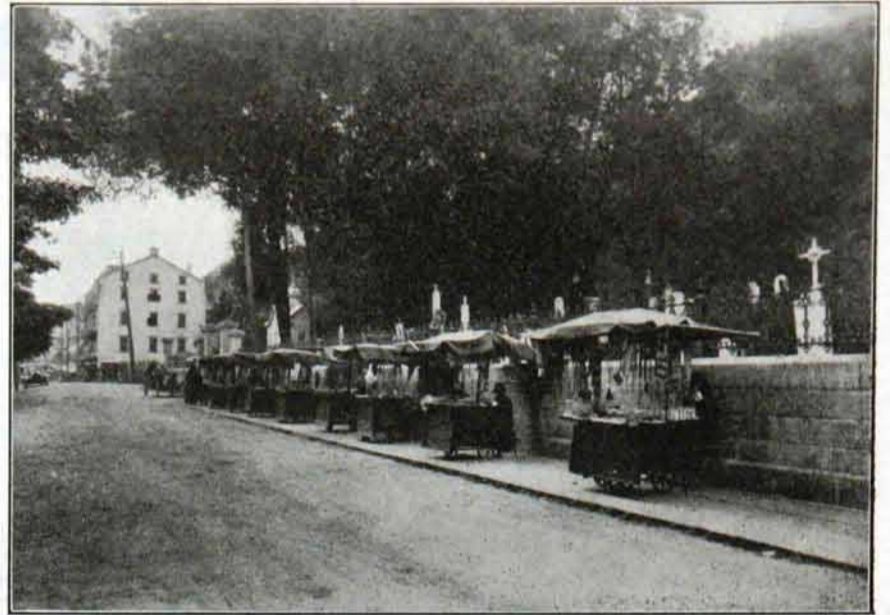
À droite apparaissent le R. P. Tielon, autrefois curé de la paroisse et la vénérable Mère de l'Incarnation, ursuline, enfin un pauvre paralytique qui laisse ses béquilles aux pieds de Sainte-Anne, rappelle tous les malheureux qui, souffrant dans l'âme ou dans le corps, ont obtenu, dans le sanctuaire de Beupré, le soulagement de leurs maux.

#### Le reliquaire

LA CHASSE est destinée à abriter le reliquaire insigne du bras de Sainte-Anne.

Ce reliquaire est composé d'une plaque d'or massif avec ornements ciselés en relief sur pièce, et avec moulures également en relief. Au milieu des ornements sont parsemées des pierres fines montées sur châtons: neuf turquoises, huit granats, quatre améthystes, une opale et huit diamants. Quatre émaux en couleurs, avec relief dans l'email, représentent: à droite et à gauche, l'ancienne et la nouvelle église de Sainte-Anne de Beupré; à la partie supérieure, Sainte-Anne et la Sainte-Vierge; à la partie inférieure, Saint-Jean-Baptiste. La moulure qui entoure le reliquaire central est également en or ciselé et repoussé à la main sur pièce. Dans le fond du boîtier contenant la précieuse relique est une plaque d'or avec anneau également en or orné de vingt-huit brillants et de l'inscription suivante: *Ex brachio S. Anne*; relique du bras de Sainte-Anne.

Le reliquaire insigne, avec sa précieuse relique de Sainte-Anne, n'est déposé dans la châsse que pour la fête de la sainte, le 26 juillet, et durant l'octave de cette fête. En dehors de ce temps, il est conservé avec le plus grand soin dans le coffre-fort de la sacristie



De petites boutiques s'alignent le long des rues et l'on y vend aux pèlerins des souvenirs des piétés.

marbres, tous très beaux et très riches; le plus employé est le marbre blanc de Carrare. C'est sur ce marbre que sont sculptés en bas relief les groupes dont nous venons de parler. C'est aussi de cette matière que sont faites les vingt-neuf consoles ainsi que les portes. La tablette supérieure est une variété de ce même marbre appelé "blanc-moucheté."

Outre le marbre blanc de Carrare, il y a encore le marbre jaune Lamartine, l'onix rouge, le rouge Grilloite et le rouge de Sienna.

#### La statue miraculeuse

À L'EXTRÉMITÉ de l'allée centrale de la Basilique à une distance d'environ douze pieds de la balustrade, se dresse une belle et majestueuse statue de Sainte-Anne placée sur un piédestal de dix pieds de hauteur. C'est la statue miraculeuse, au pied de laquelle les pèlerins viennent s'agenouiller pour implorer l'intercession de la thaumaturge.

Son visage empreint d'une majestueuse gravité exprime pourtant une grande bonté; elle tient la sainte Vierge, enfant, dans ses bras; sur son front brille la couronne d'or et de pierres précieuses qu'y déposa, en 1887, son éminence, le cardinal Taschereau, au nom de Léon XIII. Autour de son piédestal, s'étalent des béquilles et des ex-voto de toutes sortes.

#### La chaire

LA CHAIRE est un riche monument en marbres assortis en chêne et en cuivre doré. Sa hauteur totale est de vingt-huit pieds.

#### Ex-voto

DE CHAQUE côté de l'entrée principale se dresse une pyramide de vingt-huit pieds de hauteur, ou s'étagent des béquilles, cannes, bandages, et autres appareils de chirurgie. Tous ces instruments, qui attestent l'infirmité humaine, ont été laissés là, dans le passé, par des perclus, des boiteux, des infirmes qui sont venus prier à Sainte-Anne et s'en sont retournés guéris.

Autour du piédestal de la statue, il y a d'autres béquilles déposées par ceux qui ont été récemment guéris.

Sur les murs du sanctuaire, à droite et à gauche, brillent d'innombrables ex-voto en or, en argent et en marbre.

Ailleurs, sont suspendues des vitrines remplies de lunettes laissées là par ceux à qui Sainte-Anne a rendu la vue.

#### Les Cloches

LE CARILLON de la basilique se compose de quatre belles cloches venant de la fonderie Van Aerschot, de Louvain.

Les quatre cloches ont un poids respectifs de 4,650, 2,900, 1,950, et 1,000 livres; 10,500 livres d'alliage sonore, exclusion faite des battants et autres accessoires. Les timbres rendent avec justesse les notes mi, fa, sol, la. Chaque note donne sa note distincte, point de son discordants, aucun bourdonnement désagréable.

L'une d'elles porte le nom significatif de cloche des pèlerins et annonce l'arrivée des pèlerins au sanctuaire.

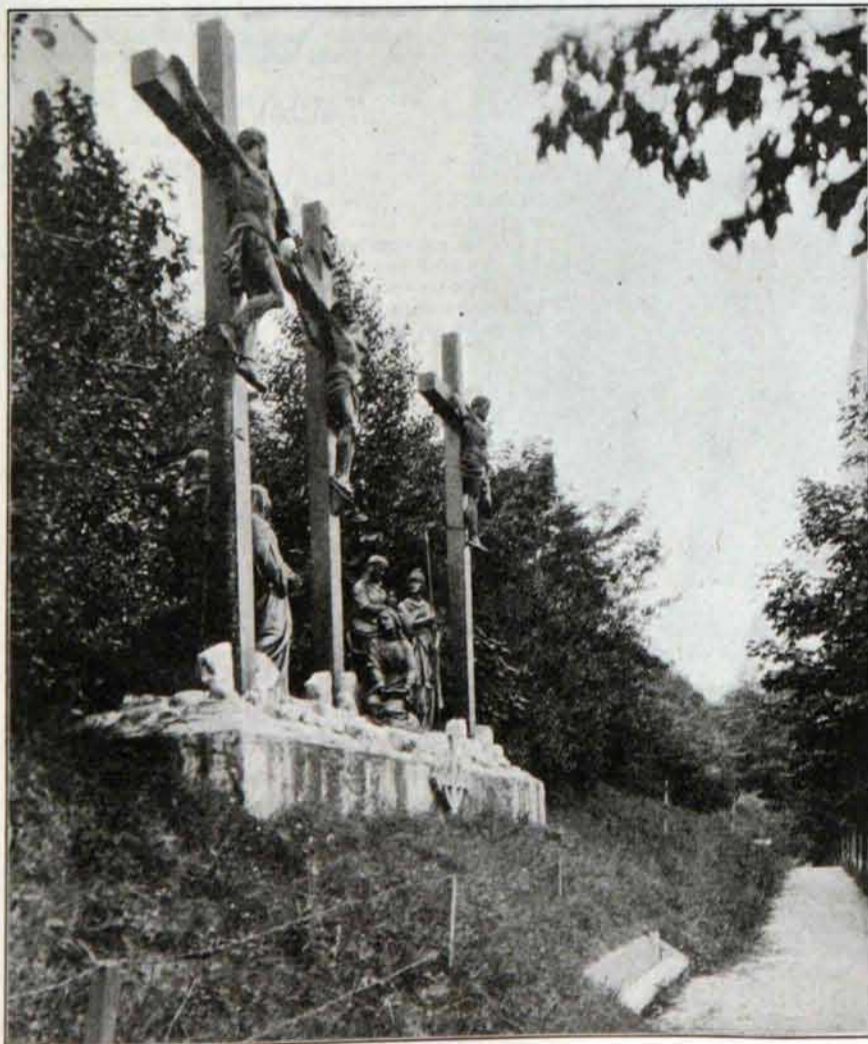
#### Le parvis de la basilique

CE JARDIN présente un vaste rectangle de 8,000 verges carrées dont 3,500 sont en avenues, 650 sont couvertes en plantations et le reste est couvert de gazon. Tout cet espace est entouré d'un mur, excepté le côté du fleuve qui est orné d'un grillage en fer. Ce mur d'enceinte en isolant la place contribue grandement à en faire un lieu de recueillement et de prières.

#### Les reliques historiques

UN GRAND nombre de reliques historiques dont l'authenticité remonte aux premières années de la colonie sont la propriété des Pères Rédemptoristes, qui ont la direction et

(Suite sur la page 38)



Le Grand Calvaire qui se dresse sur le flanc de la falaise attire tous les visiteurs.

# Le Petit Chaperon Rouge

À Yvonne Lifraud, disparue et toujours présente

Son mari : FELIX GANDERA

Son ami : CLAUDE GEVEL.

## SCÈNE PREMIÈRE

LE LOUP, *seul.*

(Au lever du rideau, il est étendu au pied d'un arbre.)

LE LOUP

Le bois a des soupirs d'amoureux qui s'éveille.  
Soupirs lassés, profonds et légers à l'oreille.  
Doux comme un souvenir où s'éteint un regret!  
La source met une fraîcheur aux creux des mousses  
Que jaunit lentement la mort des feuilles rousses.  
Mon cœur bat solitaire au cœur de la forêt!  
(Coup de feu dans la forêt.)

Hein! Qu'est-ce?... Coup de feu d'un braconnier sans [doute!]

(Il écarte les branches.)

Un paysan.

(Il appelle.)

L'Ami! L'Homme!

(À lui-même.)

Il fuit vers la route.

L'imbécile!

(Au paysan.)

Hé! je te fais peur?

(Revenant.)

Il fuit! — Parbleu!

On dirait qu'il a vu Satan sortir du feu!  
Ah! qu'ils ont peur de moi, le Loup! — comme

[on me nomme!

Le Loup! Et pourquoi pas? Ce nom me plaît, en

[somme.

Le Loup! Je suis le Loup! Haï—soit! haïssant,  
Toujours prêt à saisir la passante en passant,  
La passante qui frôle en trébuchant mon repaire,  
Crainctive dont la crainte à tous moments m'espère  
Et qui me reconnaît dans un cri, tout d'un coup,  
Quel cerveau de quinze ans n'a pas rêvé du Loup?  
Ah! qu'elles savent bien, sentant leur chair peureuse,  
Fermer leurs jolis yeux à la minute heureuse,  
Quand un rais de soleil échauffant et surnois  
À fait, à pas d'amour, sortir le Loup du bois!  
Qu'elle revanche, alors, et comme j'en profite!  
J'entends des pas.

(Il écoute.)

On vient, cette fois.

(Il regarde à droite, à travers les branches.)

La petite,

La petite au chaperon rouge!

(Avec un sourire équivoque.)

Tiens!... Souvent,

Je la vois traverser ce coin du bois, suivant  
Ce grand benêt, rougeaud... Quelle vilaine escorte!  
(La regardant venir.)

Mignonne en son corsage à la rondeur accorte,

Elle va..., l'œil baissé!... Guettons!

(Il se cache.)

## SCÈNE II

SUZON, LE FIANCÉ.

(Tous deux entrent du fond et traversent la moitié  
de la scène sans mot dire. Il la tient par la main.  
De leurs mains libres, elle tient son panier, et lui,  
cherche dans sa poche. Tout à coup—)

LE FIANCÉ.

Halte, Suzon!

J'y pense tout à coup... La clé de la maison...  
Qu'en ai-je fait?... L'ai-je laissée à la serrure!  
Je ne l'ai pas sur moi... L'époque est si peu sûre.  
Il faut que j'aïlle... Oui, mais aussi... te quitter...  
Ce serait la première fois... Oui..., mais rester...  
J'enrage! Heureusement, la maison de grand'mère  
N'est plus loin. Tu sauras te diriger, j'espère?  
C'est tout droit. On en voit le toit rouge enfoncé  
Dans le feuillage... ici, tiens.

SUZON

Oui, mon fiancé.

LE FIANCÉ

En arrivant à l'huis, tire la bobinette,  
La cheville cherra! Prends garde à la galette.  
Au petit pot de beurre!

SUZON

Oui, mon fiancé.

LE FIANCÉ

Bien  
Allons, va, ne cou  
pas. Surveille ton  
maintien  
Tu n'as pas peur?

SUZON  
De quoi?

LE FIANCÉ

Mais de... Suzette,  
[écoute.  
Le danger n'atteint pas  
celle qui suit sa route  
Tout droit, sans s'arré-



ter jamais, ni se presser Tu m'entends bien, Suzon?

SUZON

J'entends, mon fiancé!

LE FIANCÉ

Tout chemin, sous ses bords fleuris, cache une ornière  
Où l'on tombe en faisant l'école buissonnière.  
Et, par cette imprudence, on en connaît beaucoup  
Qui périssent, un jour, sous la griffe du Loup!

SUZON

Péri?

LE FIANCÉ

Déshonorée ou morte. Peu m'importe!  
J'aimerais mieux cent fois, Suzon, te savoir morte  
Que te voir désertier le droit chemin tracé!  
Musant à sa portée à peine a-t-on passé  
Que le Loup vous saisit. Prends garde à lui, petite!  
C'est un méchant, adroit à faire l'hypocrite,  
Sournois, féroce, hideux..., mais sans autre portrait  
Rien qu'à le voir de peur on le reconnaît.  
Je devais t'avertir. Fuis-le comme la peste!

Un acte en vers

représenté à la Comédie-Française

◆ ◆

DISTRIBUTION

Suzon - - M<sup>me</sup> HUGUETTE DUFLOS

Le Loup - M. LEITNER

Le Fiancé M. DENIS D'INES

DÉCOR

Une image d'Épinal représentant un bois.  
Gauche et droite deux praticables.  
Dans le lointain, à gauche, on aperçoit les  
toits de la maison de grand'mère.  
À droite premier plan, un arbre couché  
servant de banc

SUZON, *levant ses grands yeux effrayés.*

Mon Dieu!

LE FIANCÉ

Baisse les yeux et garde un air modeste.

SUZON

Oui.

LE FIANCÉ

La vertu, souvent, s'envole par les yeux.

Va.

(Il rapelle.)

Ne parle à personne.

(Il la rappelle.)

Un bonjour aux messieurs

Et dames que tu connais.

SUZON, *riant.*

Bien sûr!

LE FIANCÉ

Je te l'ai dit cent fois.

Mais sans rire!

SUZON, *tristement.*

Oui!

LE FIANCÉ

Va...! ne cours pas..., tire

Ta collerette! J'enrage de te laisser!

Prends bien garde!

SUZON

Oui.

LE FIANCÉ

Bonsoir.

(Il sort, fond droite.)

SUZON

Bonsoir, mon fiancé!  
(Elle va pour sortir du côté opposé, fond gauche.)

## SCÈNE III

SUZON, LE LOUP

LE LOUP, *sortant de sa cachette et lui barrant le  
chemin.*

Seule! À nous deux, petite!

SUZON, *ayant failli buter contre lui, pousse un petit cri  
de surprise.*

Oh!

(Mais, comme il sourit, elle n'a pas peur.)

LE LOUP, *galant.*

Permettez, jolie...

SUZON, *sans presque lever les yeux.*

Je ne vous connais pas, mais, pour être polie,

Bonjour, monsieur.

(Elle indique à peine une petite révérence et sort

d'un pas menu, gauche, deuxième plan, en pas-  
sant devant le Loup, stupefait).

## SCÈNE IV

LE LOUP, *seul.*

LE LOUP, *après un petit temps d'ahurissement.*

Ah ça! Je reste là, quinaud.

Elle s'en va. Le Loup deviendrait-il agneau?  
Pour la première fois, seule... Il faut... Eh! c'est elle!  
Elle revient!... Parbleu!...

## SCÈNE V

SUZON, LE LOUP

(Suzon aperçoit le Loup et va à lui.)

SUZON

Ah! le monsieur!

LE LOUP, *s'approchant.*

Ma belle?

SUZON

J'ai perdu mon chemin.

(Petite révérence.)

Bonjour, monsieur.

LE LOUP

Vraiment?

SUZON

J'allais, les yeux baissés, tout droit chez grand'maman.  
Une maison, pourtant, ça ne peut disparaître!  
(Se trompant de côté.)  
Elle était là, vous comprendrez peut-être,  
Je regardais mes pieds...

LE LOUP

Vous avez fait le rond.

(La regardant, tandis qu'elle reste sur place, toute  
penaude).

Elle est assez jolie, et sans ce chaperon

Qui masque ses grands yeux...

SUZON, *soudain s'étant tournée machinalement.*

Ah! là..., là..., dans les branches,

Je la vois, la maison. Bonjour, monsieur!

(Elle repart rapidement, après une petite révérence.)

LE LOUP, *la détaillant en connaisseur.*

Des hanches.

Et le buste est coquet sous son corsage flou.

(La petite fait quelques pas joueusement, puis  
revient au Loup.)

SUZON, *timidement.*

Monsieur, si vous voulez...

LE LOUP

Quoi donc?

SUZON

J'ai peur du Loup.

LE LOUP

Du Loup?

SUZON

L'allée est sombre. Il se peut qu'il s'y cache.  
Et j'ai cru voir une ombre là. J'ai peur. C'est lâche.  
Mais s'il voulait tenter un de ses mauvais coups!  
Je n'ose pas aller toute seule. Avec vous,  
Il ne me ferait pas de mal.

LE LOUP

Que je vous garde,

Moi? Contre..

SUZON

C'est qu'il est terrible à qui s'attarde,  
Féroce, hideux à donner peur.

LE LOUP

En vérité?

Ma foi, s'il vous entend, il doit être flatté!

SUZON

Alors, si vous voulez.

LE LOUP

La petite peureuse!...  
Remettez-vous, voyons! Vous êtes fiévreuse  
Et vous tremblez. Asseyez-vous quelques instants.

SUZON  
Mais grand'mère,  
[monsieur...

LE LOUP  
Vous avez bien le  
[temps.  
On vous nomme?

SUZON

Suzon

LE LOUP

Suzon! Suzette, peut-

[être?..





J'attendis ce moment  
qu'un hasard a fait  
naître

SUZON  
Vous me connaissez  
[donc?

Le LOUP  
Ah!  
SUZON  
Vous me connaissez?  
Je ne vous connais pas,  
[moi!

LE LOUP  
C'est que vous baissez  
Les yeux. Je vous guettais.

SUZON  
C'est drôle, pourquoi faire?

LE LOUP  
Pour vois voir, comme on cherche à voir de la lumière!  
Quand vous passiez, marchant à petits pas menus,  
Fixant vos petits pieds, de vos yeux ingénus,  
Et suivant un lourdaud, qui toujours vous gourmande,  
Tout cramoussi comme un fromage de Hollande!

SUZON  
Vous parlez mal de mon fiancé, c'est très mal.

LE LOUP  
C'est votre fiancé?

SUZON  
Oui, monsieur.

LE LOUP  
Quel rival!

SUZON  
Chez nous, l'on gronderait de vous entendre dire...

LE LOUP  
Grand benêt.

SUZON, se retenant de rire et éclatant malgré elle.  
Ce Grand...

LE LOUP  
Tu vois, ça te fait rire.  
SUZON, se reprenant brusquement  
C'est très mal.

LE LOUP  
Rien n'est mal de ce qui ne ment pas,  
Ris, si cela t'amuse, autant que tu voudras!

SUZON  
Je n'ose pas.  
LE LOUP  
Pourquoi vouloir rester morose?

SUZON  
Chez nous, c'est défendu.

LE LOUP  
Moi, je te permets. Ose!

SUZON  
Vous permettez. Vraiment?  
(Elle rit.)

LE LOUP  
À la bonne heure! Ainsi,  
Ton visage s'anime et ton front s'éclaircit  
Comme un beau paysage, après une  
[embellie,  
Et te voilà, soudain, plus rose et plus  
[jolie.

SUZON  
Jolie! Oh! moi, jolie?  
(Elle se lève)

LE LOUP  
Eh! qu'oi! tu l'ignorais!

SUZON  
A la maison, monsieur, on ne le dit  
[jamais!  
C'est vrai?... Je suis jolie?...

LE LOUP  
Approche-toi. Regarde.  
Mais ta mère ne te vêt pas, elle te barde!  
Ces fichus, ce jupon! Regarde. Approche  
[un peu,  
La source offre un miroir que le ciel teint  
[de bleu.  
Regarde.

SUZON  
Dans la source? On se voit?

LE LOUP  
On s'y mire.

SUZON  
C'est mal d'être coquette!

LE LOUP  
Et ne pas l'être est pire.

SUZON  
Mais on défend...

LE LOUP  
Moi, je permets. Regarde-toi.  
Ce corsage hideux cache, on se sait  
[pourquoi,  
Ta gorge insoupçonnée et ses rondeurs  
[timides.

SUZON  
Ma gorge?  
(Elle défait un peu.)

LE LOUP  
La fraîcheur de tes grands yeux humides,  
Ce chaperon la boit et l'étouffe.  
(Il le lui enlève).

SUZON  
Mes yeux!

LE LOUP  
Et les cheveux tirés et meurtris.

SUZON  
Mes cheveux!

LE LOUP  
La brise aime y passe comme dans les ramures  
Et ses baisers sont doux aux douces chevelures.

LE LOUP  
Mais vraiment... Tout cela, c'est permis à présent?

LE LOUP  
Puisque je le permets!

SUZON  
Oh! que c'est amusant!  
Oh, que c'est amusant de se sentir jolie!  
C'est la première fois. Monsieur, je vous supplie  
Vous ne vous moquez pas?... C'est bien vrai? C'est  
[permis?

LE LOUP  
Tout est permis. Viens là. Nous sommes des amis.  
(Il lui prend la main.)  
Ta menotte est en feu. Ce filet l'embarrasse.  
(Il ôte sa mitaine et baise ses mains).

SUZON  
Vous embrassez mes doigts...

LE LOUP, s'approchant davantage.  
Veux-tu que l'on s'embrasse?

SUZON, lui sautant brusquement au cou.  
Oh! Oui.

LE LOUP, suffoqué.  
Hé! là! Hé! là!

SUZON  
Vous n'êtes pas content?

LE LOUP, brusquement.  
Ma Suzon...

SUZON, poussant un cri subit.  
Oh!

LE LOUP  
Quoi donc?  
SUZON  
Grand'mère qui m'attend!

LE LOUP  
Hein!  
SUZON  
Et mon fiancé, s'il savait que je muse.

LE LOUP  
Avec moi!  
SUZON  
Sans cela, je n'aurais pas d'excuse.



SUZON: Vous embrassez mes doigts... LE LOUP (s'approchant davantage): Veux-tu que l'on s'embrasse? SUZON: (lui sautant brusquement au cou) Oh! oui!

LE LOUP

Ah!  
SUZON  
Vous êtes gentil, vous.  
Vous me défendez.  
Mon fiancé dit que les  
bois sont mal gardés!

LE LOUP  
Avec moi, tu crois donc  
que la route est plus  
sûre?

SUZON  
Mais oui!  
LE LOUP  
Ah!

SUZON  
Vous avez un regard qui rassure.

LE LOUP

Ah!  
SUZON  
Ah! je m'y connais. Vous êtes bon.

LE LOUP  
Crois-tu?

(À lui-même).  
Cet innocent murmure, où donc l'ai-je entendu?  
(On entend sonner l'angélus dans le lointain).

SUZON  
Vous permettez qu'on rie, et moi j'aime tant rire.  
Quand il fait du soleil, surtout. Cela me tire  
Les lèvres. Ces jours-là, je ne sais pas pourquoi,  
Il me semble que tout sourit, excepté moi.  
Oui, je sais bien, on doit s'occuper de sa tâche  
Avec sérieux, mais...

(Elle s'arrête, en voyant son visage rembruni, et,  
avec une inquiétude spantonnée).  
Qu'avez-vous? Je vous tâche?  
Je suis sûre, mon Dieu! que vous ne voulez plus  
M'accompagner!

LE LOUP  
Sa voix a des sons d'angélus!  
(Il se détache insensiblement d'elle, et comme se  
parlant à soi-même).

S'égrenant des clochers dans le soir qu'il apaise,  
L'angélus a tinté pour que tout bruit se taise.  
Il tinte, et la douceur dont l'aube lui fit don,  
Au crépuscule, il la répand comme un pardon  
Pour qu'en son cœur chacun l'accueille et l'y retienne.  
Un grand écho païen vibre à sa voix chrétienne.  
Chanson des prés, des bois,—dont le rustique accent  
Sait dire la beauté des choses que l'on sent,  
Que le vallon lointain prolonge et cristallise  
Et qui paraît alors s'éloigner de l'église,  
Pour n'être que la voix du soir clair dans le vent.  
O sons de l'angélus! qui parfois, m'arrivant  
Comme un souhait dans un bouquet de roses blanches,  
Faisait honte à mon cœur de sa soif de revanches,  
Semblait dire—en tombant des branches—par lam-

[beaux:  
"Va, ne fais, pas de mal, car les ciels sont trop beaux,  
La terre trop fleurie et l'amour trop fragile!"

Toi qui d'un cœur de fer faisais un cœur  
[d'argile,  
Une enfant m'a, ce soir, redonné tes émois,  
Et c'est tout l'angélus que j'entends dans  
[sa voix!

SUZON, s'inquiétant.  
Que vous ai-je fait! On dirait que je  
[n'existe  
Plus pour vous. Vous dites des choses  
[qui m'attristent,  
Vos yeux sont douloureux sous vos  
[sourcils froncés.

(Gaiement.)  
Il me semblait déjà vous aimer bien.

LE LOUP, d'une voix sourde.  
Assez!

Allez-vous-en!  
SUZON  
M'en aller..., seule?

LE LOUP  
Allez! vous dis-je.  
Oui, j'ai comme une peur tout à coup de  
[vertige.  
Je ne veux plus mentir à ces yeux pleins  
[de foi.

SUZON  
Que dites-vous?

LE LOUP, dans un cri.  
Folle! C'est moi, le Loup!

SUZON  
Vous?

LE LOUP  
Moi!

SUZON, terrorisée.  
Vous!

LE LOUP  
Tu trembles. On t'a conté mes  
[turpitudes.

Mais tous, tristes amants débiles, tous,  
[les prudes,

Envient, secrètement, en leur cœur timoré  
Ce bonheur — mon bonheur — d'être un  
[jour adoré

L'envie, en eux, forma leur haine de leur  
[crainte.

Oui, c'est vrai! je répands du bonheur  
[largement.

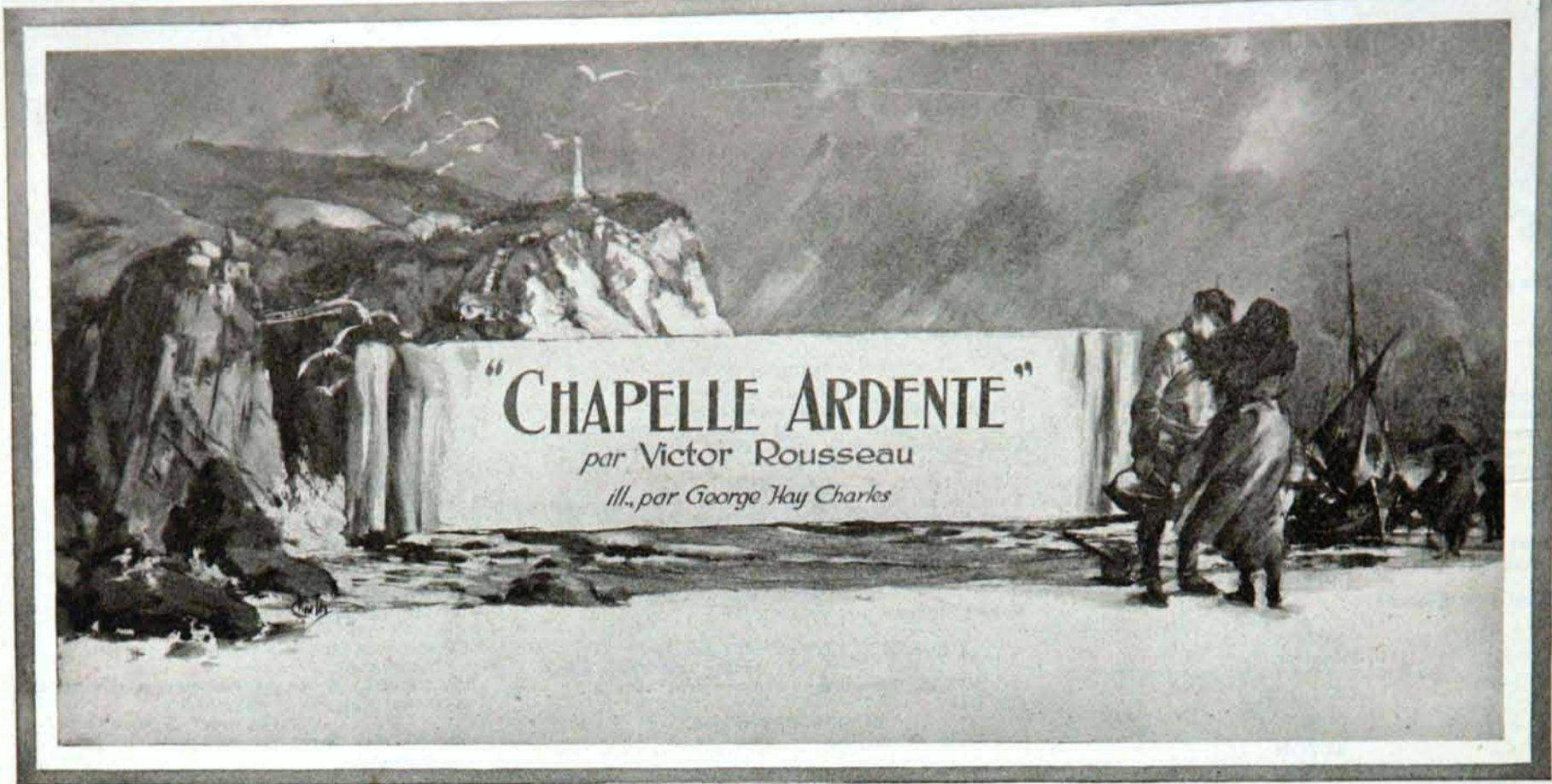
Et je passe emportant toute l'âme en  
[paiement...

Je passe—et sans souci des larmes, de la  
[honte.

Mais, à l'hiver des ans, mon souvenir  
[remonte,

Rajeunissant comme l'éclat d'un bel été,  
Et le mal que je fais laisse un peu de  
[beauté!

(Suite sur la page 42)



LE VIEUX curé de St-Laurent prit un air grave.  
 "C'est au sujet de la Chapelle?" dit-il. "C'est tout au plus une légende. "Au fait, n'étiez-vous pas à la messe, ce matin? Et vous y étiez conduit par Monsieur Dupuis qui avait, je crois, sa jument grise, une belle bête que je lui ai conseillé de laisser au pâturage pour laisser guérir la blessure que l'attelage lui a fait à l'épaule. Il faudra que je lui parle de nouveau!"

Eh bien, monsieur, personne ici n'en a jamais rien vu, ou un très petit nombre peuvent le prétendre, mais tout le monde vous affirmera que la légende est vraie. À ma connaissance, on a rapporté trois fois que la Chapelle s'était illuminée; la première fois j'étais encore un gamin, quand le père Tremblay est mort; la seconde, quand son fils Edouard est tombé en bas de la Montagne de l'Aigle et est resté tout une nuit, mourant, dans les futaies qui croissent au pied; et une autre fois dans des circonstances que je vais vous raconter.

La chapelle est plus vieille que notre village de la Tête de Roches; elle est plus vieille que le St-Laurent lui-même; car, bien que des mains pieuses en aient posé les vitraux et l'aient aménagée de bancs grossiers à l'usage des fidèles, il semble que les fondations en aient été posées par Dieu lui-même lorsqu'il fit surgir des flots les Monts Laurentiens; elle a été creusée par le temps et la mer, dans un gisement de pierre à chaux qui, pressé de chaque côté par les montagnes voisines s'est formé en un rectangle spacieux recouvert d'une voûte déclinée comme un toit formé d'une seule pièce. Et, détail singulier, ce travail de compression gigantesque a laissé au centre cette grande pierre carrée que vous avez pu voir dans l'allée principale et qui ressemble à un catafalque.

Il n'est donc pas surprenant que, dans leur naïveté, nos gens en aient fait une chapelle mortuaire. Tous les gens de la Tête de Roches, comme vous le dira, d'ailleurs, la grand'mère Charpentier, venaient prier là quand j'étais enfant, et avant que ne fût construite l'église qui s'élève aujourd'hui sur le promontoire.

Pourtant, elle offre de nombreux inconvénients pour les fidèles; l'eau y ruisselle du toit et de la pointe des grandes stalactites qui tombent de la voûte tout autour de l'autel et dont le crystal est si pur que la lumière d'une seule bougie fait briller la chapelle de mille feux.

Mais la croyance veut encore que personne n'ait allumé de bougie dans la chapelle quand mourut Edouard Tremblay, ni la troisième fois dont je vous parle. J'ai bien interrogé là-dessus Marie Desmoulins, puis son grand-père, Jean Tremblay qui, lui, n'est certainement pas assez malin pour mentir. Et j'en suis encore à me demander si ce que j'ai vu est l'effet d'une hallucination causée par les circonstances tragiques au milieu desquelles je me trouvais; ou si je me suis vraiment trouvé en face de la plus fantastique réalité.

C'est le vieux Monsieur Tremblay, le père de Jean (l'innocent, comme on le désigne ici) qui a bâti le pont rudimentaire jeté sur l'abîme creusé par l'océan. Ce pont date du temps de mon grand-père et relie l'îlot où se trouve la chapelle et la terre ferme où se trouve la phare. Aujourd'hui le pont est tombé, vous allez voir comment, mais au fond du précipice l'eau

bouillonne toujours en flots d'écume sur les roches et, les jours d'orages, elle bat la falaise comme autrefois elle atteignait le pont lui-même.

Le vieux Monsieur Tremblay avait quatre-vingt-dix ans lorsqu'il mourut et, parce que son fils Jean, devenu faible d'esprit, n'était pas en état de garder la lumière du phare on en laissa le soin à Marie Desmoulins, sa petite fille, qui se chargea de cette besogne en même temps que de la garde de son grand-père. Le gouvernement consentit volontiers à ce que le soin du phare restât à la famille Tremblay. Du reste, le travail était facile, parce qu'alors on ne connaissait rien des appareils modernes; quand la mèche était mouchée, quand le réflecteur était bien clair et que le réservoir à pétrole était rempli, il n'y avait plus rien à faire. De sorte que ces deux braves, aïeul et petite-fille, vivaient là-haut, seuls, sur le rocher, au sommet du long escalier de bois qui descend à la Tête-de-Roches et à côté du petit pont conduisant à l'îlot de calcite et sa chapelle des morts.

Quelle vie monotone pour une femme, dites-vous. Peut-être; même ici où la vie est simple et les liens de famille étroits. Mais, à cette époque Marie Desmoulins savait que dans une couple de mois Jules Dupuis reparaitrait sur le St-Laurent avec les brises d'avril après une expédition de pêche aux phoques sur les côtes d'Anticosti, ou même sur les côtes lointaines de Terre-Neuve, si la pêche n'était

pas bonne au premier endroit. À tous les mois de mars notre flotille de pêcheurs met à la voile pour la pêche à la morue et au phoque; nos barques sont étroites, et nos hommes, avec leur force et leur courage de Bretons, ne redoutent ni les tempêtes du Golfe ni même celles de la haute mer.

Mais, hélas! toujours le mer exige son tribut. Les bateaux sont coupés par de grands transatlantiques émergeant soudain du brouillard, ou les grains surprennent les voiles que l'on a négligé de carguer, ou encore c'est la terrible moulange des champs errants de glace qui broie ses victimes. De sorte que, monsieur, il est bien naturel que nos attaches de famille soient profondes; nous n'en avons pas d'autres.

AVRIL arriva, et les bateaux pêcheurs commencent à revenir avec les brises de nuit. Marie Desmoulins, guettant du haut de sa tour, pouvait voir les grands rayons du phare démasquer sur la plaine liquide de petits points noirs au bord de l'horizon, et son cœur battait plus fort à la pensée que Jules était avec cette petite flotte quasi imperceptible. Mais Jules ne revint pas.

Pour accueillir les voyageurs les femmes s'étaient rassemblés sur la grève, et celles qui ne voyaient pas les leurs parmi les arrivants demandaient avec anxiété: "Est-ce que mon mari est là?" "Est-ce que mon fils est parmi vous?" "Où est le bateau de mon frère, le Jean-Marie—bien sûr qu'il est chargé d'une grosse pêche et qu'il n'est qu'en retard sur la flotte." De même, aussi, les hommes s'informaient les uns des autres, et si, par hasard, quelqu'un avait vu ou appris quelque désastre, il ne disait rien. Ah! combien d'attentes déçues pendant que les barques s'alignaient silencieusement sur le bord!

Avril était passé et Jules Dupuis n'avait pas encore paru. Le mois de mai arrivé, tout espoir s'envola du cœur de Marie. Quand elle passait dans le village, les gens la regardaient avec pitié en se chuchotant des paroles qu'elle n'entendait pas; mais, combien de fois ne dut-elle pas lire dans tous ces regards détournés le sort de celui qu'elle aimait! Elle allait s'asseoir dans la chapelle ou encore à la tête du grand escalier de bois, près de la maison du phare, et là, la figure encadrée dans ses deux mains, les coudes aux genoux, elle contemplait pendant des heures, l'œil chargé de tristesse, la vaste plaine grise et mouvante. Au loin, une mouette effleurait l'océan, de grands navires couraient vers l'horizon en laissant derrière eux une trainée sombre qui finissait elle-même par s'évanouir; ça et là des barques de pêcheurs louvoyaient entre la Tête de Roches et la Baie-du-Loup située sur l'autre rive; mais Jules ne revint pas.

J'essayai bien de la consoler; or il est difficile d'inspirer un espoir que l'on ne partage pas, et l'évidence des faits était trop écrasante pour admettre le moindre doute qui eût encore permis d'espérer. "Il ne reviendra jamais," me répétait-elle en sanglotant. Je restais sans voix.

Le vieux Jean Tremblay, installé dans sa chaise roulante, en face de sa maison, se chauffait à la lumière pénétrante du soleil de mai. Il pouvait rester ainsi des heures entières, sans mouvement, un bâton à la main, ses grands yeux bleus vaguement fixés sur quelque scène intérieure; il n'avait parlé à personne autre que moi depuis des années, l'esprit replié vers le passé quand il était déjà sur le seuil de l'éternité. Mais, ce (Suite sur la page 34)



"Viens donc, mon cousin Jules! Voleur de nuit, gibier de prison. . . ."

# Rodolphe Plamondon

Un artiste Canadien-français parmi les chanteurs favoris de l'Europe

Par JEAN SAUCIER



RODOLPHE Plamondon, ténor à la voix jeune, pure, expressive et distinguée, est à l'heure présente le chanteur favori de l'Europe, et gloire soit à nous, c'est un des nôtres! Français d'éducation, mais Canadien de naissance et de cœur, il nous fait honneur depuis vingt ans sur toutes les scènes du monde,

où il brille tour à tour dans l'opéra et l'oratorio, aussi à son aise dans les langues de dérivation latine ou saxonne (ce dernier attribut de sa personnalité ne doit pas surprendre ceux qui savent le linguiste distingué qu'était son père).

Dès son enfance, il manifestait déjà une intelligence musicale et un sens artistique très affinés, et je ne dois pas oublier de relater que les mélodies de Schumann comptent pour beaucoup dans l'essor de sa vie, qu'elles ont pour le moins aiguillonné son désir d'entendre davantage, et, disons-le donc sans détour... de partir.

Allons-nous maintenant lui reprocher de nous avoir quittés sous prétexte qu'il aurait aussi bien pu gagner son pain au Canada, ou rendre plus de services à la cause musicale? Quand on a, comme lui, fait son dieu du Beau, il est bien permis d'affirmer—fût-on même très optimiste—que Montréal n'était pas l'endroit idéal à ses ambitions, car, si on élimine le petit groupe très restreint qui ose affirmer ses goûts et défendre l'Art, c'est l'Horrible, quand ce n'est pas le Stupide que la majorité érige ici en Veau d'or.

Je ne m'attarderai pas plus longtemps à de vaines parenthèses qui m'entraîneraient vite loin de mon sujet, et j'essaie immédiatement de dresser un aperçu de la carrière de M. Plamondon. Il ne faudra certes pas s'attendre à une biographie très détaillée—il me disait lui-même dans l'interview qu'il m'accordait: "J'ai fait tant de choses que, ma foi! je ne me souviens plus de tout... ma femme vous renseignerait mieux que moi." Je réunirai donc en un faisceau forcément très incomplet les événements les plus saillants de sa vie à partir du jour où il arriva en France.

À coup sûr, on s'étonnera d'apprendre que Rodolphe Plamondon était primitivement violoncelliste, et nous le retrouvons comme tel en 1894 dans un Casino de province. C'est là que la Providence lui fait rencontrer la ténor Henriot qui lui conseilla fortement de chanter: "Viens-t-en donc à Paris, mon cher, tu as une voix trop intéressante pour 'gratter la commode' toute ta vie." Cette petite plaisanterie grotesque lui devait ouvrir les horizons les plus riches. Cependant il envisage sérieusement l'idée nouvelle sous tous ses angles et faces, la grande décision est prise, et l'année d'après le voit à Paris, sous la direction de celui qui fut son unique maître: Castex. On a peut-être rarement entendu parler de Castex au Canada; c'était un Italien très en vogue sous le Second Empire, et qui se fit surtout remarquer par son interprétation soignée de la musique classique et l'art avec lequel il savait diriger et placer les voix.

Travailleur constant, richement doué et servi

d'ailleurs par un organe très complaisant, Rodolphe Plamondon fut vite prêt pour la gloire. L'association subite de son nom à ceux de Jean de Reske, Melba, Plançon et Calvé pour une tournée en Angleterre fut le tremplin assuré de ses succès futurs. Invité à une réception chez lady Grey, il fit le voyage avec Edouard VII; il chantait ce soir-là avec Melba... et puis voilà, il est lancé, et les pérégrinations artistiques vont commencer.

Nous le retrouvons bientôt au Caire, puis de là à Monte-Carlo où il crée le "Démon" de Rubinstein; en Espagne, il chante "la Tétralogie" de Wagner à

Ludmille de Dvorák: "Le ténor favori, M. Plamondon, s'est surpassé dans "Borjov" où il pouvait nous donner toutes les qualités de chaleur, d'émotion discrète et forte, comme aussi de diction délicate et pure qu'on aime toujours à retrouver en lui" et cet autre de la chronique d'Art de Jean Dupré de Courtray: "M. Plamondon est à notre avis un des meilleurs ténors d'oratorios que l'on puisse rencontrer, et ce n'est certes pas de lui qu'on pourrait dire qu'il chante au concert parce qu'il est fatigué." Il serait pour le moins oiseux de multiplier les témoignages appréciateurs quand toute la presse Européenne l'acclame à l'unisson!

Vers 1905, il épousa Mademoiselle de Friche, fille du baryton mondialement acclamé et héritière d'un grand talent de chanteuse. Ils habitent à Champagne-sur-Oise un très élégant hôtel qu'égayent déjà quatre jolis enfants.

À l'automne de 1914, un engagement pour enregistrer des disques phonographiques en Allemagne, et aussi une tournée qui devait comprendre toutes les grandes villes d'Italie attendaient Rodolphe Plamondon, mais la guerre est venue ruiner ces deux entreprises. Pendant les quatre années du terrible fléau, patriote convaincu, il n'a pas craint d'exposer sa vie pour reconforter de son art les blessés dans les hôpitaux du front; mais toutefois, c'est dans la cathédrale de Noyon qu'il fut le plus magnifique de courage lorsqu'il chanta au milieu des sifflements d'obus et sous le bourdonnement incessant des avions ennemis, la quatrième "Béatitude" de César Franck: "Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Justice parce qu'ils seront rassasiés."

Depuis la paix, il fut le premier à chanter en français à Strasbourg (23 décembre 1918). C'est également lui qui a inauguré la réouverture du Conservatoire de Bruxelles.

Au festival de Sainte Jeanne d'Arc à Orléans, il devait créer une nouvelle messe de Théodore Dubois, mais il a donné la préférence au Canada. Son frère Lucien, qui ne l'avait pas vu depuis seize ans l'invitait depuis déjà trop longtemps pour qu'il temporisât encore!

Montréal le reçut très chaleureusement. À son arrivée, il est salué par le représentant du maire et un groupe de vieux amis; au concert, il est littéralement acclamé, et il revêcut au banquet les heures charmantes

d'autrefois, entouré de tous les siens qui s'étaient réunis pour s'épancher plus étroitement et lui manifester de plus près leur joie de le revoir après si longtemps.

Il se repose actuellement à la villa de son frère à Vaudreuil et chantera probablement cet été dans quelques endroits de la province.

Avant de quitter définitivement son pays—car il m'a bien répété qu'il devait s'embarquer en novembre pour ne plus revenir—notre grand compatriote chantera une dernière fois à Montréal.

Ce sera l'heure de déployer tout notre patriotisme! Il ne faudra pas craindre ce soir-là de crier notre sympathie et notre admiration au grand artiste qu'est Rodolphe Plamondon!



Mons. Plamondon dans "Hippolyte et Aricie"

St-Sébastien, puis continue sa tournée à travers Madrid, Barcelone et Saragosse; si près du Portugal, il arrête à Lisbonne et à Porto; au centenaire de Rameau à Dijon, c'est lui qu'on demande pour interpréter "Dardanus" sous le bâton de Vincent d'Indy; à Vienne, il obtient un succès énorme dans le "Faust" de Berlioz; pour résumer, il parcourt les principaux centres d'Allemagne et d'Italie, puis toutes, absolument toutes les villes de Hollande, de Belgique, de Suisse et de France.

À Paris, il chante aux concerts du Conservatoire, aux concerts Colonne et Lamoureux, et à l'Opéra, où il est depuis longtemps le ténor préféré dans "Castor et Pollux," "Hippolyte et Aricie," "Messidor et la Damnation de Faust." Il n'est pas exagéré de dire qu'il a chanté plus de cent cinquante ouvrages, et créé tout ce qu'innove la Schola depuis seize ans, qu'il a donné la vie et la faveur à la plupart des pièces de Duparc et de Chausson.

Parmi ses intimes, nous retrouvons des figures telles que Saint-Saëns, Reynaldo Hahn, Fauré, Messager, d'Indy, Cortot, Widor, Thibaud... il faudrait énumérer tous les musiciens de l'heure!

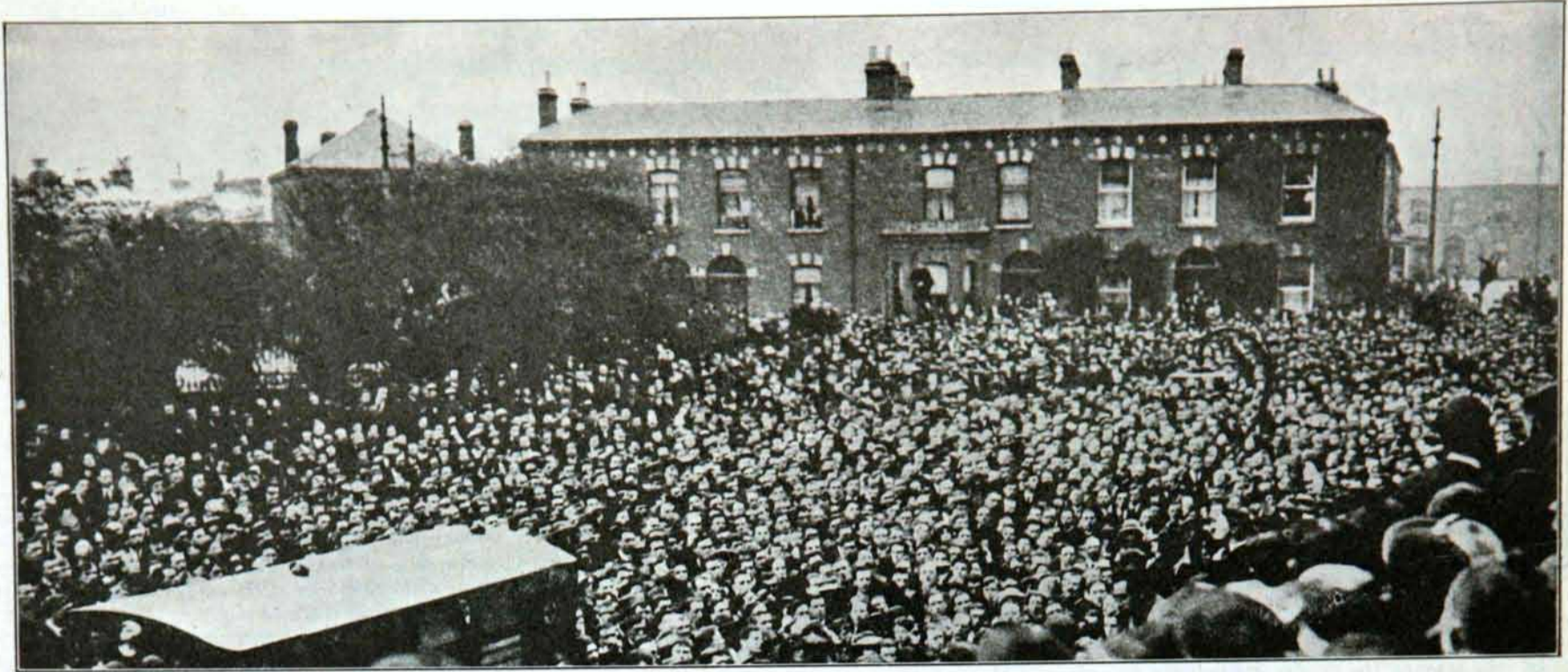
J'ai devant les yeux un programme du "Cercle de l'Union Artistique de Paris," le rendez-vous le plus intellectuel et le plus chic de la capitale, où le nom de Rodolphe Plamondon figure à côté de celui de Caruso. Je me suis laissé dire que notre compatriote ne fut pas celui qui eut le moins de succès à cette soirée, et ce n'est certes pas étonnant lorsqu'on se rappelle que la critique l'a déjà préféré à Clément! Qu'on lise plutôt cet extrait d'un journal de Tournai après l'audition de Ste-



Résidence de M. Plamondon à Champagne-sur-Oise



Vuillaume Saint-Saëns Plamondon  
Portrait de M. Plamondon avec le Maître Saint-Saëns



La foule massée sous les fenêtres de la prison de Mountjoy où les prisonniers politiques faisaient la "grève de la faim." On va les conduire à l'Hôpital de la Miséricorde.

# L'Irlande et le Home Rule

Ce que demande la "république de Valera" et ses chances de succès—Deux opinions françaises



**L**A QUESTION irlandaise continue de passionner l'opinion. Et l'on se demande si la proclamation de la "République irlandaise" n'est pas un événement dont on essaie de diminuer l'importance. On sait que le comité des relations étrangères du Sénat américain a décidé de recommander au Congrès que l'on reconnaisse

tout simplement la nouvelle république et que l'on applique à l'Irlande le principe de "la liberté pour un peuple de disposer de soi-même." Jusqu'où cela va-t-il conduire les partis en présence? C'est encore le secret du ministère britannique et peut-être aussi des chancelleries.

Le Révérend Irving, un ministre presbytérien irlandais, établi à Killead, près de Belfast, disait récemment à Montréal:

"Nous ne sommes pas, en Irlande, pour la Révolution bien que nous admettions le droit à la Révolution quand les circonstances l'exigent; nous demandons simplement la mesure de justice que l'on nous refuse depuis des générations et des siècles; nous ne demandons pas d'autre justice que celle qui a été accordée à la Belgique et à la Pologne."

Et dans une autre partie du discours qu'il a prononcé à la salle Windsor:

"Je constate que beaucoup de gens bien intentionnés croient qu'en Irlande les catholiques et les protestants sont prêts à se couper la gorge et qu'ils n'en sont empêchés que par l'intervention charitable des soldats anglais. Rien n'est plus loin de la vérité. Si tous les soldats anglais étaient retirés de l'Irlande demain, il n'y aurait pas une seule goutte de sang versé."

Mais des changements importants dans l'administration de l'Irlande, dans le "Dublin Castle," comme on dit là-bas, font espérer que l'entente est encore possible et que le gouvernement anglais est disposé à s'éloigner des vieilles tactiques intransigeantes.

Entre-temps, les événements suivent leur cours et malgré le nombre augmenté des troupes jetées sur les côtes d'Irlande, la situation reste excessivement tendue. Le gouvernement anglais a déjà évité une tragédie en relâchant les prisonniers politiques qui avaient entrepris la "grève des affamés."

Mais que pense-t-on vraiment de tout cela en Europe, ou mieux, en France, où l'on n'a pas oublié une amitié séculaire et où l'on se rappelle également la publication de "l'Irlande Libre" de Maud Gonne et de Lucien Millevoye.

Nous donnons aujourd'hui aux lecteurs de LA CANADIENNE deux opinions françaises. On lira avec plaisir ce qu'ont à nous dire là-dessus MM. V. Fortin et Jacques de Massillac.

## L'Irlande et le Home Rule

PAR V. FORBIN

**P**OUR TRAITER sans passion le sujet de la question irlandaise, il ne faudrait être ni Anglais, ni Français... ni Boche! Nous ne saurions, pour notre part, oublier que la nation irlandaise ne se rangea pas en majorité sous le même drapeau que nous, au cours du formidable conflit dont nous sommes sortis tout sanglants.

On peut même affirmer que si le triomphe final n'avait dépendu que de certaines factions irlandaises, nous serions actuellement sous le joug des Teutons. Ce sont là des vérités qu'il est pénible d'écrire dans un journal français, car de très vives sympathies existaient, avant la guerre, entre les deux pays. Mais nous devons cesser de nous nourrir de folles illusions, et nous habituer à voir les réalités en face.

Au reste, ce n'est pas une impression personnelle que je viens d'exprimer. J'ai simplement recueilli les déclarations formulées en public par le docteur de Valera, président de la "République irlandaise."

À la date du 3 février 1920, il proclamait à New-York, devant une assistance de trois mille personnes, que, tant qu'ils seraient tenus sous le joug britannique, ses compatriotes seraient toujours prêts à aider n'importe quelle nation qui attaquerait l'Angleterre. "Est-il vrai," interrogea un assistant, "que les Irlandais désiraient la victoire de l'Allemagne?"

"Il n'y a pas deux façons de répondre," répliqua M. de Valera. "En ce qui concerne l'Angleterre, le peuple irlandais souhaitait et espérait que l'Allemagne gagnât la guerre."

**L**ENOM de "président de la République irlandaise" est inconnu de la majorité du public français. Nous le présenterons donc en quelques lignes.

On a reproché à ce Patriote d'être un Étranger. Et le fait est que, si sa mère était irlandaise de pure race, son père était un immigrant espagnol. Mais il faut convenir qu'il a payé bon prix ses lettres de grande naturalisation.

Il fut l'un des fondateurs, et le plus actif organisateur, de la Société secrète des *sinn-feiners*, héritière et continuatrice de l'association des *fenians*.

Il fut l'âme du mouvement qui aboutit, le 24 avril 1916, à l'insurrection de Dublin, sédition que l'on dut dompter à coups de canons, et qui ensanglanta, pendant dix jours, la capitale irlandaise.

Arrêté, il échappa au sort de plusieurs patriotes de marque, comme le jeune poète Joseph Plunkett, qui furent passés par les armes. Gracié en 1917, il s'occupa plus activement que jamais de fomenter l'agitation.

Aux élections générales de 1919, il provoqua l'écrasement du parti nationaliste irlandais, qui n'avait conservé que sept sièges au Parlement de Westminster, alors que les *sinn-feiners* en obtenaient soixante-treize.

Refusant de siéger au Parlement britannique, ces soixante-treize députés s'élevaient en Parlement d'Irlande, proclamaient la République irlandaise et élisaient comme président de la République le docteur de Valera, qui venait d'être condamné à plusieurs années de prison pour agissements séditionnels.

Il subissait sa peine dans une prison d'Angleterre et tout porte à croire qu'il était étroitement surveillé. Mais des amis dévoués avaient juré de le délivrer. Et le peu que l'on sait permet de dire qu'ils s'acquittèrent fort habilement de leur mission.

Ce fut sous un déguisement féminin que le docteur prit la clé des champs, en escaladant une haute muraille. Une fausse piste concentra les recherches des détectives sur les ports de la mer du Nord, car on croyait qu'il chercherait à gagner la Hollande.

En réalité, il se cachait tout simplement à Londres et quelques mois après son évasion, on apprenait qu'il avait pu s'embarquer pour New-York, où la puissante Société des "Amis de la Liberté Irlandaise" lui organisait une réception triomphale. Depuis lors, il parcourt les États-Unis, prêchant partout la haine de l'Angleterre, s'efforçant de ranimer les vieilles rancunes américaines, que la grande guerre avait éteintes. Il va de soi qu'il est ardemment soutenu dans son œuvre de propagande par les journaux de M. Hearst, l'irréductible ennemi de l'Entente.

**Q**UEL est l'état actuel de la question irlandaise? Si compliquée qu'elle apparaisse, on peut la résumer en quelques mots: le gouvernement britannique veut sincèrement doter l'Irlande d'une large autonomie (Home Rule) qu'elle ambitionna jadis, mais qu'elle repousse désormais, en exigeant son indépendance pure et simple.

C'est, du moins, ce qui ressort des dernières élections générales, et du refus en masse des députés irlandais de participer au gouvernement de l'Empire.

Si nous descendons aux détails, nous noterons l'irréconciliable hostilité qui règne entre certaines provinces (l'Ulster est la principale), peuplées d'immigrants anglais et protestants, et le reste de l'Irlande qui est celte et catholique.

Ces éléments anglo-saxons refusent, eux aussi, un Home Rule qui les séparerait de l'Angleterre et les mettrait à la merci d'un Parlement irlandais et catholique. Ils furent les premiers à s'organiser militairement, deux années avant la guerre, déclarant par la voix de leur chef, Sir E. Carson, qu'ils repousseraient l'autonomie par la force des armes.

La dernière solution envisagée par M. Lloyd George tient compte de cette opposition et prévoit la création de deux Parlements irlandais avec un Parlement supérieur, ou Sénat.

De toutes façons, la situation actuelle ne saurait se prolonger longtemps, et la France, plus que toute autre nation, doit souhaiter qu'elle se dénoue à la satisfaction des deux parties.

L'exemple du Transvaal nous encourage à cet espoir. N'oublions pas que, quatre années après la guerre qui avait mis aux prises Anglais et Boers, le gouvernement britannique accordait la plus libérale autonomie aux glorieux vaincus et s'en faisait des amis fidèles et dévoués.

Mais les Irlandais vous diront que leur cas est tout différent, et que les haines entre les deux races sont trop anciennes et trop vivaces pour jamais s'effacer. Avant de savoir lire, l'enfant irlandais apprend de sa mère que sa patrie fut jadis indépendante et prospère, avant de tomber sous le joug de la monarchie anglaise; qu'elle fut mise à feu et à sang par la République de Cromwell; qu'elle fut exploitée cyniquement par les grands seigneurs anglais; que sa foi catholique fut persécutée; que sa population, décimée en plein au XIXème siècle, par d'horribles



Le drapeau Sinn-Fein arboré à un poteau de tramway.

Il est incontestable que l'Angleterre du XXème siècle—l'Angleterre libérale et magnanime—paie les fautes et les crimes de l'Angleterre inhumaine et sectaire des siècles passés. Elle tend sincèrement la main à un peuple envers qui elle se montra trop longtemps injuste et cruelle.

**ON VOIT** que la question irlandaise est l'une des plus angoissantes et des plus douloureuses qui obscurcissent l'horizon européen. Si les Irlandais s'obstinent à réclamer une indépendance que la Grande-Bretagne ne leur restituera jamais de bon gré la question apparaît insoluble.

Abandonnés à eux-mêmes, les Irlandais d'Irlande accepteraient probablement l'autonomie qui leur est offerte. Mais ils ne forment qu'une minorité, avec leur quatre millions d'âmes. C'est aux États-Unis que vit le gros de la race, et c'est de ce pays, où la liberté est un culte, que douze millions d'Irlandais mènent une ardente campagne pour l'affranchissement de la mère patrie.

Ce sont eux, c'est leur influence politique considérable, qui entretiennent en Amérique des sentiments de méfiance et de sourde hostilité à l'égard de l'Angleterre. C'est dans leurs caisses que les dirigeants de la Société *Sinn-Fein* puisent à pleines mains. Ce sont leurs émissaires qui débarquent clandestinement dans l'île fusils, mitrailleuses et munitions.

L'influence des Irlando-Américains est d'autant plus grande que leur intelligence de Celtes leur a permis de monopoliser presque toutes les professions touchant au journalisme.

C'est, d'ailleurs, une observation qui pourrait s'appliquer à l'Angleterre, où une énorme proportion de journalistes ont du sang irlandais dans les veines. Le Napoléon du Journalisme, Lord Northcliffe, directeur du "Times," du "Daily Mail," et de bien d'autres publications, n'est-il pas, lui aussi, d'origine irlandaise?

Or, cette influence "journalistique" appliquée sans trêve ni merci à la question d'Irlande, ne peut qu'entretenir une dangereuse agitation antibritannique aux États-Unis, où la presse jouit d'une puissance dont nous ne pouvons nous faire une idée en Europe.

Tant que cette question n'aura pas été réglée, on aura toujours à redouter un réveil de l'animosité entre l'Angleterre et son ancienne colonie.

Tout s'arrange, prétendent les optimistes endurcis. Souhaitons que leur axiome reçoive ici une heureuse application.

Nous l'accueillerons avec d'autant plus de joie que l'Irlande a conservé d'ardentes sympathies en France.

### Les demandes de l'Irlande

PAR JACQUES DE MARSILLAC

D'UNE visite, l'autre soir, au théâtre irlandais—et très nationaliste—de l'Abbaye, j'ai retenu une épigramme: "Chacun sait," disait un personnage d'une satire des idiosyncrasies anglo-saxonnes, "que, pour les Anglais, il n'y a pas de causes, mais des effets seulement." L'attaque porte juste en ce qui concerne le traitement de l'Irlande. Le gouvernement anglais et, derrière lui, l'opinion publique anglaise, semblent demeurer stupides, dans le sens original du mot, et réduits à l'impuissance devant les désordres et les crimes qui, depuis des générations, se produisent ici. Personne ne paraît s'être avisé qu'il pourrait y avoir, à cette fièvre intermittente et séculaire, une cause unique. Cette cause, c'est que l'Irlandais appartient à une race profondément différente de l'anglo-saxonne, c'est que, à aucun moment, il n'a accepté la domination de l'Angleterre, avec ses alternatives curieuses de force et de bienveillance sincère, de faiblesse et d'inutile violence.

Air connu, me direz-vous, que ce sentiment de la nationalité chez les Irlandais. Vous vous trompez. L'Anglais de la masse ou l'ignore ou l'a oublié ou, quand la question s'est posée, a regardé d'un autre côté, ce qui lui arrive assez souvent quand regarder droit devant lui offrirait à ses regards un spectacle déplaisant. Hier, dans un salon, un député *Sinn-Fein* auquel je disais ma répugnance pour les crimes récents, me posait cette question: "Blâmeriez-vous un Français qui, pendant l'occupation allemande, aurait tué un de ses geôliers? L'Anglais, c'est notre Prussien, un Prussien qui campe chez nous depuis sept siècles." Ceci n'est pas une opinion isolée: sur les quatre millions et demi d'Irlandais, trois millions la partagent. Mais le bon bourgeois de Londres, de Glasgow ou de Cardiff ouvrirait des yeux ronds d'étonnement, si vous lui répétiez ce mot. Comment pourrait-il supposer semblable antagonisme haineux, quand il considère l'Irlandais comme un autre lui-même, quand il voit l'Irlandais admis, aussi librement que l'Anglais, l'Écossais ou le Gallois à tous les postes de la hiérarchie ministérielle, militaire, religieuse, civile? Comment ne croirait-il pas la fusion consommée? Au reste, la comparaison du *Sinn-Fein* n'était pas juste: Dieu merci, bien peu de Français se sont assis aux tables allemandes, quelque succulents que fussent les festins qui y étaient servis. L'ignorance de l'Anglais est donc excusable. Elle n'en est pas moins dangereuse, car, ignorant la puissance du sentiment national de son partenaire, comment pourrait-il accéder à des revendications qu'il croit émaner d'une minorité extrémiste?

Cette mise au point faite, il faut reconnaître qu'on ne trouve pas, dans l'histoire, une seule période où l'Irlande, considérée comme entité, ait renoncé à son indépendance. Jusque dans la nuit des temps, on la voit, quand nécessaire, mettre de côté les luttes intestines qui ne cessaient de la ravager, pour se ranger derrière un seul chef contre l'envahisseur anglo-saxon. Ni la force, ni les manœuvres politiques, ni les bandes de Cromwell qui transformèrent en un désert des régions fertiles et des villes où règne une des plus hautes cultures intellectuelles du monde occidental, ni ces "plantations habiles," colonies étrangères installées un peu partout, au sud et puis au nord, et dont subsiste seul l'Ulster,

n'aboutirent à la faire renoncer et demander grâce. L'Angleterre voulut, à défaut de la réalité, l'illusion. Par une suite de tractations qui ne sont plus discutées, à coups de titres, de dotations et de prébendes, elle obtint, en 1800, d'un Parlement irlandais émasculé, l'acte d'union qui constituait les deux sœurs, mais sœurs ennemies, en Royaume—"Uni." Trois ans plus tard, le soulèvement dirigé par Robert Emmet montra que le peuple irlandais ne reconnaissait pas la signature de ceux qui l'avaient vendu. De cette époque à aujourd'hui, il ne cessa jamais de faire entendre ses protestations.

Cet esprit d'indépendance et de révolte, qu'éternisent légendes et ballades, les gens d'ici le sucent pour ainsi dire avec le lait de leur mère. Arrivés à l'âge conscient, trouvent-ils, dans la façon dont l'Angleterre gère leur pays, une excuse qui les aide à oublier le passé, des avantages matériels qui rendent supportable le présent et souriant l'avenir? J'ai une trop grande admiration pour l'œuvre d'ensemble de l'Angleterre pour aimer à répondre à cette question. Mais on ne peut, ayant comme moi sous les yeux les résultats de son régime, que regretter de les voir aussi médiocres.

Dans cette capitale même, où j'écris ces lignes, un tiers de la population vit dans des logements d'une seule pièce, qui abritent parfois plus de dix personnes; ces gens naissent, vivent, procréent et meurent entre ces quatre murs. À 20 mètres de rues riches et passantes, il y a des taudis infâmes, de la paille, de la crasse, de la misère. Les industries, celles de la laine, par exemple, des transports maritimes, de la pêche, de la verrerie, tuées jadis, en pleine floraison, par une législation jalouse, n'ont jamais été réédifiées; les richesses naturelles du sol n'ont pas été développées; la méfiance des offres de l'Angleterre, née des déconvenues d'autrefois, a empêché, d'autre part, l'Irlande de tirer parti des mesures qui auraient pu l'acheminer vers une nouvelle prospérité, car celle d'aujourd'hui, due à la guerre, peut n'être que passagère.

Le résultat, c'est que ce peuple, qui est, après le peuple hollandais, le plus prolifique du monde, est menacé d'un anéantissement qu'il dit vouloir par son ennemie, l'Angleterre. La population, qui atteignait huit millions il y a quatre-vingt ans, est tombée à quatre millions et demi. D'après les statistiques officielles, plus de quatre millions d'Irlandais, soit 82 pour cent de la population moyenne du pays, se sont expatriés au cours des cinquante dernières années. Et, pourtant, les spécialistes assurent qu'avec un développement normal du sol national, l'Irlande pourrait nourrir une population double de celle qu'elle a actuellement.

Une mise en valeur de l'agriculture et de l'industrie, jointe à une large mesure de liberté, voilà la seule solution durable du problème irlandais. De l'aveu même de ses amis, le projet de M. Lloyd George, avec ses deux parlements aux pouvoirs restreints, n'a ici qu'une poignée de partisans. L'Angleterre déclare impossible la République indépendante que réclame le *Sinn-Fein*. Soit, mais puisque, aux dernières élections, 79 pour cent de l'électorat se sont prononcés pour l'indépendance, pourquoi ne pas donner à "l'Irlande un régime comparable à celui des Dominions, Canada ou Australie"? Souhaitons que le gouvernement de nos amis ne s'aperçoive pas trop tard que c'est là le seul moyen de rallier les modérés et de lutter contre ces extrémistes dont le patriotisme mal entendu met le monde en péril.

### Le Charme Irlandais

AVEZ-VOUS jamais subi la fascination de l'Irlande? J'entends la double fascination de la terre et de la race? Il y a, certes, bien des contrées dans le monde qui ont été mieux traitées de la nature. L'Irlande ne possède ni la lumière de l'Orient, ni les horizons des grandes Alpes. Elle n'a rien à offrir qui puisse soutenir la comparaison avec Constantinople, ou avec la baie de Naples, ou avec la corniche de Nice à San-Remo, ou avec le Rhin de Coblenze à Bingen. D'où vient qu'elle s'empare de nous et que notre mémoire garde pieusement ses paysages dans un coin à part comme un homme à cheveux gris garde la photographie d'une morte aimée? Quiconque a vogué sur le lac de Killarney vers la petite île mystérieuse d'Inysfallen, quiconque a parcouru les montagnes de Wicklow et s'est attardé dans le mélancolique vallon de Glendalough, en conserve l'image, et, mieux encore, l'impression. C'est le même charme pénétrant, sauvage, délicieusement triste que m'a laissé aussi notre chère Bretagne, et ce rapprochement aidera peut-être à comprendre ce que je veux dire. Comment ne pas remarquer que le Bretagne et l'Irlande sont deux terres celtiques? L'une et l'autre ont—par la lente action des choses sur les



Les femmes dans le mouvement—Une jeune fille récite le chapelet pour les "affamés."

hommes—fait cette race dont Renan a dit que, si elle n'avait pas produit de grands poètes, elle était la poésie même.

Comme ce mot est vrai! Il me fait comprendre pourquoi je retrouve dans chaque Irlandais—et, surtout, dans chaque Irlandaise—quelque chose de la séduction que la terre d'Irlande exerce sur moi. D'ailleurs, je ne suis pas le seul. Le Saxon lui-même subit invariablement l'ascendant des femmes d'Irlande. Pourtant, elles ne flirtent guère, elles ne modulent pas de petits cris provocateurs; elles ne se dandinent pas, ne frétilent point, par saccades, comme font leurs sœurs saxonnes lorsqu'elles sont candidates au mariage. Elles ne sont pas toutes belles, mais beaucoup sont charmantes. Elles ont des yeux humides; elles possèdent des âmes et des corps; enfin ce sont des femmes. La nationalité irlandaise réside au fond de leurs regards pleins de rêves, dans le son de leur voix, dans leurs mouvements doux et harmonieux. Quand on les aime, on est obligé d'aimer l'Irlande, et, quand on les épouse, de se faire Irlandais; on ne peut plus entendre un son de harpe ni la ritournelle du "Wearing of the Green" sans avoir un battement de cœur ou une larme au bord des yeux.

### Les derniers événements

CES OPINIONS des deux écrivains français ne laissent pas voir une solution prochaine à ce problème troublant de l'Irlande. Malgré les changements opérés dans son mode d'administration par les autorités britanniques, les événements continuent de suivre leur cours. La "République irlandaise" maintient son attitude de défi contre la métropole qui, de son côté envoie dans l'île des troupes plus nombreuses. Les chefs militaires annonçaient tout dernièrement que les nouvelles mesures de police produisaient un bon effet et que les chefs du mouvement révolutionnaire seraient bientôt et sûrement appréhendés.

Dans leur même numéro les journaux qui publiaient cette nouvelle annonçaient en même temps qu'un détachement entier de la nouvelle police avait été attaqué par les révolutionnaires, désarmé et renvoyé à ses quartiers.

Plus tard les journaux annonçaient encore que la "République" avait établi un impôt de dix pour cent de leur capital sur les fermiers, les marchands et jusque sur les recettes perçues à la porte des églises. Le produit de cet impôt est destiné à subvenir à l'entretien des grévistes et de leurs familles, pour le cas où il serait jugé opportun de continuer la grève des chemins de fer en Irlande.

À part cela un boycott général a été proclamé contre la "Irish Constabulary," organisation de police maintenue par la métropole. Ce boycott s'applique au comté Leitrim et a été ordonné par "l'armée républicaine" dont les quartiers-généraux sont établis dans le Nord du Roscommon. L'ordre défend de fournir des victuailles, du lait, et les autres choses nécessaires à la vie aux officiers de police, leurs femmes et leurs enfants.

Quant aux actes de violence où il y a porte de vie et effusion de sang, elles continuent sans interruption, la dernière victime étant le constable King tué à Glengariff dans la nuit du 14 juin.

L'événement politique qui, en Amérique, intéresse le plus les amis comme les adversaires de la "République Irlandaise" c'est le choix des futurs candidats à la Présidence des États-Unis. Que sortira-t-il de là pour les patriotes irlandais?

Pour le moment le choix des Républicains—le sénateur Harding—semble leur laisser peu d'espoir. La presse de Londres s'en réjouit assez ouvertement et ajoute: "Il est certain que De Valera, dans sa fureur, va lancer contre les Républicains toutes les forces combinées des Sinn-Fein et des sections germanophiles de la population."

Pour dire vrai le parti démocratique américain ne laisse guère plus d'espoir. Seulement ici il faut tenir compte du fait que l'immense majorité des citoyens d'origine irlandaise aux États-Unis sont rangés sous la bannière démocratique.



La foule devant une tank et une clôture de fer barbelé. On récite des prières.

# Visite du Prince de Galles

Par  
DOUGLAS NEWTON

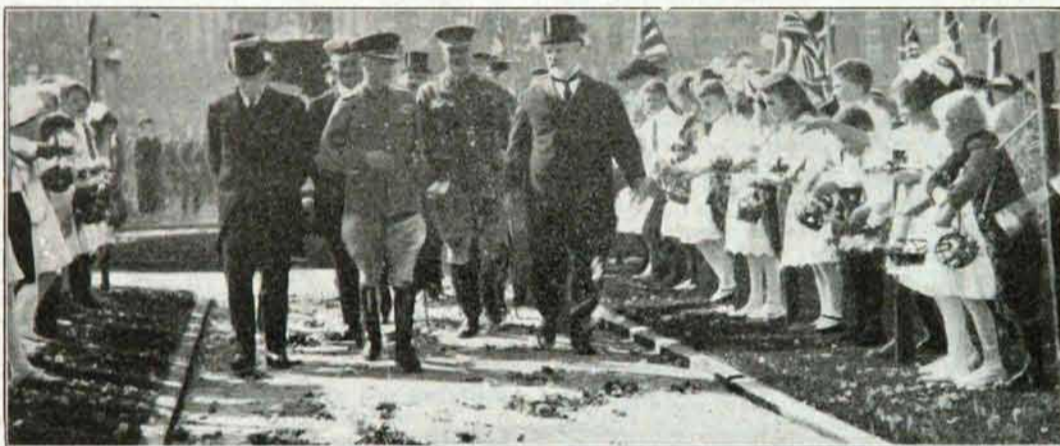


TORONTO ne manque pas de noms. On peut l'appeler "le Boston du Canada," à cause de ses aspirations littéraires, théâtrales et artistiques. On peut l'appeler "la seconde ville du Canada" parce qu'elle l'est de fait incontestablement. On peut l'appeler "la Ville-reine" parce que c'est l'usage, bien que certaines gens puissent, comme l'auteur, se demander vainement le motif de ce surnom. On peut dire d'elle comme les "Westerners": "Oh Toronto!" en y mettant l'accent de mépris que le dramaturge anglais réserve au censeur des théâtres. Bien qu'elle ait déjà assez de noms, nous lui en trouvâmes un autre et Toronto fut pour nous "la ville des foules."

Toronto ne manque pas de choses intéressantes ou belles. Elle a son vaste parc naturel, High Park; elle a ses riants quartiers d'habitations particulières

vert, les plate-bandes étaient d'ingénieux arrangements de fleurs en pots et arbustes et arbres mêmes étaient empotés. C'était un jardin artificiel plus merveilleux encore que nous ne l'avions pensé.

Le Prince traversa Rosedale en automobile pour se rendre à la ville. La foule commençait aux portes de l'hôtel du gouvernement. C'était une foule polie et très bien mise car elle venait des coquettes maisons environnantes, formant des îlots au milieu des pelouses interrompues, bordant avec des arbres gracieux les rues capricieuses à travers lesquelles nous passions. Rosedale était autrefois une forêt se mirant dans le Lac Ontario; le lac a reculé de trois milles et plus, mais les bâtisseurs de la ville ont traité la forêt avec égards et l'ont touchée le moins possible. Les vieux arbres marient donc leurs verdure aux pelouses modernes pour donner aux nouvelles demeures un aspect charmant.



Les enfants des écoles jettent des fleurs sous les pas du Prince à Victoria, C.B.

de Rosedale et de "la côte" (on The Hill). Elle a sa magnifique plage en bordure du lac. Elle a sa rue Yonge qui dure quarante milles. Elle a les plus hauts édifices de l'empire et quelques-uns des plus grands magasins de l'empire. Elle est laborieuse, brillante et active. Mais les foules nous ont empêchés de la voir, ou plutôt, nous ne pûmes la voir d'abord à cause des foules. Plus tard, un bon Samaritain nous emmena faire une tournée au hasard dans une auto et nous l'avons vue à vol de... chauffeur, et d'ailleurs, nous n'avons vu beaucoup de choses que pardessus tout ce qu'il y a de feutres mous au Canada.

Nous étions devenus accoutumés aux foules. Nous avions vu de bonnes grosses foules joviales, cordiales et vibrantes de Saint-Jean (N.B.) à Québec. Mais cette accoutumance ne nous avait pas préparé à cet enthousiasme violent que la foule de Toronto réservait au Prince de Galles à son arrivée et qu'elle ne cessa de lui manifester à toutes ses sorties.

Le 25 août, de grand matin, comme s'annonçaient 24 heures de ce temps unique qu'on appelait déjà "le temps du Prince de Galles," Son Altesse descendait à l'hôtel du gouvernement situé à la périphérie de la ville. Déjà à cette station éloignée se trouvait une avant-garde de la ville, parmi laquelle on distinguait quelques audacieux toqués de l'autographie. C'était cependant, l'une de ces circonstances où le Prince était censé enveloppé dans une robe d'invisibilité, jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'hôtel du gouvernement et qu'il se dirigeât vers la ville et ses réceptions.

Une course rapide d'automobile—notons en passant qu'au pays du vertige on emploie toujours le mot le plus long au lieu du plus court "automobile" pour "car," "elevator" pour "lift" et ainsi de suite; et le Prince était en règle avec le protocole: il pouvait pénétrer dans la ville.

Fait à noter, l'hôtel du gouvernement avait en une seule nuit poussé un jardin de fleurs. C'est un élégant édifice de pierre brute se dressant dans l'entourage de la banlieue de Rosedale qui a l'apparence d'un parc, mais, quand on n'y reçoit point de princes, sa cour d'entrée n'est autre chose qu'un désert de graviers gris. Quand arriva Son Altesse Royale, c'était un jardin presque brillamment orné. Il y avait des pelouses vertes, des plate-bandes touffues, des fleurs les plus éclatantes, tandis que des arbres, des palmiers et des haies fleuries encombraient le square de leur luxuriance. C'était une merveille de jardin. Un "policeman" réaliste, après un premier coup d'œil, se baisse pour examiner la verdure de la pelouse et se relève avec une certaine expression de dégoût, sentiment qu'il exprime d'un seul mot: "truquage."

La pelouse brillante était des filaments de cicotier

Le Prince donnant la main à un chef Indien à Banff.



Toronto comme ville. Cette réception fut pleine de discours et de chant de la part des enfants et d'un chœur gallois—les chœurs gallois sont en vogue au Canada—et de présentations de la part de nombreuses sociétés.

À travers des rues peuplées de curieux, le Prince se rendit en automobile des édifices du Parlement au terrain de l'exposition. Nous traversâmes pour ainsi dire toute la ville au cours de ces deux trajets, passant à travers des milles et des milles de rues, cependant partout les masses de gens étaient denses. Nous savions que Toronto était censée avoir une population de 500,000 âmes mais longtemps avant d'avoir terminé notre course, nous nous demandions comment la ville pouvait avec ses ressources en population disposer tant d'habitants au long des pavages. Non seulement cela continua sans s'arrêter, mais la ville nous réservait encore le spectacle étonnant du terrain de l'exposition.

Dans cette longue et magnifique promenade, il n'y eut qu'un arrêt, à l'hôtel de ville, vaste construction de pierre brute d'où jaillit un campanile. Sur les larges marches de l'escalier de l'hôtel de ville, grand nombre de soldats blessés, en uniforme bleu, avaient été groupés comme sur les degrés d'un amphithéâtre. La théorie des autos s'écarta afin que le Prince pût s'arrêter à causer quelques instants avec les anciens combattants.

On le reçut avec une chaleur intense, des hommes blessés de toutes les façons, des hommes suspendus sur des béquilles ou affalés dans des chaises essayèrent de se redresser pour l'acclamer. C'était, au sens le plus vrai, une réunion de camarades, et quand un soldat uni-jambiste demanda au Prince de poser pour un instant, il le fit non seulement de bonne grâce mais avec un empressement amical et joyeux.

## Le Prince Cuire l'exposition

LA LONGUE route qui conduit à l'exposition passe à travers le laborieux quartier industriel qui a fait de Toronto une ville fameuse et riche, particulièrement fameuse dans la fabrication des machines agricoles. L'exposition fait elle-même partie des grandes activités commerciales de cette ville. C'est le rendez-vous pour tout l'Ontario, peut-être aussi pour tout le Canada de l'Est, de tout ce que produit de plus moderne la science de la fabrication. Sur les terrains magnifiques qui s'étendent au bord de la mer intérieure que les hommes désignent pour la commodité, sous le nom de Lac Ontario, et dans les beaux édifices qui s'élèvent sur ces terrains,



Le Prince présente une médaille à la mère d'un héros mort à la guerre. La cérémonie se passe sur les marches de l'Hôtel du Parlement à Victoria, C.B.

Comme le Prince s'enfonçait dans la ville, les foules grossissaient de sorte que quand il pénétra dans les rues sobres et pratiques du quartier commercial, les trottoirs ne pouvaient plus contenir les masses. Ce sont des rues larges et commodes que celles-là, traversant la ville droites comme des flèches et procurant à l'œil de superbes perspectives. Mais larges comme elles le sont, elles ne pouvaient accommoder le Toronto curieux et la foule débordait sur la chaussée, au grand dégoût des petits gamins qui, avec le mépris que professe leur race pour la mort par l'automobile, couraient à pied ou en bicyclette près du car royal, bien déterminés à voir du Prince le plus qu'ils pourraient pendant sa brève visite.

La foule s'élevait aussi du trottoir par en-haut. C'était la première ville que nous voyions où les édifices escaladaient le ciel. L'un d'eux jaillit à quelque vingt étages, mais bien qu'il soit le plus haut "jusqu'ici," il est entouré de voisins considérables qui prolongent la rue considérablement en hauteur aussi bien qu'en largeur. Les fenêtres de ces grandes bâtisses étaient encombrées de gens, et à travers le dais de drapeaux qui flottait tout le long de la route, ils envoyaient vers la rue leurs acclamations pour qu'elles se joignissent à celle du "parterre."

C'est à travers de telles foules que le Prince se dirigea vers une foule plus grande assemblée autour des édifices du Parlement.

Comme c'est la règle dans toutes ces villes de l'ouest, l'emplacement des édifices du Parlement provincial est magnifiquement disposé. Il est enchâssé dans le gracieux Queen's Park qui forme une avenue de verdure en plein cœur de la ville.

Autour du parc se dressent les constructions de l'Université de Toronto et l'avenue conduit aux vieilles écoles de loi, à la mine digne, d'Osgoode Hall.

Les Canadiens font preuve toujours de sens artistique dans le groupement de leurs édifices publics, mais ils ont eu naturellement l'avantage de commencer avant que la spéculation sur les terrains pût contrecarrer l'esprit d'initiative de l'administration.

Les édifices du Parlement sont en pierre-à-sable rouge et d'un style vaguement "Renaissance de gare de chemin de fer." Ils étaient drapés de pavillons depuis le haut jusqu'à la tribune striée de couleurs vives sur laquelle la réception eut lieu. Des masses de gens couvraient la pelouse en face de la tribune chargée d'enfants prêts à applaudir au moindre signal, à chanter au commandement et à agiter leurs drapeaux tout le temps.

Ce fut une réception bruyante de la part de Toronto comme capitale de l'Ontario et de la part de

sont assemblés des exhibits de mécanique, de textiles, de bois, de graines de semence, de bestiaux, en somme de tout ce qui sert au travail de l'homme dans les villes ou les prairies, dans les bureaux ou les usines, dans les fermes ou les vergers.

Déjà l'exposition avait attiré des foules sans précédent par son seul intérêt; la présence du Prince l'aïda à briser de nouveaux records. L'énormité des foules sur les terrains était à faire peur. Les rassemblements de gens oblitèrent le gazon des pelouses et embarrassaient les routes.

Quand son Altesse Royale eut déjeuné avec les administrateurs, il monta sur l'estrade occupée par la musique militaire et déclara l'exposition ouverte. Non seulement la foule était semée autour de l'estrade, mais ceux parmi les spectateurs, qui étaient les plus audacieux avaient escaladé la rampe et se mêlaient aux membres du comité et aux photographes; ceux-ci étaient tellement nombreux et travaillaient avec une telle ardeur qu'ils photographiaient non seulement chacun des gestes mais chacune des paroles du Prince.

C'était un problème que de s'extraire d'une pareille foule. La police et la suite du Prince durent se muer en "tanks" humains et faire une trouée pouce à pouce à travers cette humanité compacte, jusqu'à l'auto royale. L'auto elle-même était cernée, et ne pouvait avancer plus vite qu'une limace le long des rues encombrées, et l'allure était si lente et la cordialité de la foule si pressante que le Prince jeta une fois pour toute les formalités pardessus les moulins, cessa de saluer militairement et répondit aux attentions qu'il recevait en agitant la main. Il était pris du désir de plaire et fit plus encore, mécontent de son attitude, il se mit debout et c'est dans cette position qu'il continua d'agiter la main. De cette manière, pendant qu'un des membres de sa suite le tenait par la ceinture, il passa à travers les terrains et en sortit.

Ce jour nous avait fait voir des foules si colossales que nous, les correspondants, nous commençons à perdre courage. Nous perdîmes l'espoir de transmettre à nos lecteurs une idée approximative de la réalité; le mot "enthousiasme" fut joliment usé ce jour-là et les deux suivants et nous eûmes donné le monde pour lui trouver un substitut convenable.

Depuis mon retour, j'ai entendu des gens sceptiques dire que les récits de ces "grandes réceptions" étaient des affaires montées, de la pure fabrication journalistique. J'aurais bien voulu avoir quelques-uns de ces sceptiques avec nous à Toronto, les 25, 26 et 27 août. Ils y auraient pris une leçon convainquante et émouvante.

Les foules du terrain de l'exposition furent suivies par les foules de la réception publique, un "extra" que le Prince avait ajouté de lui-même à son programme.

Cette réception avait toutes les caractéristiques des grandes réceptions populaires et démocratiques, mais elle s'en distinguait par le nombre des personnes y prenant part. On avait disposé un cordon de police autour de l'hôtel de ville, seulement quand la foule décida de pénétrer à l'intérieur de l'édifice, la police ne compta plus. Les agents furent submergés par une mer d'hommes et de femmes qui les balaya, envahit les marches du grand escalier et enveloppa le Prince dans le courant. Elle était paisible cette masse, mais tous ceux qui la composaient tenaient à la poignée de main royale, et ils l'obtinrent. C'est à Toronto que le Prince a dit: "Ma main droite est à bout." Voilà comment Toronto fait les choses.

Toute la visite ne se passa pas à des manifestations d'affection épuisantes. Hors ce torrent populaire tumultueux, se trouvèrent des eaux calmes où Son Altesse put obtenir quelques repos: Il dansa et il joua au golf. Ce fut pour le Prince l'un de ces moments de détente quand ce jour-là, il traversa au Yacht Club, endroit idyllique sur la dune de sable qui règne autour la grève. Ce club qui paraît émerger des eaux bleues du lac, est un bijou de beauté avec ses pelouses unies, ses coquettes constructions et ses beaux arbres. La Prince prit le thé sur la pelouse tout en observant les nombreux petits bateaux rapides qui l'avaient suivi comme une garde d'honneur et l'attendaient en vue du rivage.

Il y avait toujours bal en l'honneur du Prince et toujours aussi un vif désir de savoir qui danserait avec lui. On voyait, comme je l'ai dit déjà, les photographies de ses partenaires dans les journaux du lendemain. Même celles qui n'avaient point l'honneur d'une invitation demandaient à leurs cavaliers de se tenir aussi près que possible de Son Altesse, sur le parquet de la salle du bal, afin de ne perdre aucun de ses mouvements. Toutes n'allaient pourtant pas si loin que cette petite adoratrice naïve d'une certaine ville (pas Toronto) qui suivait chaque geste du prince et qui finit par s'écrier avec l'accent de la stupeur: "Je l'ai entendu parler, je l'ai entendu parler! Il dit "OUI" tout comme un homme ordinaire. N'est-ce pas merveilleux?"

Le mardi 25, le Yacht Club fut le théâtre de l'un des bals les plus brillants à la suite d'une rencontre très heureuse entre le Prince et ses anciens compagnons d'armes. L'officier commandant la place de Toronto, le général Gunn, rassembla quelques centaines d'officiers parmi les milliers de l'Ontario et ceux-ci reçurent le Prince à dîner au club. Cette réunion était en même temps impressionnante et pleine d'enseignements. Tous les officiers portaient non seulement la médaille du service d'outre-mer, mais encore une décoration gagnée sur les champs de bataille. C'était un abrégé de l'effort du Canada pendant la guerre.

C'était une collection des jeunes gens viriles du Canada, venus de la ferme, de leur étude d'avocats, de partout en somme, voire même des écoles de loi et de l'Université. La vaste salle à manger était décorée d'inscriptions en caractères gothiques, d'affiches de tranchées, de trophées de toutes sortes pris à l'ennemi par les hommes qui étaient là; cette décoration ingénieuse donnait une idée du rôle joué par le Canada dans la grande guerre, de l'esprit d'entreprise de ses soldats, et faisait pressentir le rôle plus grand encore que ce pays jouera dans l'avenir de l'univers.

**Amusements, Littérature, Hôpitaux**

LA GRANDE industrie de l'amusement par tout le Dominion c'est le cinéma — le "Movie Show." Les endroits les moins peuplés mêmes ont leur palais de cinéma, les villes plus grandes possèdent des théâtres qui méritent de fait leur nom de palais — et ils sont en grand nombre. Dans la plupart d'entre eux on entre coupe judicieusement le programme de variétés (vaudeville), mélange qui semble populaire.

Les librairies (book shops) sont rares. Dans une grande ville comme Toronto, je n'ai pu en trouver que trois ou quatre dignes de ce nom, et toutes situées loin de mon hôtel. Ces boutiques elles-mêmes vendaient de la papeterie et autres choses du même genre pour "s'arracher," bien que leurs livres fussent tout à fait à date, bon nombre d'entre eux (par les auteurs anglais ou américains tout comme canadiens) édités par d'excellentes maisons d'édition de Toronto. Tous les maîtres écrivains reconnus, même les amiraux et les généraux changés en écrivains, étaient offerts en vente, bien que les livres les plus en demande soient, comme en Angleterre, ceux du type "Zane Grey."

S'il n'y a pas plus de librairies, c'est que les grands magasins comme Eaton et Simpson ont un rayon de livres, très bien monté au reste, et que pour ce qui est de la lecture générale, les Canadiens sont friands du journal et du magazine qu'on trouve partout dans les dépôts de tabac, les pharmacies, les halls d'hôtel et dans les kiosques des rues lesquels sont généralement tenus par des soldats retour du front.

Le mardi 26 août fut consacré aux cérémonies les moins absorbantes. C'est aux hôpitaux que le Prince se rendit d'abord.

Toronto qui aime faire grand s'est attaqué de façon déterminée au problème de l'hospitalisation des malades.

Les Canadiens ont sûrement le sens de l'architecture, quand ils ont construit l'hôpital général, ils ont refusé de lui donner l'apparence d'une morgue, comme on le fait trop souvent ailleurs tant pour les hôpitaux que pour les écoles. L'hôpital général de Toronto comprend plusieurs édifices bien construits et entourés de pelouses et d'arbres. C'est le dernier mot du progrès dans la lutte contre la maladie et les blessures. Au Canada on fait un usage plus général de l'hôpital qu'en Angleterre; on y traite des gens qui, chez nous, se feraient traiter à domicile.

Son Altesse Royale visita et explora au complet le grand hôpital, et parla aussi longuement et avec autant de soldats blessés qu'il le put, eu égard au temps à sa disposition.

Il fut aussi une visite à l'hôpital des enfants situé tout près de l'autre. C'est de lui-même qu'il ajouta cet article à son programme. Ayant entendu parler de l'hôpital, il résolut de le visiter et pour préparer les tout petits à son arrivée, il leur fit envoyer un fort assortiment de jouets. Il répéta là son inspection minutieuse de tantôt et partit

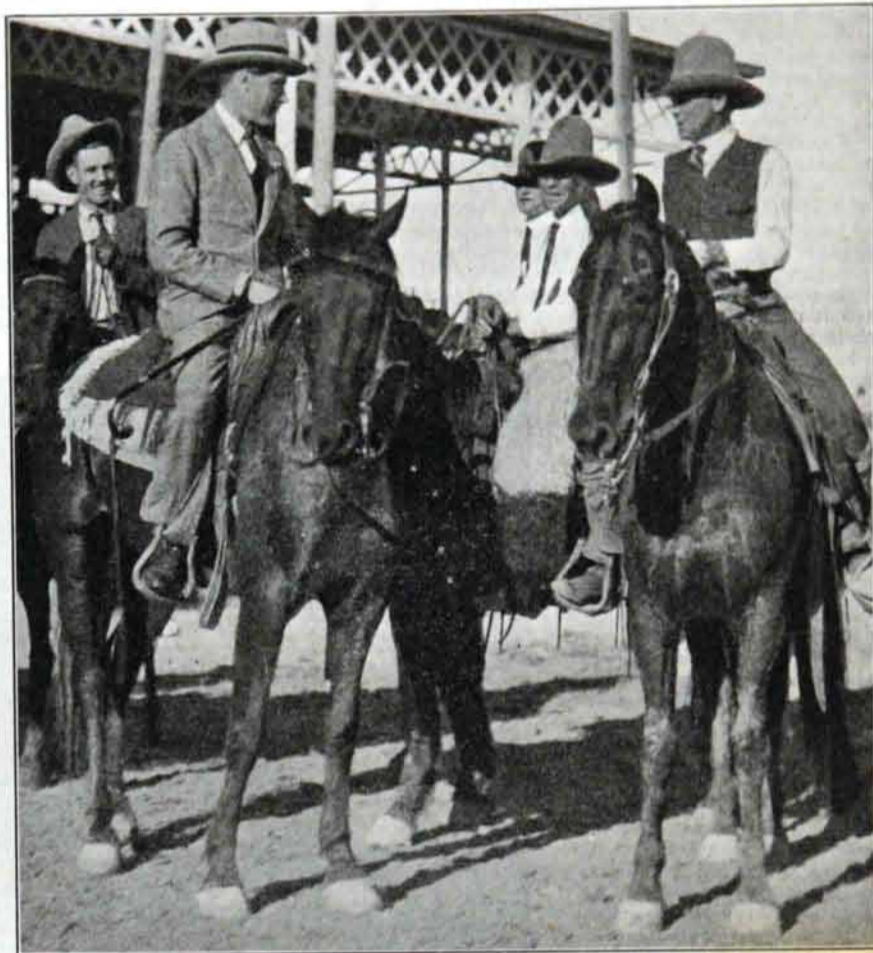
suivi des acclamations des juvéniles malades que son amabilité avait conquis.

L'après-midi fut consacré à la réception de l'Université Hall, au cours de laquelle on conféra le degré de licencié en droit à Son Altesse Royale.

La cérémonie se déroula dans un édifice de pierre grise, construit au bord du délicieux Queen's Park. Une assistance nombreuse s'était réunie en cet endroit. On y voyait des professeurs en toges, des femmes en robes claires et des officiers de l'armée de terre ou de mer, dont les uniformes sombres faisaient tache sur cette masse brillante. Le Prince portait une toge carlate quand il reçut son diplôme et signa le livre d'or de l'Université. Sous la lumière claire, qui passait à travers le dôme de verre, la scène ne manquait ni de charme, ni de dignité, ce fut l'un des tableaux les plus frappants de toute la tournée royale.

Ce fut un jour plus calme, mais un jour de foule tout de même. Le nombre des spectateurs allait augmentant témoignant de l'augmentation de l'amitié de la population pour le Prince. Le lendemain, celle-ci devait atteindre son plus haut degré.

Le 27 août, le programme comportait plusieurs



Le Prince monté sur un "broncho" et parmi des "cowboys" dans une battue organisée en son honneur.



Le Prince cause avec les membres de la Caledonia Pipe Band pendant une revue de troupes à Edmonton, Alberta.

cérémonies. Deux seules sont intéressantes à relater: la revue des vétérans de la guerre au terrain de l'exposition et la longue promenade à travers le quartier des habitations (résidentiel) de la ville.

Nous eûmes un avant-goût de ce que devait être la foule quand nous essayâmes de dégager notre automobile de la masse de celles, mobiles ou arrêtées, qui encombraient l'entrée. Nous avions déjà remarqué le nombre considérable des automobiles au Canada, ceux de Toronto nous terrifièrent.

Quand nous jetâmes un coup d'œil sur les milliers de voitures automobiles de la ville, nous comprîmes pourquoi les rues doivent être larges et longues et droites. Autrement, il leur serait impossible d'accommoder cette circulation précipitée de véhicules à moteurs rapides et les tramways fuselés comme des torpilles qui unissent le cœur de la ville avec les banlieues éloignées. Même si les rues sont larges, les automobiles deviennent trop nombreuses pour elles. L'habitude de les garer obliquement le long des trottoirs de même que dans les lots vacants restreint déjà la chaussée dans certains quartiers.

Les automobiles elles-mêmes offrent moins de danger que dans les rues de Londres, parce que les règlements de la circulation sont sévères et que les citoyens s'y conforment très exactement. Aucun car n'a le droit, par exemple, de dépasser un tram arrêté et se dirigeant du même côté, et cette règle est observée par tous ceux qui tiennent le volant.

Comme nous approchions du terrain de l'exposition, nous trouvâmes les automobiles serrées les unes contre les autres, parquées par milliers.

Elles donnaient une maigre idée des gens qui se pressaient à l'intérieur de la palissade. Les pelouses étaient couvertes. Les salles d'exhibits débordaient. La "Joy City" où l'on peut éprouver des frissons étranges importés de Coney Island, était pleine; les baraques où l'on vend du blé-d'inde beurre en épis, des arachides torrifiées, de la crème congelée à l'eau chargée, etc., avaient des centaines de clients, et nous découvrîmes que tous ceux-ci n'étaient que le trop plein des autres endroits. Ces gens avaient été chassés des lieux vraiment intéressants par l'encombrement. Mais ils attendaient tout de même dans l'espoir que le Prince s'approcherait d'eux quand il ferait tantôt la tournée de l'exposition.

Le théâtre en plein air de l'exposition est une vaste arène. Une tribune immense y fait face; dix mille personnes peuvent y trouver place. La multitude qui se tenait debout était si vaste que l'imagination se refusait à se faire une idée de son nombre. Certains curieux — des hommes en khaki naturellement — risquaient leur peau au bord de la toiture de fer de la tribune du public.

On estimait au bas mot la (Suite sur la page 46)

# Un Clocher dans la Plaine (Suite\*)

Par JOSEPH L'HOPITAL

Ill. de T. V. McCarthy



**L'**ÉMOTION qui avait un instant assombri les pensées de Mme Huchecorne avait disparu. Elle était maintenant toute à la gaieté que lui causait par avance cette messe de requiem imposée par elle à la libre pensée récalcitrante de son mari et de son fils; et elle ne songeait plus à la cacher. Ce fut d'un ton jovial et assuré qu'elle conclut:

— Il nous faut un service de première classe; la grand'messe, naturellement. Tant qu'à la Charité, c'est la faute à Huchecorne si on ne peut point l'avoir sans payer, puisqu'il n'a point voulu faire de service; mais il faut qu'elle soit là, naturellement, avec les chaperons en chef et le drap neuf pour le libraire. Je voirai l'épicier pour le luminaire... Tant qu'à la sonnerie, faut que ça sonne dès la veille au soir, naturellement...

Elle se tut un instant, calculant la somme à payer, puis elle pensa tout haut:

— Ça coûtera cher...

— Naturellement, dit le curé.

**M**ME HUCHECORNE quitta le presbytère un peu impressionnée par la dépense qu'elle venait d'engager, et à moitié rassurée sur l'accueil qui l'attendait au Mesnil.

Elle n'était pas, comme Mme Dorget, la maîtresse au logis. Convaincu de sa supériorité sur les autres mortels, son mari était autoritaire et entêté. Sans doute elle ne lui cédait point; mais il ne se laissait pas gouverner; et lorsqu'ils ne s'entendaient pas dans une commune pensée de commerce ou d'intérêt, ils s'affrontaient en d'aigres querelles.

Le véritable maître était leur fils qui les dominait l'un et l'autre et qui rétablissait entre eux la paix en leur imposant sa volonté. Qu'allait penser Desir?

Tout à l'heure, en se vantant d'avoir tenu tête à son mari et à son fils, elle n'avait pas dit la vérité; car elle n'avait point osé leur parler de l'idée qui la hantait et elle leur avait caché sa démarche...

En pensant à faire célébrer à Vironville un service religieux elle obéissait à la voix de sa conscience et aussi à celle de son orgueil.

Très sincèrement elle croyait devoir à la tante Damoiseau une sorte de réparation pour la contrariété que celle-ci ressentait peut-être dans l'autre monde en voyant son bien entre les mains d'héritiers libres-penseurs; en effet, elle était morte sans savoir que son frère et son neveu étaient devenus des anticléricaux militants; si donc son âme, par delà le tombeau, venait de s'en apercevoir, il convenait de pallier, dans la mesure du possible, le désagrément de la surprise.

Mme Huchecorne n'était ni croyante ni incroyante; elle traitait en temps ordinaire la religion comme un objet de luxe, de fantaisie, et ne se regardait nullement comme astreinte aux obligations qu'elle prescrivait; cependant elle ne la méprisait point et n'avait garde de qualifier ses dogmes de mensonges ainsi que le faisaient le citoyen Dubourdeau et ses disciples. Elle n'était point certaine qu'ils fussent vrais, point sûre non plus qu'ils fussent faux; elle ne savait pas... peut-être bien que oui, peut-être bien que non...

— Dans l'indécis, pensait-elle, vaut mieux ne point se fâcher tout à fait avec le bon Dieu. Il n'aurait qu'à exister, on se trouverait dans une fausse position.

Elle respectait donc les sentiments de la tante Damoiseau qui pouvait bien ne pas s'être trompée dans sa croyance; cas auquel elle ne manquerait pas d'être sensible à un beau service, avec la Charité et la belle sonnerie.

Et puis le beau service, en honorant la défunte donnerait une haute idée des grands moyens de la famille Huchecorne! C'était encore un secret, mais bientôt on allait apprendre la location de la ferme du Mesnil et le départ de ses propriétaires devenus assez riches, le père et la mère pour se retirer à Alençon dans la belle maison de la tante, le fils pour continuer indéfiniment à Paris le cours d'études que ne devait plus troubler la crainte d'être obligé un jour de revenir pour cultiver la terre.

Sûrement, dès qu'on apprendrait la nouvelle, les

\*Pour le commencement voir les numéros de Mars, Mai et Juin.

langues du pays iraient leur train. Mme Huchecorne croyait déjà les entendre: "On ne sait pas trop au juste pourquoi ils quittent le pays... Ont-ils tant hérité que ça?... M'est plutôt avis qu'ils étaient gênés dans leur culture... C'est leur garçon qui leur coûte trop cher..."

Elle s'indignait en entendant mentalement ces insinuations malveillantes et elle leur répondait par avance:

— Vous croyez ça, vous autres? Eh! bien écoutez voir les deux cloches dans le clocher, comme elles chantent! Regardez-moi la procession des frères avec leur bannière, et le tintenellier, et ses sonnettes! Et dans l'église ces chœurs, ce luminaire, qu'est ce que vous en dites? C'est-il du monde gêné dans sa culture, des héritiers de pas grand-chose, des gens embarrassés par les dépenses de leur garçon qui se paieraient une cérémonie pareille?

Et elle jouissait d'avance de leur confusion, de leur admiration, de leur envie; mais elle se demandait tout de même ce qu'allait penser Desir...

Elle trouva à la maison Huchecorne qui revenait de Fresne-l'Abbé où il avait vu le notaire. Il rapportait des renseignements encourageants: les amateurs ne manqueraient pas pour la ferme du Mesnil; le loyer de la terre était en hausse, c'était un bon moment pour passer bail. Il avait donné ordre d'annoncer dans le journal du canton que la ferme était à louer, et il se frottait les mains en pensant au

Il s'assit sur un coin de la table, roula une cigarette l'alluma; puis il leur donna négligemment la parole en demandant:

— Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas?

La dispute reprit, et il y assista avec une souveraine indifférence, poussant des bouffées au plafond, l'esprit ailleurs.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent à bout de salive il fit un grand geste las.

— Tout ça, c'est des paroles pour ne rien dire, quand vous avez raison tous les deux.

— Ça c'est une chose impossible, cria Huchecorne. Faut-il la messe ou ne la faut-il point?

— Il la faut pour la mère puisqu'elle en veut; il n'en faut point pour toi puisque ce n'est pas ton idée. Elle ira; tu n'iras point, moi non plus. Et comme ça tout le monde sera content.

— Et Dubourdeau, qu'est-ce qu'il dira?

— Oh! Dubourdeau... Il dira ce qu'il voudra. On quitte le pays, n'est-ce pas?

— Et payer?

— Payer? Ah! bien, en voilà une belle affaire! Le pays verra que ça ne nous gêne point.

Mme Huchecorne exultait.

— Là! s'écria-t-elle. Tu vois bien que le garçon est avec moi.

— Il est avé moi aussi, réclama Huchecorne.

Ils se contredirent longtemps encore, mais ri l'un ni l'autre ne songea à discuter ce que Desir venait de décider.

Celui-ci s'était éclipsé. Il était sorti sur la grand'porte et il regardait au loin, vers le bois qui, séparant le Mesnil du Bosc-Guichard, fermait l'horizon au sommet d'une pente de la plaine semblable à une grande vague immobile.

À mi-chemin, sur la sente herbue qui traversait les labours, une file de vaches s'en allait lentement, suivie par une femme escortée de deux chiens. Desir siffla longuement; les vaches n'y prirent point garde mais la femme s'arrêta. Elle demeura un instant la main sur les yeux, très droite dans la lumière; puis, comme il faisait un geste qui ressemblait à un adieu ou à un baiser, elle se retourna brusquement et courut après ses bêtes.

Lorsqu'il rejoignit ses parents encore tout échauffés de leur dispute, un rire silencieux éclairait la figure de Desir.

**L**ES VACHES, maintenues sur la sente par l'active surveillance des chiens, s'arrêtaient à tous moments pour paître. Elles s'émouchaient à grands coups de queue nonchalants, remuaient les oreilles avec philosophie et, allongeant leurs muflles humides sur la belle herbe verte, elles la happaient de leurs langues gourmandes. Lorsque l'une d'elles, tentée par la jeune luzerne du champ qu'elles longeaient, se laissait aller à goûter le fruit défendu, Capitaine, le vieux chien des Langlois, arrivait au galop, lui sautait au nez en grondant et la ramenait sur le chemin; alors, satisfait d'être obéi, il s'en allait, toujours très vite, voir sur l'autre flanc de la colonne comment se comportait Petit-Loup, un jeune chiot dont il faisait l'éducation et qui s'énervait, aboyait, mordait sans parvenir encore à se faire prendre au sérieux par les vaches; puis il s'en revenait vers sa maîtresse, et, pour lui montrer qu'il avait bien fait son service, il la regardait avec de beaux yeux jaunes, intelligents et doux, luisant au travers des poils de son honnête figure de vieux

grenadier.

Mais Reine Langlois ne prenait point garde au regard affectueux de son bon chien.

Pensive, elle marchait à petits pas en tricotant machinalement un ouvrage de grosse laine, et elle se retournait de temps en temps, regardant vers le Mesnil dont les bâtiments, couverts en ardoises depuis l'incendie, paraissaient tout bleus sous le grand soleil. Ses paupières battaient sur ses yeux un peu effarouchés; des ondes de sang couraient sous sa blanche peau de blonde, rougissant puis pâlisant ses joues; et sa bouche, tantôt crispée, tantôt souriante soulignait l'indécision de son visage, trahissant l'angoisse complexe de sa pensée.

Comme ce Desir Huchecorne avait été hardi! Avec quel aplomb, quel sans-gêne il l'avait abordée!... Depuis plus de cinq mois qu'elle était mariée, c'était la première fois qu'elle le voyait... Car il n'était pas plus ami qu'il ne fallait avec Ludovic... Il n'avait



Ah! te voilà à la fin! Ça n'est point malheureux; j'ai cru que je ne te retrouverais plus.

bon café que demain après dîner il prendrait chez Beauquesne en racontant aux consommateurs son prochain départ.

Le voyant d'aussi belle humeur, sa femme lui raconta hardiment sa visite au curé; mais dès les premiers mots il fronça le sourcil et tout de suite ils se querellèrent. Il grognait:

— Nous voilà encore dans les bondieuseries! Et il ne voulait écouter aucun des raisonnements qu'elle lui faisait sur un ton de plus en plus aigu. Comme beaucoup de libres-penseurs, il craignait d'être soupçonné de pouvoir penser librement; et il s'efforçait à l'idée de prendre part à une cérémonie religieuse sans le congé de Dubourdeau.

Au plus fort de la dispute Desir parut. Il avait l'œil sournois, la bouche souriante, un air d'indolence heureuse. Tous deux, en le voyant, s'étaient tus en même temps.

même pas été invité de la noce... Ah! ben... s'il avait été là tout à l'heure, Ludovic...

Elle eut un petit rire.  
Pauvre Ludovic!... Ce qu'il était curieux d'elle, non, ça n'était point croyable! C'était toute juste s'il avait fini d'être jaloux de défunt ce malheureux Natole... Tant qu'à Desir, si seulement il entendait son nom il n'était plus bordable. Il en avait une peur. une peur... Était-il donc si dangereux, Desir?

Sur la lisière du bois s'étendait une petite friche inculte où poussaient des joncs marins fraîchement coupés avec, entre leurs rejets épineux, des clairières de gazon. Capitaine, courant à Petit-Loup, le ramena dans les jupes de Reine en lui expliquant que les vaches pouvaient aller là sans faire de délit. Elles s'espacèrent, paissant les places libres d'ajoncs, et Reine s'assit, les coudes aux genoux, sur le tronc d'un vieux pommier arraché.

Eh! non, Desir, n'était point dangereux; mais, pour sûr, il croyait l'être. Ah! c'était un gas qui n'était pas honteux avec ses connaissances! Il lui en avait dit, des paroles!... Et ce qu'il la zeyutait en causant, c'était quéquechose...

En se rappelant la manière dont le fils Huchecorne l'avait regardée elle devenait rouge jusqu'à la racine des petits frisons qui bouclaient sur sa nuque; la hardiesse de ce regard la pénétrait comme un mauvais sort.

Quand elle avait dit: C'est-il que vous oubliez que je suis mariée? — et qu'il avait répondu: Qu'est-ce que ça fait, ça? — elle s'était fâchée, oui... Mais il n'était tout de même point bien mal plaisant de savoir qu'elle lui revenait toujours. Fallait croire qu'elle n'avait point enlaidi depuis la noce. Dame!... de dépenser ça, ça n'est point disgracieux...

—Et puis on était bien gardée; pas vrai, Capitaine? Le vieux chien, assis gravement sur son derrière, surveillait les allées et venues du troupeau; il se leva en remuant vivement son bout de queue et posa sa grosse tête sur les genoux de la maîtresse. Elle le caressa distraitemment.

Elle aurait tout de même dû se fâcher plus fort quand il avait parlé de lui faire voir Paris! C'était si facile, qu'il disait; et puis il paierait tout, le voyage, le manger, le théâtre, le bal si elle voulait, tout ce qui lui ferait plaisir... Ah! ça mais, où avait-elle eu la tête d'entendre des choses pareilles! En place de l'écouter comme une bête il fallait dire: Tache voir à te taire, ou je te fais mordre!...

Elle soupira. C'était un malheur: jamais elle n'avait pu se garer contre les bêtises que lui disaient les hommes...

Des jappements aigus lui firent lever la tête. C'était Petit-Loup qui, jaloux de Capitaine et voulant aussi être flatté, sautait et gambadait autour d'elle en faisant le joli cœur. Elle dit tout haut en riant franchement:

—Jusqu'aux chiens qui me font des amitiés! C'est-il ma faute?... À bas, Petit-Loup, à bas! A-t-on jamais vu? À tes vaques, p'tit bêta! Et en route! Vlà l'heure de rentrer dîner.

—Eh! là oui! fit une voix joyeuse.  
C'était Ludovic qui longeait le bois en revenant du labour, assis sur l'un de ses chevaux et guidant l'autre.

Il sauta de cheval, s'en vint vers sa femme en tirant après lui ses bêtes et la serra contre lui.

—Eh! ben, la Reine, est-on contente anuy? Nos vaques ont-ils bien paissu, la Reine?

Chaque fois qu'il disait "la Reine" il lui donnait un gros baiser.

—T'es point lasse? On va te soulager, tu vas voir. Bouge point, Thomas... Toi, Marquis, si tu continues à te tourmenter tu vas te faire attraper...

Il l'avait prise dans ses bras vigoureux. Il la souleva dans un souple effort et la posa sur le dos de Thomas.

Ils partirent, les chiens poussant les vaches sur le chemin à travers le bois, Ludovic marchant entre les deux chevaux qu'il tenait par le nez. Reine souriait, amusée et contente, se retenant d'une main au collier, l'autre appuyée sur la croupe de sa monture, laissant baller ses jambes et fermant à demi les yeux.

Était-il fort, tout de même, ce Ludovic! C'est pas Desir qui l'aurait enlevée de cette force-là! Il n'y avait pas à dire; c'était un gas rudement d'aplomb! Et avec ça si amiteux!...

Elle regardait son cou puissant, barré par le fouet qu'il avait jeté par-dessus sa tête pour avoir les mains libres. Elle admirait comme il maintenait Marquis sur le débord du chemin, comme il réprimait ses écarts d'une brusque saccade de mors, comme il prenait soin de marcher lui-même dans l'ornière pour que le cheval qui la portait s'avancât en belle route. Dans ses yeux qui devenaient tendres passait l'aveu de la joie d'être à lui...

Et cependant elle ne lui parla point de sa rencontre avec Desir.

**ILS TROUVÈRENT** en rentrant le père et la mère Langlois fort affairés: ils avaient tué un cochon. Mme Langlois était contrariée: le tueur était arrivé en retard. Au jour d'aujourd'hui personne n'a plus de parole.

—Ah! ben, cria-t-elle, si vous croyez que vous allez dîner, vous autres... Avant ça faut flamber, faut dresser, faut ouvrir, faut mettre les dedans dans le four à l'abri de la volaille et des mouches! Y en a de l'ouvrage, oui!

Elle ajouta en bougonnant:  
—Je vous demande un peu si c'est une heure pour faire mourir un cochon, d'arriver au quart moins d'onze heures!

Et tragiquement elle traversa la cour vers le fournil en brandissant la poêle pleine de sang que, pendant le sacrifice, elle avait tenue sous le cou de la victime.

—On va vous aider, la maîtresse! dit gaiement Reine qui avait sauté les bras de Ludovic. Espérez seulement une minute que j'aie rangé mes bêtonnes.

L'pé Leroy, des Essarts, avait vieilli dans la charcuterie; depuis plus de trente ans il tuait dans toute la région; et comme il ne craignait la concurrence ni pour le moelleux des saucisses, ni pour la perfection du boudin, ni pour l'art de saler et de

mettre en pot, il ne se mettait point en peine de la mauvaise humeur des clients. Il n'avait pu venir plus tôt ce jour là, ayant une hure pressée à finir; mais le temps était frais et il répondait de l'ouvrage. Il avait donc essayé avec une calme bonhomie les reproches de Mme Langlois.

Lorsque Ludovic, revenant de l'écurie, lui demanda si ça allait toujours il répondit par un "Et de vot'part?" jovial, et incontinent il alluma la gerbée du côté du vent.

La flamme s'éleva, puis s'avança en crépitant, parcourant la bête depuis la queue jusqu'à la tête et découvrant son corps noirci d'où une odeur de roussi s'exhalait. Armé d'un balai, Leroy écarta les cendres, puis il promena un bouchon de paille enflammée sur les places où le poil n'avait pas suffisamment brûlé, et tout en travaillant il parlait.

—Eh! ma fi oui, j'en ai appris, du nouveau, en passant par Vironville! Mme Huchecorne qu'est allé voir le curé... Sans vous commander, Msieu Langlois fils, prenez-moi les pattes de devant durant que j'cruche celles de derrière, que je retournions cte bête pour y flamber l'aut' côté... Ça fait causer, vous pouvez m'craire. Et puis vous savez, on dit encore ben d'autres paroles. Parait qu'ils vont quitter l'pays. Parait itou qu'à présent que les Huchecorne ont des grands moyens ils vont faire les bourgeois à Alençon. Tant qu'à leur garçon, c'est toujou Paris lui faut; m'est avis qu'il se charge de placer la monnaie à papa à maman. Il serait comme qui dirait en paroles pour acheter un auto-



—E! ben, tant mieux pour eussel! En voilà des paroles!

mobile; il aurait dans l'idée de garder pour lui la chasse du Mesnil...

Manger est toujours, pour des normands, une chose sérieuse et qui augmente leur gravité naturelle. Réunie autour de la soupière fumante, la famille Langlois aurait donc, en tous temps, gardé le silence qu'inspire la première assiettée; mais ce jour-là, impressionnée comme elle l'était par tout ce qu'elle venait d'apprendre, elle prolongea son mutisme au delà des limites ordinaires.

Le père Langlois rompit le charme le premier en donnant un coup de poing sur la table.

—Je l'avais toujours dit! s'écria-t-il. Les Huchecorne, c'est des horsains, ça ne tient point au pays.

—Qu'ils s'en aillent donc! fit la mère Langlois. Ça n'est point moi qu'irai les retenir. Des gens aussi fiers...

—Ça va faire une belle vendue, dit Ludovic. Reine s'était levée. Elle retira le lard de la marmite et le posa, dans un plat rond, sur la table; puis elle prit le pichet et remplit les verres de cidre à la ronde. Pendant que le plat circulait le silence recommença.

Reine pensait à l'automobile qu'allait acheter Desir Huchecorne, à la chasse qu'il se payait pour lui tout seul. Fallait-il qu'il fût riche!

—Moi, reprit Ludovic, des si grands biens que ça, je ne m'en trouve point jaloux. D'abord, si ça m'arrivait, je voudrais ne plus travailler, et je ne saurais point comment faire pour devenir un faignant.

—Ça n'est point ça qu'embarrasse l'fils Huchecorne, gouialla la mère Langlois.

—Pardi! non, ricana le bonhomme. Il est assez prop' à rien pour faire un bourgeois.

Malgré elle et sans s'expliquer pourquoi, Reine rougit de dépit; et, pour cacher sa rougeur elle courut chercher les pommes de terre qui s'étouffaient dans une cocotte sur le fourneau.

—C'est-il que la table est louée? gronda le père Langlois.

Elle répondit avec une pointe d'humeur:  
—On ne vous force point à les manger tout de

suite. J'ai été les aveindre pour qu'elles refroidissent, à seule fin qu'è ne vous brûlent point la langue, papa.

Ludovic, qui venait de vider son verre, le reposa bruyamment sur la table en disant:

—Bien envoyé, la Reine!

Lui aussi regardait autour de lui; mais sa bouche, loin de faire la moue, s'épanouissait en un large sourire.

Et il continua, avec la maladresse des gens heureux:  
—Pour en reveinr à Desir, j'en suis pour ce que j'ai dit: il ne me fait point envie.

—Alors, si il t'en rappliquait une, de tante, tu n'en voudrais point?

—C'te bêtise! Ben sûr que si que j'en voudrais. Seulement j'sais ben qu'il ne m'en rappliquera point; alors...

Reine se montait. Elle l'interrompit sur un ton poutu:

—Alors on dirait aussi de toi que n'es bon à rien qu'à faire un bourgeois.

—Il est probable, dit Ludovic. C'est bien ça que j'ai dans l'idée.

—Tu vois donc bien que c'est injuste de crier après le monde à qu'il est rappliqué des tantes, puisque tu ne saurais pas comment faire pour devenir un faignant!

—Minute, cria la mère Langlois. Ludovic ne saurait point; mais pour Desir, c'est tout su...

—En vlà assez, la fumellerie! commanda le vieux. Allez-vous vous disputer entour des Huchecorne? Ça n'en vaut brin la peine puisqu'ils quittent le pays. Si il faut quand même que vous fassiez marcher les langues que vous avez dans la bouche, causez plutôt de leur vendue; ça, ça mérite, en supposant que l'cochonier ne nous a point conté des menteries. Y a une belle monture à la ferme du Mesnil, et d's animaux...

Nul sujet n'était plus captivant; le trio des Langlois s'absorba dans l'inventaire de ce que les Huchecorne allaient sans doute vendre et dans l'examen de ce qu'il serait intéressant d'acheter. Mais Reine, muette et boudeuse, laissa sa belle-mère parler seule basse-cour, étable et laiterie; et elle fit semblant de ne pas entendre lorsque son mari lui demanda s'il ne lui serait pas agréable qu'il poussât les enchères au cas où l'on vendrait le bidet, qui trottait si tellement bien.

Sur sa gaieté de l'avant-dîner une ombre avait passé; elle n'était plus heureuse. Le bruit des écus hérités par les Huchecorne sonnait dans sa tête légère. L'inconnu, l'aventure, le danger la tentaient et, s'irritant contre sa vie, elle laissait parler la voix mauvaise qui lui disait:

Tu n'as pas eu de chance. Si tu n'avais pas si vite épousé Ludovic tu aurais pu prendre Desir. Et toi aussi tu aurais hérité de la tante; et toi aussi tu aurais quitté pour une existence de plaisirs les tracas insipides dont tu ne verras jamais la fin, les poules, les vaches, la maison, le pays, enfin!

En même temps une autre voix, celle de sa conscience, lui disait qu'elle avait tort d'écouter la première; en sorte que, mécontente de tout et d'elle-même, elle devenait de la plus méchante humeur du monde.

Elle enleva les plats et les assiettes, essuya la table, servit le café sans desserrer les dents. Mais les Langlois étaient tellement accaparés par la vendue des Huchecorne qu'ils ne prirent point garde à son silence.

Le dîner terminé ils revinrent au père Leroy et l'aidèrent à achever la toilette de son cochon. Ludovic, voyant qu'il n'était point tard encore, repartit pour le labour.

Lorsqu'ils se retrouvèrent le soir, et qu'elle revit dans ses yeux le confiant et puissant amour du matin, l'image du séducteur s'effaça, chassée par la nuit complaisante au mari; et jusqu'au lendemain elle oublia qu'elle aurait pu épouser Desir.

**CETTE** année-là, depuis le printemps jusqu'à la moisson, Vironville eut la fièvre.

Le soir d'un dimanche de juillet les discussions, copieusement arrosées par Beauquesne, avaient été particulièrement vives. À propos de l'automobile que, décidément, Desir Huchecorne venait d'acheter et qui, le matin même, à l'heure de la messe, avait traversé le pays à grande vitesse avec des couacs de trompe insolents, les cléricaux et les librespenseurs s'étaient échauffés et, ainsi qu'il arrivait souvent, le père Langlois avait eu le dessus. Dubourdeau, embarrassé par ses théories égalitaires et connaissant l'aversion qu'inspirent ordinairement les autos à ceux qui n'en ont pas, avait mal défendu Huchecorne fils accusé d'avoir "éclaboussé le pays de son argent en cornant du haut de sa voiture au risque d'écraser le monde;" et il s'était même vu lâché par ses partisans habituels envieux, eux aussi, du nouveau riche. Il s'en alla plein de rancune.

Pour regagner son logis, petit manoir bourgeois situé entre le Bosc-Guichard et le Mesnil, il prit une sente qui, formant corde à l'arc décrit par le chemin passait derrière les mesures du hameau et le séparait du bois.

La sente faisait un coude près du mur des Langlois; dès qu'il l'eut tourné, Dubourdeau, brusquement, se jeta dans le taillis: il avait aperçu, arrêtée devant la petite porte du jardin, l'automobile dont on venait de tant parler.

Le beau Desir, assis au volant, causait avec la femme de Ludovic debout sur la porte.

**AUTANT** qu'il en pouvait juger à distance, la conversation devait être animée. Desir quitta sa voiture; il vint à Reine, lui parla de tout près...

Palpitant, Dubourdeau s'avança de cécép en le cécép, espérant s'approcher assez pour les entendre; mais une touffe d'herbes desséchée par la chaleur craqua sous son pied; un pigeon qui dormait, perché sur un chêne, s'envola. Au bruit, ils se séparèrent; Reine fit un mouvement de retraite, Huchecorne revint à l'auto; Dubourdeau se le tint pour dit et ne bougea plus. Ils se rejoignirent.

—Ce n'est rien, dit Desir.

—Oh! fit Reine, j'ai eu peur. C'est si exposant de venir me causer comme tu fais... (Suite sur la page 44)



Une convalescente heureuse



OMME vous me l'aviez demandé, mon cher Directeur, je me suis rendue à l'hôpital Sainte-Justine. Je fus reçue par une des dames patronesses qui a eu l'amabilité de me conduire dans toutes les salles de l'institution, et j'avoue que j'étais bien peu préparée à cette visite. Je connaissais la souffrance, mais j'étais loin de me douter que je verrais là des tout petits enfants luttant contre les maladies les plus cruelles de notre pauvre humanité. Vous êtes-vous jamais senti le cœur serré devant la souffrance des tout petits? Avez-vous jamais fait une comparaison entre la souffrance de l'enfant du riche et la souffrance de l'enfant du pauvre? Je ne vous décrirai pas ces douleurs, mais je ne vous parlerai que de l'hôpital et de son œuvre.

L'hôpital Sainte-Justine fut fondé en 1907, pour venir en aide aux enfants des familles pauvres. C'est une œuvre de charité patronnée par des dames Canadiennes-françaises de Montréal et dont la régie interne est confiée aux Filles de la Sagesse. Voici la liste des fondatrices: Mmes Dr Irma Levasseur, L. de G. Beaubien, R. Masson, Mlle Rolland, Mmes T. Bruneau, A. Berthiaume, F. X. Choquet, J. Hamel, J. A. Leblanc, C. P. Beaubien, Gérin Normand, Charles Frémont, Guy Couture, Arthur Mingault.

L'hôpital est maintenu par des donations de lits, des souscriptions de gouverneur à vie, de souscriptions annuelles, de dons particuliers et même de souscriptions d'enfants. L'hôpital, qui a eu des débuts très modestes, possède aujourd'hui 80 lits, constamment occupés, et pour répondre aux cas absolument urgents on installe dans des corridors, tous les soirs, de 10 à 15 lits de camp. Les demandes sont beaucoup trop nombreuses pour la capacité de l'hôpital, car la semaine dernière 66 petits enfants ont eu leur carte d'admission signée par les médecins et n'ont pu être admis faute de places. Pour obvier à cet état de chose un service social se fait à domicile, par des dames patronesses et des gardes-malades diplômées, pour donner les soins aux enfants admis et non reçus. Comme vous le voyez, mon cher Directeur, cet hôpital ne répond pas même aux besoins immédiats et il devrait être considérablement agrandi. C'est ce que les dames patronesses ont pensé et elles n'espèrent qu'en la générosité et la charité du public. Pour ajouter à leurs aboles, ces dames zélées iront quêter à domicile pour les pauvres enfants malades. En Octobre prochain, elles lanceront un appel public demandant de donner, de donner largement aux solliciteuses. C'est un art véritable, que de faire à propos la charité. L'aumône qu'elles recevront servira à la construction de deux ailes nouvelles et portera à 200 le nombre de lits qui seront mis à la disposition des petits enfants.

À l'hôpital Sainte-Justine des jeunes filles peuvent suivre un cours de gardes-malades. Ces cours sont suivis par des élèves qui reçoivent leur diplôme des autorités même de l'hôpital.

Voici la liste de celles qui ont reçu leur diplôme, l'année dernière:

Mesdemoiselles Agathe Charbonneau, Anne-Marie Gamache, Noella Létourneau, Anna Turcotte, Béatrice Lahaye, Yvonne Talbot, Blanche Sicard, Suzanne Craig, Marie-Thérèse Arbour, Madeleine Arcand, Alice Teasdale, Cécile Teasdale, Thérèse

# Le Bien-Être de l'Enfance

Une institution où l'on s'occupe des tout-petits—La belle œuvre de l'Hôpital Sainte-Justine de Montréal

Par PERRETTE BRIZARD

Archambault, Éliane Archambault, Marguerite Salois, Edmée Lefebvre, Léonie Duguay, Albertine Polin, Berthe Nadeau, Corinne Nadeau, Annette Lafrance, Laurette Lalonde, Mme J. Archambault.

QUAND au travail principal accompli par l'hôpital Sainte-Justine, on ne peut mieux s'en rendre compte que par la lecture du rapport annuel préparé par ceux qui en ont la direction. Nous y trouvons, par exemple, des choses édifiantes comme celles-ci:

"Nous avons traités 1,134 enfants, ce qui représente 27,918 jours d'hospitalisation, soit une augmentation de 739 jours sur l'an dernier. De ce nombre de malades, 8 sont morts en moins de 24 heures, 7 en moins de 48 heures, 115 après un séjour plus prolongé; 697 sont partis guéris, 125 améliorés, 55 non-améliorés, 22 non-traités et 26 sous traitement.

"En chirurgie, 722 opérations ont été faites, et, dans le service d'Oto-Rhino-Laryngologie, 655; ce qui représente un total de 1,377 opérations chirurgicales, soit une augmentation de 140 sur l'année précédente. En chirurgie dentaire, il y a eu 142 interventions avec anesthésie.

"Les dispensaires ont été assidûment fréquentés, et il est regrettable que l'exigüité de la bâtisse soit un obstacle à leur développement encore plus intense.

"Au dispensaire de médecine, 3,732 consultations ont été données; en Oto-Rhino-Laryngologie et en Ophtalmie, 2,592; en chirurgie, 2,513; en dermatologie, 843; en odontologie, 215; soit exactement 9,895 consultations; ce qui représente un surplus de 1,300 sur l'année précédente. Les religieuses pharmaciennes ont rempli pour l'hôpital 5,316 prescriptions et 10,420 pour les dispensaires; soit 15,736 en tout.

"Un nouveau dispensaire a été fondé, celui d'odontologie et Monsieur Edmond Aucoin, docteur en art dentaire, en est le titulaire. Tous les samedis, durant l'après-midi, les enfants peuvent y être admis."

En résumé le travail médical, l'année dernière a donné: 9,895 consultations externes, 15,736 ordonnances, 1,377 opérations, 27,918 jours d'hospitalisation; de son côté le travail chirurgical a donné 1,377 opérations dont 722 de chirurgie et 655 d'ophtalmologie.

On ne lira donc pas sans intérêt le tableau qui donne le compte rendu des opérations total de l'institution depuis son établissement.

## Le travail médical de douze années

Année	Malades internes	Malades externes	Ordonnances	Jours d'hospitalisation
1908	175	586	192	4,416
1909	266	1,885	1,256	5,810
1910	389	2,875	1,784	7,776
1911	406	4,222	3,428	8,763
1912	454	4,996	4,345	7,960
1913	432	5,816	5,780	8,125
1914	520	5,330	6,455	11,373
1915	875	8,432	10,058	21,851
1916	916	8,793	11,500	25,424
1917	1,074	8,652	10,525	24,024
1918	1,183	8,608	10,683	27,179
1919	1,134	9,895	15,736	27,918
	7,824	70,090	71,742	180,619

LE MÉDECIN chargé de donner les détails [que l'on vient de lire les fait suivre des observations suivantes:

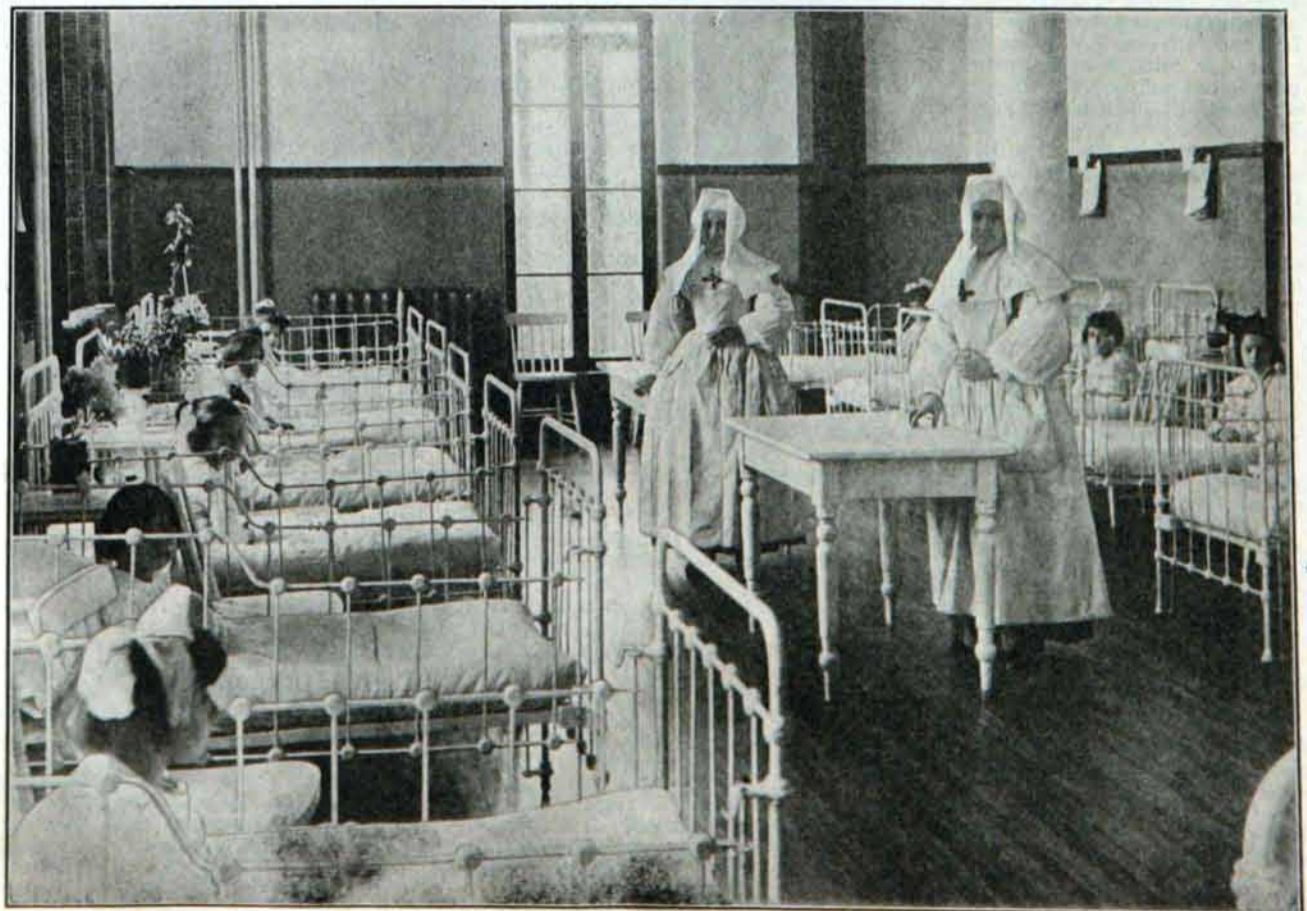
"Les statistiques dont je viens de faire l'énoncé, au commencement de ce rapport, sont certes encourageantes; mais en pensant à tout ce qui reste à faire, pour tout les enfants malades qui ne peuvent être atteints, et en particulier pour les plus petits, vous me permettez de vous citer certaines lignes de Nietzsche.

"'Quelques peuples,' écrivait-il, 'grâce à leur art d'idéalisation, ont fait de certaines maladies les puissants auxiliaires de leur civilisation; ainsi, les Grecs, qui souffraient de grandes épidémies nerveuses, en ont formé le type magnifique de la Bacchante. Leur secret était de rendre, même à la maladie, pourvu qu'elle eût de la puissance les honneurs d'une divinité.'

"Mais Nietzsche nous a oubliés. Peut-être n'avons-nous pas su pousser l'idéalisation jusqu'à l'art, car dans cet ordre d'idées, notre divinité, ce serait la dyspepsie de nos petits, qui assombrirait chaque année les statistiques de notre race.

"Les économistes affirment que la natalité diminue chez tous les peuples. Le chiffre proportionnel de la nôtre plus le même. C'est juste si nous pouvons nous gaudir du chiffre de ces dix dernières années. Pour augmenter réellement, il faut donc diminuer la mortalité, et la mortalité infantile en particulier.

"Nous sommes donc heureux, une fois de plus, de nous incliner devant l'œuvre de ces femmes patriotes et charitables, qui, entre toutes les œuvres à naître



L'un des grands dortoirs des petits malades sous la garde des bonnes Soeurs—classe d'âge moyen.

CAUSERIE

Les victimes du piano et la vie nouvelle

EN RÉALITÉ, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

En relisant la vie de Madane de Maintenon, où il est utile de puiser un peu de sérieux dont aurait plus besoin notre jeunesse actuelle que de la danse, du fox-trot, et de la soif du plaisir dont elle s'enivre—je trouve cette vérité qui semble d'aujourd'hui:

"Sachez, mes chères filles, que rien n'est présentement si méprisé que la pauvre noblesse. L'argent est tout dans le temps où nous sommes, et la guerre n'a épargné personne: celles qui ont laissé leurs parents avec deux milles livres de rente n'en trouveront peut-être pas mille; celles qui en avaient mille n'en auront pas cinq cents, celles même qui étaient le mieux ne trouveront pas grand chose, et le plus grand nombre n'aura rien du tout."

Pour moderniser cette citation classique, haussons le chiffre des revenus et remplaçons le mot noblesse par le mot bourgeoisie, qui n'existait guère à l'époque du grand-Roi, ou, plutôt, ajoutons celui-ci, car bien des nobles sont atteints comme les bourgeois: la

Articles de lingerie confectionnés à domicile: 10 bonnets, 16 couches, 160 chemises de jour, 122 chemises de nuit, 16 draps, 8 gilets (tricot), 28 robes, 46 taies d'oreiller, 16 tabliers de médecins.

À côté de cet œuvre, et en faisant partie, notons l'ouvrage des enfants, un comité de 21 fillettes qui deux fois par mois sacrifient leur seul jour de congé pour le consacrer à coudre pour les petits malades.

IL FAUT que je vous dise, en terminant, comme j'ai été heureusement impressionnée par la régie interne de cet hôpital. La propreté, cette première condition de l'hygiène, est observée dans tous les moindres détails. Les petits malades semblent moins souffrir lorsqu'ils sont dans de petits lits blancs bien propres et entourés de linge immaculé. Pour se rendre aux salles où sont les petits enfants malades, nous passons dans des corridors qui rivalisent avec les salles pour leur netteté et leur propreté.

pour nous, fondèrent et surent diriger avec tant d'efficacité l'Hôpital Sainte-Justine, avec le concours éclairé des admirables Filles de la Sagesse, et des gardes-malades, dont le travail ardu reste trop ignoré.

"Le petit malade est un créancier social, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Il se tourne à gauche, à droite, tend les bras, dans sa misère, vers l'être connu ou inconnu, qui rétablira son équilibre, et qui fournira les moyens à son mystérieux besoin de vie.

"L'Hôpital Sainte-Justine est là pour aider notre société à apaiser ces petits créanciers. Il incombe à cette même société, de façon impérieuse, de soutenir cette banque où l'on vient puiser les trésors de la santé, pour nos enfants, pour notre pays, qui a le droit de compter sur tous ses fils pour son édification constante, pour son maintien et pour ses revendications."

Mais nous ne voyons ici que le travail accompli par la section médicale de l'institution. On ne songe pas assez à l'œuvre colossale qu'une charité discrète accomplit à côté de celle-là et qui doit avoir sa bonne part des succès obtenus.

Je veux parler des œuvres d'initiative, comités de couture, ouvriers, etc., qui se sont chargés de fournir à l'hôpital les premières choses nécessaires à la bonne tenue des enfants.

Et on ne lit pas sans émotion le rapport que font les dames formant le comité de couture. Il faut noter que la tâche de ce comité est de fournir à l'hôpital la lingerie nécessaire. Nous citons la liste des dons faits au comité:

Élèves de Villa Maria (les jeunes): 12 bavettes, 24 couches, 6 chemises de nuit, 6 draps, 6 douillettes, 12 serviettes de toilette, 16 taies d'oreiller.

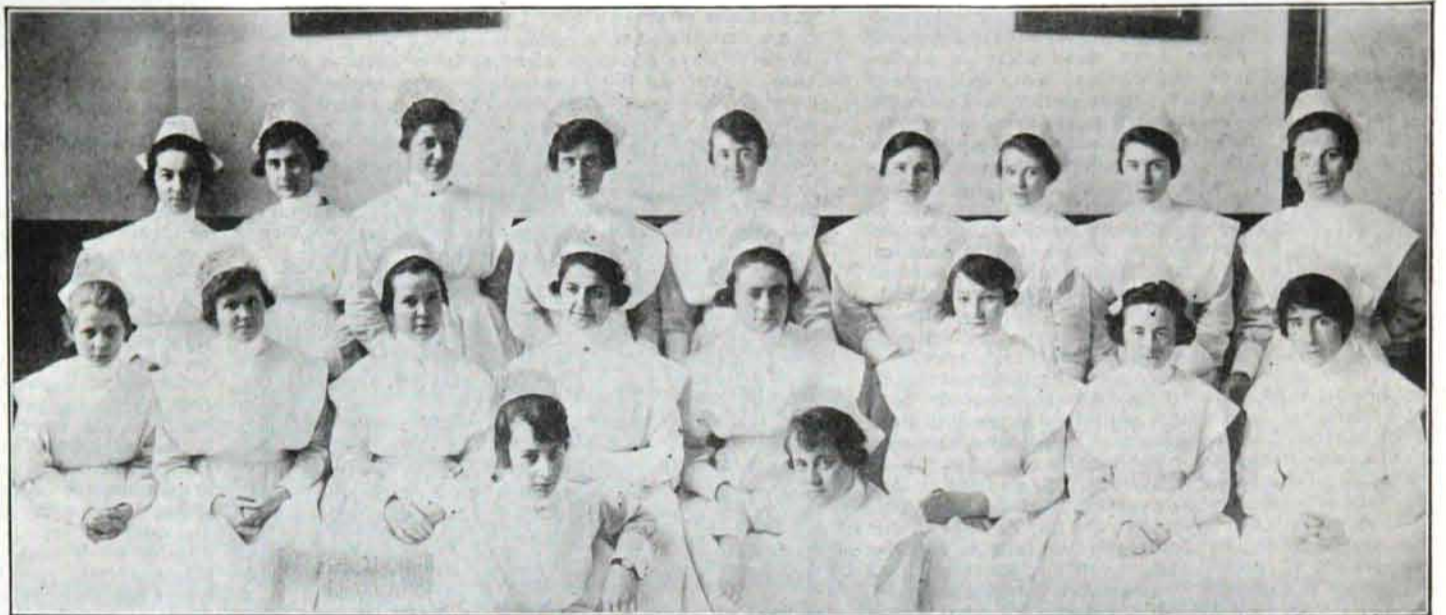
Mlles L. et J. Labelle: 1 jupon, 2 robes, 1 chemise.

Needlework Guild: 4 bas, 6 couvertes (petites), 2 caleçons, 5 camisoles, 12 débarbouillettes, 13 draps (moyens), 32 essuie-mains, 6 linges à verre, 6 linges de vaisselle, 24 mouchoirs, 4 serviettes à bain, 25 taies d'oreillers. Total: 152 morceaux.

Religieuses Marie Réparatrices: 7 bandes, 15 chemises de nuit, 3ème âge; 5 chemises de nuit, 2ème âge; 19 chemises, 1er âge; 13 chemises de couleur, 13 chemises de coton, 20 chemises, 3ème âge; 13 pantalons, 12 langes.

Religieuses du Sacré-Cœur: 1 bonnet de laine, 1 paire de mitaines, 2 grandes couvertes, 2 coupons de flanelle.

Articles de lingerie confectionnés à l'hôpital: 26 bavettes, 9 bandes, 2 bonnets de médecins, 31 chemises de jour, 88 chemises de nuit, 36 corsets, 9 champs opératoires, 27 couvrepieds (ourlés), 13 habillements, 4 couches, 62 draps, 28 essuie-mains, 2 robes, 10 robes mortuaires, 62 taies d'oreiller, Total: 409 morceaux.



Groupe d'infirmières gradues en 1919 à l'hôpital Sainte-Justine.

J'ai vu le coin le plus soigné de l'hôpital: une minuscule chapelle. C'est là que vont prier tous les jours ces anges de bonté et de charité et déposer aux pieds de Celui qui dit: "Aimez-vous les uns les autres," l'offrande d'une vie de dévouement et de sacrifices.

Et pour conclure, je vous prierais, mon cher Directeur, de faire un appel spécial à vos lectrices, leur demandant d'ouvrir leur cœur et leur bourse lorsque les sollicitieuses passeront à leur porte pour leur rappeler l'œuvre admirable de l'hôpital de Sainte-Justine. Permettez-moi encore de vous citer ce quatrain si divinément humain, dont je ne me rappelles plus l'auteur:

*Chrétiens, faites l'aumône,  
Faites la charité.  
C'est un Dieu qui l'ordonne,  
Chrétiens, ayez pitié.*

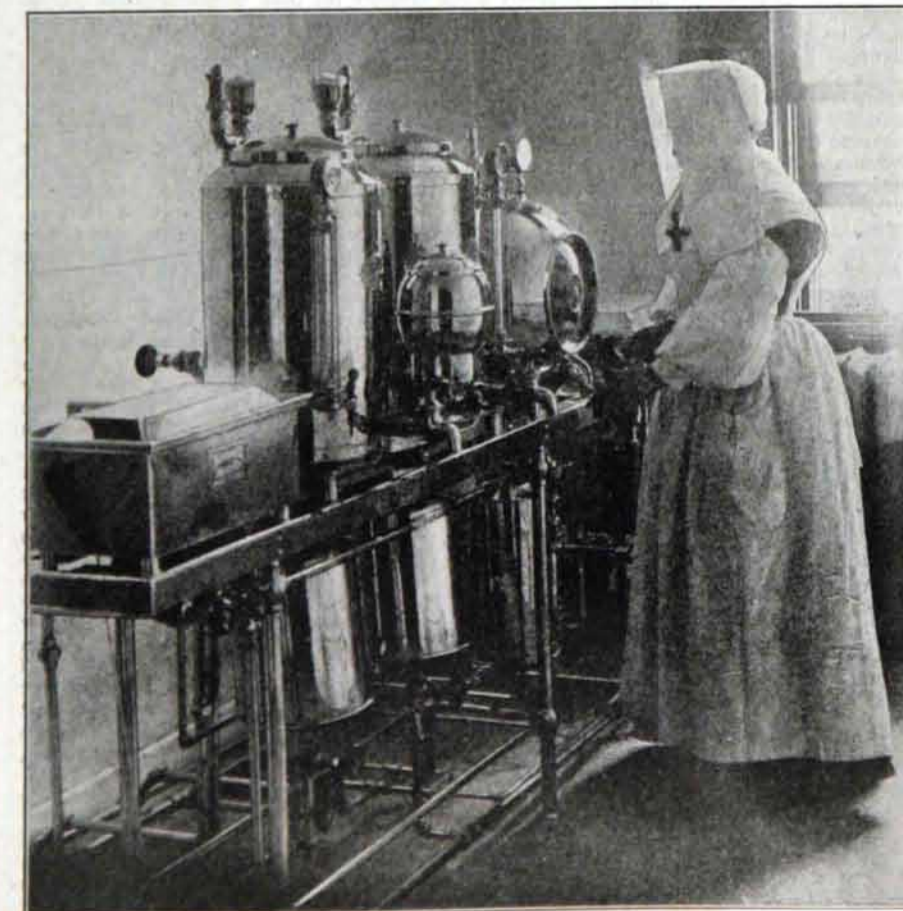
guerre n'a épargné personne, pas même, hélas! les jeunes filles. Les cinq années écoulées ont été dures. L'espérance, si douce au cœur humain, s'évanouit de jour en jour, la vie a quadruplé, les rentes ont diminué. Et ne parlons même plus de simple rentier, qui sera bientôt une race disparue: il faut travailler du haut en bas de l'échelle sociale. Mais avouons que même le budget du médecin, de l'avocat, de l'architecte, en un mot le budget du "bourgeois" est en plein désarroi.

L'histoire économique de la classe moyenne serait navrante à écrire à notre époque.

Aurons-nous au moins la sagesse de modifier notre vie? Bien peu auront ce courage. Quelle est la mère qui renoncera à l'éducation "artistique" de sa fille? Elle aurait mille fois raison, si des dispositions remarquables, une volonté de travail et la compréhension de la musique ou de la peinture permettent d'atteindre véritablement le but et de devenir un véritable artiste, capable de joindre à l'amour du beau, une possibilité de gagner sa vie par son noble labeur.

Certaines personnes prétendent, avec désespoir, que l'étude du piano est menacée. Le ciel en soit béni! Avez-vous jamais songé combien de victimes a fait ce fléau durant le demi-siècle qui vient de s'écouler?... Quelles sommes il a coûté aux parents, de se larmes aux enfants! et pour arriver à si peu de chose, à rien si j'ose le dire; j'en excepte les tempéraments de véritables musiciennes qui ont volontiers accepté l'aridité des études, emportées par la beauté, volant vers le but à atteindre, le dépassant... Celles-là sont hors de cause. Je parle des médiocrités qui sont légion. Par quelle vanité, quelle jalousie maternelle ces pauvrettes sont-elles vouées à l'étude absorbante du piano? Sous prétexte "d'initiation" à l'Art, à la Beauté, à la Musique, dès la rentrée de septembre, dans tous les pensionnats, on enferme uniformément les victimes du piano dans une chambre close et bien surveillée, en tête à tête avec un instrument usé, au son terné quand il n'est pas trop faux, considéré suffisant pour un piano d'étude, où elles doivent dérouler des gammes, croquer des notes, s'ennuyer à plaisir quand le ciel est encore bleu, que l'on entend rire à distance, qu'on se sent odieusement prisonnière. Aussi, qu'elle revanche éclatante! ne prennent-elles pas de l'instrument détesté dès le lendemain du mariage, et comme elles n'ont acquis le plus souvent qu'une ombre de talent bourgeois, le mari n'insiste pas, et devant cette faillite, les parents deviennent de l'avis du bon François Coppée, que "la musique est un bruit coûteux."

Combien d'autres méthodes éveilleraient chez nos enfants le sentiment esthétique sans lequel, certainement, il n'est point de culture! Donnons-leur, dès les premières années, de beaux livres d'images: il en est d'admirables; enseignons-leur peu à peu à y distinguer la beauté. Lisons-leur à haute voix ce qui a été écrit de plus parfait sur la nature et ses merveilles. Conduisons-les, plus tard, aux musées où ils verront tant de splendeurs auxquelles ils sera aisé de les initier. Montrons-leur l'harmonie des belles architectures, les cathédrales, les beaux monuments. Et surtout, puisque c'est la Musique qui appelle notre attention, conduisez-les aux concerts, apprenez-leur à connaître les maîtres. Cela ouvrira le cerveau des enfants et leur fera aimer la divine Beauté. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce conseil ne s'applique qu'à celles qui ne montrent aucunes dispositions exceptionnelles pour la musique.



*Le laboratoire de  
stérilisation est établi  
d'après toutes les règles  
de la science moderne.  
Rien n'est négligé  
pour assurer aux  
petits malades  
les pansements rigou-  
reusement  
antiseptique.*

# "UN CANADIEN ERRANT"

Où il est question de l'histoire financière de la Province de Québec—Un voeu qui est réalisé.

Par ERNEST BILODEAU



LA SOIXANTIÈME réunion annuelle des actionnaires de La Banque Nationale a eu lieu à Québec mercredi le 9 juin courant. On y a pris connaissance du rapport des Administrateurs sur les opérations de l'année ainsi que des considérations de leur Président sur la situation économique de la province de Québec en général.

Et il nous paraît que cet événement mérite, particulièrement cette année, quelques instants d'attention, nous dirions presque, de méditation.

Méditation et considérations d'ordre aussi patriotique qu'économique même. Et il faut ici prier le lecteur de se reporter à un demi-siècle en arrière et de se rappeler ce que disaient alors journaux et revues, interprètes de la pensée nationale du temps, à propos de ce qu'on appelait notre apathie et notre peu de succès dans le grand négoce, l'industrie, la finance, la banque. Nos belles campagnes ne se dépeuplaient-elles pas alors de navrante façon, faute de marchés rémunérateurs, par l'absence, en un mot, d'organismes économiques dirigés par les nôtres. On n'entendait de toutes part qu'un cri d'inquiétude et de regret, qu'interprétaient sans se lasser les David, les Dunn, les Achintre, les Mousseau, les Bouchette, d'autres encore. "Il faudrait des industries," criaient-ils, "des financiers, de l'organisation." On aurait pu préciser davantage encore et lever les bras vers le ciel, comme aux temps antiques, en disant à la Providence: "Donnez-nous de bons banquiers, ou nous allons périr!" Car ce qui manquait surtout à la vie nationale Canadienne-française, c'était une forte et sage canalisation du capital collectif. Dans le corps national, les muscles étaient en place et les veines toutes prêtes; mais il y manquait le sang généreux et abondant qui fait circuler la vie. Et tout à côté, le concitoyen de langue anglaise prospérait et grandissait, à même les ressources immenses explorées et découvertes par nos ancêtres, aidé et soutenu qu'il fut toujours par les inépuisables capitaux de l'Angleterre et des États-Unis.

Pas de banquiers! Sans doute quelques-uns s'étaient-ils formés peu à peu et en dépit de toutes les difficultés, et des noms fort respectés nous sont parvenus. Mais quelle influence pouvaient-ils exercer, quels vastes résultats obtenir, avec leurs institutions débutantes et craintives, perdues au milieu de la concurrence de leurs imposantes rivales, n'avançant dans une direction que pour reculer le lendemain, isolées, faibles, attendant confusément leur heure, mais sentant bien que les forces leur manquaient décidément et que les temps n'étaient pas révolus.

Et quels mécomptes à certains détours de leur route accidentée! Il n'y a qu'à se rappeler certains noms disparus, dans la déconsidération plus encore que dans l'oubli, pour toucher du doigt, pour "réaliser" à quel point nous avons progressé dans ce domaine. Trois grandes banques Canadiennes-françaises, sans parler de quelques éminentes maisons de finance générale, et des agences partout répandues et jusqu'au cœur même de l'ancienne mère patrie française! Et pour ne parler que de nos banques proprement dites, voyez quel nombreux personnel de spécialistes, depuis les "Directeurs," comme nous appelons à l'américaine les membres des Conseils d'administration, jusqu'aux modestes commis en écritures en passant par toute la hiérarchie graduée de banquiers en formation, armée véritable d'économistes "en élaboration d'eux-mêmes" comme a dit Émile Faguet. Mais c'est presque trois mille employés de banque de notre race que dirigeait une demi-douzaine de "gérants-généraux," véritables généraux en effet dans la grande bataille économique qui ne prendra fin qu'avec le monde lui-même. Plus d'un millier de directeurs d'agences ou succursales, autant de "comptables," ou premiers commis, prêts à remplacer leur chef à deux minutes d'avis, pour peu qu'il soit absent ou malade. Et ainsi tout du long de l'échelle. Combien de fois, au Parlement, en apercevant M. le sénateur L. O. David, je me suis dit que l'une des précieuses récompenses accordées par le ciel à cette très haute et honorable personnalité, c'est de l'avoir conservé assez longtemps pour être du magnifique développement de notre race dans le domaine de la grande finance, de l'industrie, du commerce, voire de l'agriculture, où nous avons fait aussi de si remarquables progrès; lui qui prêcha si longtemps et avec tant d'insistance, surtout dans son inoubliable "Opinion publique," que là était le devoir matériel et là le secret de l'avenir économique. Mais qui pourrait tracer un tableau équitable et fidèle des vastes progrès accomplis, grâce à une diffusion persévérante et sage des capitaux collectifs, surtout dans les régions à peine ouvertes encore à la hache du défricheur et à la charrue de l'agriculteur? Dans ces pays de colonisation que chantent les poètes et que décrivent les romanciers, mais qu'il faut que les banquiers aient "faits" de leurs efforts et de leur courage presque aussi laborieusement que le défricheur et le colon lui-même. Répondez Métapédia, Gaspésie, Témiscamingue, et répondez prestigieux Lac Saint-Jean, où par moments plus d'un million de piastres, réparti en une infinité de prêts variant de dix piastres à cinq ou dix mille ou plus circulaient comme un sang généreux, activant et soutenant le travail humain dans les forêts et les champs, captant l'énergie grondante des rivières, créant aux sources puissantes du Saguenay l'une de ces transformations industrielles d'une envergure telle que l'esprit hésite à s'en rendre un compte exact. Et tous ces prêts, toutes ces "avances" sur billet portant des signataires honorables mais rustiques,

tout cela rentrant, revenant à la caisse du banquier couramment, honnêtement, totalement, sans peine grâce à une surveillance plus intelligente encore que sévère, après avoir tiré le colon de la misère, le marchand de l'embarras des débuts, le cultivateur des effets d'une mauvaise année. Et c'est maintenant par cinquante milliers d'âmes que l'on compte une forte population agricole et industrielle vivant dans l'aisance, en attendant de doubler et tripler probablement son propre nombre, et recevant chaque année des grandes villes un tribut qui atteint les deux millions de dollars pour le seul revenu de l'industrie laitière! Mais cette œuvre superbe, grandiose, n'a pas eu que ce seul théâtre d'action, et pour quelques noms que nous avons cités, combien d'autres parties de notre pays qui pourraient se lever aussi et crier avec autant de fierté que de reconnaissance: "Et nous, les Cantons de l'est," "Et moi, la Beauce! Et nous, les Bois-Francs!" etc., etc., Tout le pays y passerait, de l'Acadie à l'Alberta, car nous n'oublions pas les institutions-sœurs de la bonne vieille Nationale, seule à limiter jusqu'ici son labeur aux limites de la province-mère, à la glorieuse exception de la succursale de Paris fondée il y déjà une quinzaine d'années

## Finance et Patriotisme

CELUI qui entreprendra d'écrire l'histoire de nos banques Canadiennes-françaises aura sous les yeux le spectacle de tout notre développement économique. On en jugera mieux en lisant l'article que nous donne aujourd'hui notre distingué collaborateur, M. Ernest Bilodeau.

Avec le talent qu'on lui connaît, il sait mettre du charme—et presque de la poésie—dans les sujets les plus arides. Il va nous le prouver une fois de plus.

Au moment où il donne une orientation nouvelle à sa vie—en effet, il quitte le journalisme pour retourner aux affaires—quelques heures seulement avant son départ pour un voyage d'étude en Europe, il s'est rappelé ses débuts dans la vie et nous les raconte avec une émotion qu'il réussit à nous faire partager.

C'est de la pure magie!

et rendant depuis ce temps d'inappréciables services aux deux pays auxquels elle sert de trait-d'union.

QU'ON veuille bien nous pardonner d'oublier maintenant les autres, auxquelles nous rattachent moins de souvenirs personnels et une moins intime connaissance. Aussi bien ont-elles en général leur siège-social dans la métropole canadienne, tandis que la Banque Nationale n'a jamais cessé—depuis soixante années—de représenter essentiellement l'atmosphère particulière "vieille France" à bien des points de vue, du pays de Québec dont a parlé Hémon. Les Anglais de Londres possèdent dans la Banque d'Angleterre leur "Old Lady of Threadneedle Street;" mais la rue Saint-Pierre, à la Basse-Ville, ne possède-t-elle pas aussi sa "vieille dame," centre d'une vie éminemment utile et féconde qui se répand de là dans toutes les parties de la province, même les plus éloignées? Quelle distance parcourue, dans les deux sens du mot, depuis les temps lointains où M. Vezina et M. Gaboury ne voyaient qu'une demi-douzaine à peine de menus succursales figurer à la liste imprimée sur les formules de chèques et de billets promissoires! On arrivait alors à l'époque prédestinée, aux temps nouveaux que l'historien fera remonter au moment de l'entrée en scène d'un nouveau conseil d'administration et d'une direction plus hardie, plus progressive, datant de 1895 pour être exact. On conservait les traditions déjà vieilles de prudence et de réflexion, mais un vent nouveau soufflait dans les voiles, et il fut résolu que la Banque, s'inspirant plus que jamais de son nom, s'inféoderait à la prospérité nationale, qu'elle soutiendrait et dirigerait tout en la partageant dans de justes limites. Les hommes de courage et d'initiative, de "vision" qui se mettaient ainsi à l'œuvre s'appelaient si nous avons bonne mémoire: Rodolphe Audette (dont la brillante période de présidence dure encore), Narcisse Rioux, Alexandre Chaveau, J. B. Laliberté.

ET L'ON commença de fonder des succursales; bientôt il y en eut dix, quinze, vingt! Il semblait que cela ne dût jamais s'arrêter, et les chances de gérance, le bâton de maréchal de tout bon employé de banque, devinrent à la portée d'un grand nombre. Qu'on se figure les sentiments à la fois effarés et flattés du jeune homme à qui arrive un bon jour une lettre personnelle aux armes du Gérant-général lui-même, n'offrant rien moins qu'une nomination de gérant, de GÉRANT! à brève échéance, et l'on pourrait ajouter, à longue distance. Car la succursale numéro 29 dont il était question, n'était-ce pas tout à l'autre bout du pays qu'elle allait s'ouvrir? Numéro 29! On s'en sentait déjà le chef, et les premiers effluves métapédiens vous montaient à la tête. Car c'était en Métapédia qu'il fallait faire ses premières armes,

voler de ses propres ailes. Et où se trouvait au juste ce pays au nom vaguement entendu déjà? Près de Montréal, région outaouaise? Et la carte géographique de répondre narquoisement: région gaspésienne. Va donc pour la Gaspésie! Les parents pleureront bien un peu, mais il se mêlera à leurs larmes beaucoup de fierté à l'endroit du "monsieur le gérant," et puis, les pauvres parents, ne sont-ils pas destinés aux séparations et aux chagrins, passé un certain âge? Et l'on se met en route un bon soir, accompagné par de chaudes affections, suivi de loin peut être par une autre qui prendra plus tard le même chemin, et puis, deux jours plus tard, c'est l'arrivée, au lever du jour, dans le village forestier, au sol accidenté, montagneux, au paysage pourtant varié et attachant, où vous attendent cinq belles années de votre jeune existence. On a bien le cœur un peu serré, mais les premiers futurs clients rencontrés vous donnent du "monsieur le gérant" gros comme le bras, et puis quoi, il faut bien soutenir le nom qu'on porte et faire bonne figure, au moins durant le jour...

"Et personne n'a vu Napoléon pleurer" a écrit François Coppée quelque part.

Succursale 29! Son nom et ce chiffre ont rempli pendant cinq ans la vie de l'auteur de ces lignes et leur souvenir n'en sortira jamais. Mais il ne faudrait pas croire que la Banque Nationale ait cessé de progresser depuis lors. Le récent discours de l'éminent du vénérable président, M. Rodolphe Audette, ne mentionne-t-il pas trois cents bureaux, sous-agences comprises, en plein fonctionnement? Autant de banques, de vraies banques, dirigées par de vrais banquiers, où le client est reçu avec toute la cordialité canadienne, sans être intimidé par d'inutiles formalités sans longueurs, sans appareil, en un mot la Banque locale fait partie de la vie courante, du village ou du quartier; elle s'y mêle intimement, et le plus humble ou le plus indigent des citoyens y reçoit le même accueil que le plus important marchand ou industriel de la localité ou de la région. Et chacun peut à son gré déposer une piastre ou en emprunter vingt s'il offre les garanties voulues; le sang de la finance ne coule pas seulement dans les grandes artères, il y en a pour les plus petites veines de l'organisme national. Et le surplus des fonds recueillis dans telle riche paroisse de l'autre bout, du pays peut-être sert à l'avancement de la colonisation ou de l'agriculture dans les régions encore moins avancées; et c'est le triomphe de l'élasticité du système bancaire canadien, calqué d'assez près sur celui de l'Écosse, pays qui a servi du reste de modèle à beaucoup d'autres.

Mais à quoi bon parler de services rendus? Ils se manifestent à chaque pas, dans l'essor industriel, dans la prospérité de l'agriculture, dans le progrès éclatant que l'on constate partout où a passé le ruissellement fécondant de cette irrigation économique. D'autres institutions, publiques et privées, ont participé largement au développement de notre vaste pays en général; mais c'est en très grande partie la Banque Nationale qui a "fait" le pays de Québec ce qu'il est aujourd'hui, agriculture, commerce, puissantes industries; et il est permis de dire que jamais institution de crédit ne justifia mieux son objet et le nom qu'elle porte.

IL ÉTAIT inévitable que la Banque tirât son légitime profit de la sagesse de ses opérations, et qu'elle prospérât elle-même en raison directe de l'aide apportée à sa clientèle. Aussi le 60ème bilan accuse-t-il les chiffres les plus encourageants. Quarante-huit millions de dépôts du public, trente-huit millions d'avances diverses, soixante-huit millions d'actif, quels chiffres à presque donner le vertige si on les compare à ceux, par exemple, qui avaient cours sous "l'ancien régime," déjà bien loin, il est vrai, mais pas assez pour que beaucoup de nos contemporains ne soient encore là pour s'en souvenir et constater la solide avance réalisée en dépit de maints obstacles courageusement franchis ou contournés.

Ces lignes incomplètes ont été tracées à Ottawa, sous l'impulsion des souvenirs éveillés dans une mémoire fidèle par la publication du soixantième rapport de la Banque, et un peu aussi, il faut le dire, par une récente visite faite chez la "Vieille Dame" de la rue Saint-Pierre, lors d'un bref séjour à Québec. On a dit que les criminels reviennent toujours à l'endroit du crime... Il y avait bien cinq années que nous n'avions revu les anciens patrons et les bons collègues de la phase "bancaire" d'une existence assez accidentée. Le bon M. P. G. Lafrance, ancien directeur de la succursale centrale, est toujours là, aussi jeune que jamais en dépit de services datant d'aussi loin que la Banque elle-même. Et le même accueil ouvert et cordial attend toujours le visiteur chez le Gérant général, M. Napoléon Lavoie, l'un des hommes et des banquiers les plus doués, les plus complets, les plus intègres que le Canada ait produits et à qui revient une très grande partie des succès atteints par la Banque, et par la race, dans le dernier quart de siècle. Et avec cela, athlète bâti à la gladiateur, détenteur de championnats variés qu'il décrocha, comme ses succès d'homme d'affaires, avec le sourire amical de l'homme au cœur droit autant qu'au cerveau bien meublé. Et pendant que nous causions et que ces réflexions me trottait en l'esprit, une sonnerie de téléphone interrompit la conversation, et nous eûmes la chance d'assister ainsi à l'une des multiples manifestations de la vie discrète; parfois secrète mais toujours utile et féconde qui anime les rouages de ce grand organisme économique Canadien-français. Une succursale éloignée appelait le Bureau-Central, la haute (Suite sur la page 32)



# Westward Ho!

Un épisode dramatique de l'époque d'Élizabeth et de l'invincible armada d'Espagne



**WESTWARD HO!** est un film de production essentiellement britannique (British Exhibitors' Films, Ltd., 30, Gerrard Street, London, W.S.)

Comme son titre le fait prévoir c'est une aventure qui nous ramène assez loin dans l'histoire.

Amyas Leigh, fils de famille, est épris d'aventures. Un matin, sur les quais de Bedford, il se joint à un groupe de citadins pour écouter un aventurier de la rue, Salvation Yeo, qui raconte avec force détails fantastiques une récente expédition au Mexique.

John Oxenham, un chef marinier qui voyage au Nouveau-Monde offre à Leigh de faire partie d'une prochaine expédition.

Le jeune homme accepte avec empressement, convainc sa famille, puis Rose Salterne sa fiancée, la "plus belle" de North Devon, ou comme on l'appelle la "Rose de Torrridge."



un galion espagnol sur lequel Oxenham trouve sa femme et son enfant. On touche terre où, après de multiples aventures, les membres de l'expédition sont

avec son frère Frank. Ils tentent d'avoir une entrevue avec Rose et Frank est fait prisonnier par les Espagnols. Il est condamné à mort de même que Rose par les Inquisiteurs pour conspiration contre le roi d'Espagne.

Amyas, altéré de vengeance, jure la mort de celui qui a causé la mort de son frère et de la fiancée qu'il lui avait d'abord ravie. Il erre quelque temps parmi les Indiens du Mexique où il rencontre Ayaconora, une jeune Indienne qui n'est autre que la fille d'Oxenham, recueillie par les Sauvages quelques années auparavant.

Amyas revient en Angleterre où il amène Ayaconora pour la placer sous la garde de sa mère.

Guerre avec l'Espagne. Amyas est dans la marine et il prend part à la destruction de l'Invincible Armada, un combat durant lequel il assiste à la mort de son rival, Don Guzman. Mais un éclair, pendant la bataille, lui a brûlé les yeux—il est aveugle.



Mais Eustace Leigh, un cousin d'Amyas qui, lui aussi est épris de Rose, a entendu leurs serments et s'empresse d'annoncer à Amyas que Rose a déjà promis d'être sa femme. Il faut noter ici qu'Eustace est un conspirateur et qu'il conspire contre sa souveraine.

Amyas, l'esprit troublé, part pour le Nouveau-Monde avec Oxenham, Salvation Yeo et quelques compagnons triés sur le volet. En route, on capture

faits prisonniers par les Espagnols. Oxenham est pendu, sa femme se suicide et leur enfant est abandonnée dans le désert où elle est recueillie par un parti d'Indiens.

Les années passent; Amyas revient au pays pour apprendre que sa fiancée en a épousé un autre, un Espagnol, Don Guzman, qui l'emmène au Nouveau-Monde.

Westward Ho! Amyas reprend la route du Mexique

Rentré au pays, sa mere le conduit à Ayaconora dont elle a deviné l'amour pour son fils, et lui dit: "Ne craignez pas, mon enfant, de la prendre sur votre cœur puisque c'est votre mère qui l'y conduit."

Le dénouement est prévu, étant donné le sort qui est réservé aux héros qui sont présentées aux spectateurs dans les premières scènes.

Ce scénario donne un idée de la manière anglaise dans l'art cinématographique.



# Les Belles Pages Canadiennes

Quelques traits de la vie de Sir Wilfrid Laurier  
et de Lady Laurier par l'honorable  
Sénateur L. O. David\*

ON SERAIT étonné du nombre de fois que le nom de Sir Wilfrid Laurier a été prononcé au cours des débats parlementaires et des discussions politiques qui ont suivi sa mort.

A mesure que l'on s'éloigne dans le temps la taille du grand disparu se définit avec plus de précision.

Parmi les pages nombreuses qui ont été consacrées à la mémoire de l'ancien Premier Ministre, il n'en est pas de plus touchantes que celles que nous devons à la plume du sénateur L. O. David. Avec la gracieuse permission de l'auteur nous en donnons aujourd'hui quelques-unes aux lecteurs de LA CANADIENNE cueillies au hasard parmi les plus belles.

## Laurier Intime

GÉNÉRALEMENT, les hommes perdent à être vus de trop près. Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, dit-on. L'intimité est souvent dangereuse, compromettante, elle trahit des secrets et révèle des défauts et des faiblesses qu'un homme habile sait dissimuler aux yeux du public. Pour Laurier, c'est différent, il gagnait à être vu de près, à être connu intimement; plus on connaissait le fond de sa nature, plus on pouvait en admirer la richesse.

Il était grand dans la vie privée comme dans la vie publique.

À le voir chez lui, si doux, si modeste, si aimable pour tout le monde, si patient, si facile à approcher, on avait de la peine à se croire en face de l'homme le plus puissant du pays. Il était bon, charitable, bienveillant, sans ostentation, sans démonstration exagérées, avec réserve, mesure, délicatesse et dignité. Il était plein de charité pour les fautes et les défauts des autres, toujours prêt à pardonner, même à des gens qui ne le méritaient pas. On se demandait si, dans la vie publique, cette condescendance, doublée d'opportunisme, n'était pas quelques fois exagérée. Il n'y a pas de doute que, grâce à cette condescendance, il se laissait circonvenir assez facilement par ceux qui savaient l'entourer et lui inspirer confiance, jusqu'au jour où le sentiment du devoir et l'intérêt public lui ouvraient les yeux et lui commandaient de se ressaisir. Il déployait alors une énergie dont on ne le croyait pas capable.

Il aimait à rendre hommage au talent, à la vertu, à la sobriété, au travail, à reconnaître le mérite de ses adversaires, de ses ennemis même. Il fuyait la calomnie, la médisance, il avait horreur de tout ce qui est vil, grossier, de tout ce qui offense la raison et amoindrit l'homme.

Il aimait la vie, il l'aimait surtout avant qu'il devint malade, il la voulait bonne, heureuse pour ses parents et ses amis, pour ses semblables.

Il y avait chez lui de l'artiste, du poète, du philosophe et du philanthrope, du grand seigneur et du bon bourgeois, tous les raffinements de l'esprit le plus cultivé et la bonhomie du caractère le plus aimable, les dehors de dignité du premier ministre et l'affabilité de l'homme le plus modeste.

Son esprit souple descendait facilement de la discussion des problèmes les plus élevés de la philosophie à la conversation la plus enjouée.

L'entendre rire et parler faisait du bien, sa voix était douce comme sa nature, sa parole gracieuse comme son caractère.

La compagnie des femmes d'esprit lui plaisait, et il était avec elles d'une délicatesse, d'une politesse exquises. Il aimait les enfants et n'en ayant pas à lui, il voulait avoir ceux de ses frères et de ses amis autour de lui, à sa table; leur babil et leur naïveté l'enchantaient, il s'intéressait à eux, les amusait, les gâtait même. Malheur à ceux qui leur faisaient de la peine en sa présence! il avait une manière de dire: "Pauvre petit!" qui désarmait les cœurs les plus endurcis.

Aux enfants qui voulaient le voir et l'approcher, il faisait l'accueil le plus paternel, et disait à ceux qui voulaient les écarter: "Laissez-les donc venir à moi."

Dans une de ses campagnes politiques dans l'Ouest, il vit un jour, pendant qu'il parlait à une foule considérable, un petit garçon assis sur les rebords d'une fenêtre, les jambes pendantes en dehors. Il s'arrêta pour dire à ceux qui l'entouraient: "Cet enfant est en danger, voyez-y donc."

À Arthabaska, le dimanche après la messe, il donnait la main aux anciens de la paroisse, et ne manquait jamais, en retournant chez lui, d'arrêter les enfants qu'il rencontrait, de les appeler par leurs noms et de les embrasser.

Il s'intéressait à la jeunesse, aux jeunes gens de talent, à ceux qui travaillaient et dont la conduite était bonne, honorable. Il s'informait de ceux qui vont s'établir dans les centres anglais, et il était

heureux lorsqu'il apprenait qu'ils se faisaient estimer; il disait que s'était le meilleur moyen de faire respecter sa nationalité.

"Je voudrais," disait-il souvent, "voir un bon nombre de nos jeunes gens de talent, avocats ou médecins, aller planter leur tente dans les provinces anglaises, et s'y faire, par le travail et la vertu, une belle position; rien ne contribuerait plus efficacement à détruire les préventions et les préjugés nationaux, à nous créer, dans toutes les parties du Canada, des sympathies précieuses."

C'est dans des questions de cette nature qu'il ne craignait pas d'affirmer son patriotisme et de manifester l'intérêt qu'il portait à l'avenir des nôtres.

On ne pouvait se lasser d'admirer ses égards pour son épouse et sa bienveillance inaltérable pour tous ceux qui le servaient soit à son domicile ou à son bureau. Aussi tous ceux qui ont vécu avec lui ou dans son entourage ne peuvent parler de sa bonté sans émotion, sans avoir des larmes dans les yeux.

Lorsqu'il parlait de sa mort, il disait que la chose qui l'inquiétait le plus était le mal qu'elle allait faire à sa femme à demi-aveugle, dont il guidait les pas avec tant de sollicitude. Aussi s'évertuait-il, depuis quelques années, à assurer l'existence de sa compagne dévouée, à lui fournir les moyens de vivre sans lui comme elle avait vécu avec lui, et à lui procurer tout ce qui pourrait rendre sa vie heureuse.

EN 1912, il avait fait son testament en vertu duquel il lui laissait aussi longtemps qu'elle vivrait la

achète et fait acheter leurs compositions, ouvre des souscriptions pour leur permettre d'aller compléter leurs études en Europe, se rend à Montréal ou à Québec pour assister à des soirées organisées à leur profit.

Elle est généreuse sans exagération, économe sans avarice, pieuse avec réserve, franche et sincère dans ses affections. Les compliments, les éloges, les hommages et les honneurs ne lui tournent pas la tête, elle les reçoit, les juge et les pèse à leur juste valeur. Comme son mari, elles les reçoit par bienveillance et les accepte sous bénéfice d'inventaire, l'écens ne les grise pas plus l'un que l'autre.

Elle aime les fleurs, les enfants, les oiseaux, toutes les créatures, toutes les bêtes du Bon Dieu, elles les entoure de soins délicats et assidus. Elle a des larmes pour toutes les souffrances, des sympathies pour tous les êtres faibles, malheureux.

"Ma femme est une vraie Madeline," disait Laurier; "un oiseau qui meurt, un chien qui se fait écraser une patte lui font verser des larmes."

Et, pourtant, elle ne manque pas d'énergie: forte, vigoureuse et pleine de courage, elle est toujours prête à suivre son mari partout, à l'accompagner jusqu'au bout de la terre. C'est elle qui s'occupe de tous les détails ennuyeux du voyage, qui devient premier ministre pour l'occasion, gouverne et pilote son mari, veille sur sa bourse, son repos et sa santé, le protège contre les importuns et les imposteurs, tient note des visites reçues et des visites à faire et règle la dépense.

Elle a beaucoup de bon sens, de jugement et de prudence, sait se taire et parler à propos, et ne cherche pas à se donner de l'importance et à se rendre intéressante, en tenant des conversations qui seraient plus au moins indiscrettes.

C'est en résumé une femme de cœur et de jugement, digne de la confiance et de l'estime de tous ceux qui la connaissent, une femme que la vanité, l'orgueil et l'ambition n'ont pas envahie dans la haute position où le talent de son mari l'a portée.

La mort de son mari, de l'homme qui pendant cinquante ans a été l'objet de son admiration, de son amour et de son dévouement, l'a profondément affligée, mais elle a traversé cette épreuve avec une force d'âme admirable.

## Le caractère et la mentalité de Laurier

SI ON peut déclarer sans offenser personne que la carrière politique de Laurier est absolument honorable, on peut bien aussi, sans hésitation, faire l'éloge de son caractère, de sa mentalité. Il est difficile de l'approcher, de le fréquenter, sans l'aimer, sans subir le charme de ses manières, de sa conversation, de sa personnalité. M. Bourassa m'en donnait, il n'y a pas longtemps, un exemple frappant. Un jour, après une conversation intéressante avec Laurier au sujet de la question des écoles du Manitoba, Mgr Langevin disait qu'en rentrant dans sa chambre il s'était jeté à genoux en s'écriant: "Mon Dieu, délivrez-moi du charme de cet homme."

Ce n'était pas, peut-être, autant le charme que les arguments de Laurier qui troublaient le brillant et le bouillant évêque de Saint-Boniface.

Mais il n'en est pas moins que Laurier est un charmeur dont le charme se fait spécialement sentir dans la vie privée, dans ses relations sociales.

Sa réputation, son prestige, son extérieur imposant et sa position, lorsque, spécialement, il était premier ministre, faisaient craindre aux timides de l'approcher, mais, lorsqu'ils le voyaient, ils ne pouvaient croire qu'ils étaient en présence de l'homme le plus puissant du Canada.

C'est un fin causeur, dont la conversation émaillée de souvenirs historiques, d'anecdotes amusantes, passe facilement des sujets les plus graves aux plaisanteries les plus enjouées.

Les traits d'esprit de ses amis ou de ses adversaires le réjouissent et l'amuse beaucoup, même lorsqu'ils s'exercent à ses dépens, et il en parle avec plaisir. Par exemple, il raconte qu'un jour, il n'y a pas très longtemps, ayant rencontré M. Bourassa, il lui dit: "Tiens Bourassa, vous grisonnez; est-ce que la sagesse vous arrive avec les cheveux blancs?"

"Bien," répliqua M. Bourassa, "vous savez que ces deux choses ne vont pas toujours ensemble."

Il raconte aussi qu'après une soirée passée chez un ami avec l'hon. Chs. Langelier, il lui demanda si, par mégarde, il n'avait pas endossé son paletot. "Tiens, oui," dit Langelier, en fouillant les poches du paletot de M. Laurier, "c'est le vôtre, car les poches, sont pleines de promesses." Il est bon de dire que M. Langelier prétendait, sérieusement ou non, que M. Laurier n'avait pas tenu certaines promesses qu'il lui avait faites.



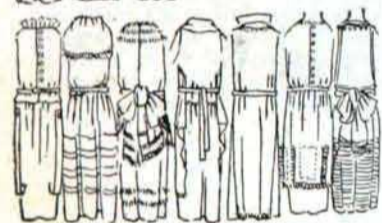
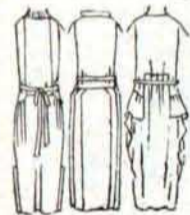
## Madame Laurier

MADAME Laurier a plus d'un point de ressemblance avec son mari. Comme lui, elle est douce, bienveillante, modeste, bonne pour ses parents, pour ses amis, pour tout le monde, et ne recule devant aucune fatigue pour aider ceux qui s'intéressent à elle, à obtenir l'emploi qu'ils sollicitent, la faveur qu'ils demandent. Elle donne alors l'assaut aux places fortes du gouvernement avec une énergie et une impétuosité qui forcent les ministres à capituler. Elle se plaît à favoriser les musiciens, les artistes,

# Quelques Modèles Parisiens



Robes tuniques, gilets sans ceinturons, et lignes prolongées des hanches, en voilà les traits les plus caractéristiques.



6216—La jupe de cette robe de gabardine beige est retenue aux côtés et au dos seulement du corsage à taille longue; le devant est ample, de manière à former une petite veste. La broderie est noire.

6217—On remarquera, dans ce modèle, la nouvelle disposition des coutures qui sont terminées par un point de broderie en soie noire. La ceinture, très étroite, est en cuir.

6218—La cascade de cette robe est double; la première tient à la jupe de dessous et la deuxième, à la tunique. Toute la robe est en satin noir.

6219—Les étroites ceintures des côtés de cette robe de gabardine bleu sont d'une seule pièce avec le devant du corsage. Les panneaux sont repliés à l'extrémité du bas.

6220—Le col de cette robe d'organdi archivée est en mousseline blanche. Les trois remplis montants de la jupe font suite au large bord.

6221—D'étroits ruchés d'organdi blanc garnissent cette robe de mousseline suisse, fleurie. Le ceinturon est orné de fleurs de soie brodées, en avant.

6222—De la soie foulard noir et beige a été employée pour cette robe dont la jupe est terminée, aux côtés, par une étroite cascade.

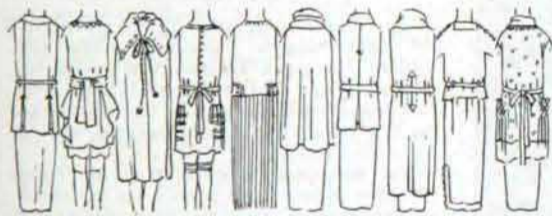
6223—Cette robe de velours de laine bleu est brodée de laine verte, bleue et rouge. Des empiècements sont ajoutés au bas de la jupe.

6224—D'étroits ruchés et du point picot garnissent cette robe en toile à mouchoir bleu pâle. La taille est libre, en avant, et reserrée par un ruban noir.

6225—La jupe de cette robe de soie taffetas chiffon noir est tuyautée sur des cordes, du bas à la hauteur des hanches. La garniture est de soie festonnée.

On trouvera, page 38, des instructions précises sur la façon de commander les patrons du "Costume Royal" pour chacun des dessins ci-dessus.





**6206**—Ce corsage est en jersey de laine bleu paon et porté avec une jupe en flanelle blanche, tant pour un costume que pour une simple robe. Le col est en flanelle blanche et la ceinture en chevreau blanc.

**6207**—Le corsage de ce costume de bain, en satin noir, se prolonge dans les côtés et forme un ceinturon. On remarque les trois petits remplis du devant. Les cascades sont détachées.

**6208**—Du jersey de laine bleu foncé très épais est employé pour la confection de cette mante dont le col peut être également porté fermé ou ouvert. Une grosse corde, terminée par deux glands, est nécessaire pour la tenir près du cou.

**6209**—Ce costume de bain en soie taffetas bleu est garni de bandes en soie verte. Le corsage descend jusqu'aux hanches, au-delà de la ceinture.

**6210**—De la soie blanche très épaisse est employée pour cette robe de sport dont le corsage est brodé en soie verte. L'échancrure est finie au point de boutonnière.

**6211**—Ce manteau ample est en flanelle tabac. Le long col se porte ouvert, comme on le voit sur cette vignette, ou fermé et rejeté en arrière. Il y a des poches de chaque côté.

**6212**—Ce costume de sport est en drap de laine tabac et bleu. Il y quatre poches en avant et un large pli, au dos. La jupe a-aussi deux poches.

**6213**—Ce manteau en flanelle vert foncé est taillé de manière à former deux poches plus bas que la ceinture. Les manches sont retournées, au bas.

**6214**—Le court corsage de ce modèle est en soie rouge feu et attache sur chaque épaule. Le col et les manchettes sont en crêpe de Chine blanc.

**6215**—Ce corsage est le résultat d'une combinaison de toile à mouchoir blanche et de voile à pois. Un point de soie termine la toile et la rejoint au voile. Le col, les manchettes et le haut des poches sont terminés par un ruché

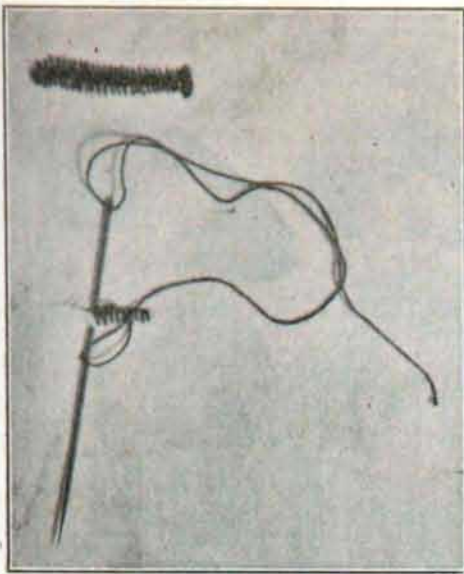


On trouvera, page 38, des instructions précises sur la façon de commander les patrons du "Costume Royal" pour chacun des dessins ci-dessus.

# L'Art de la Couture à la Maison

Première leçon

par JACQUELINE LEFRANC



Comment faire la boutonnière

**L**A PLUPART des femmes sont naturellement habiles dans le travail de la couture, mais souvent d'après "leur manière." Pour cette raison nous allons commencer par le "point" le plus simple et le plus facile, dans l'ordre approprié. Car pour bien réussir dans la couture, comme dans

toutes choses d'ailleurs, il faut un bon commencement.

La couture à la main est des plus importantes, mais il ne faut pas oublier la machine à coudre et la place qu'elle occupe dans le monde de la couture, car là où la durée et la solidité sont exigées, il n'y a rien de comparable à la machine à coudre.

Pour obtenir les meilleurs résultats, une machine à coudre doit être bien entretenue; huilée à peu près une fois la semaine et tenue à l'abri de toute poussière. On aura à la portée de la main, les aiguilles assorties, la courroie de cuir et l'huile.

On fait de jolis dessins de garnitures de robes avec le point de la machine à coudre, particulièrement sur les robes en drap.

## Faufilure

LA FAUFILURE sert à tenir en place le tissu lorsqu'il se coud. Si les morceaux de l'étoffe à faufiler sont petits, placez-les sur deux doigts de votre main gauche et si les morceaux sont grands on les étendra à plat sur une table. Il faut être soigneux lorsque l'on faufile sur la garniture afin qu'elle ne tire pas trop ou qu'elle ne soit trop soutenue. Retirez la faufilure après la couture faite. On faufile toujours le velours avec le fil de soie et on aura soin de casser la faufilure à tous les deux ou trois pouces, le fil tiré laissant toujours une trace sur le velours, de même pour la soie et le drap.

## Couture droite "Point devant"

LE "point devant" se fait presque de la même manière que la faufilure excepté que le point est plus petit et toujours de la même longueur. C'est probablement parce qu'il se fait rapidement qu'on donne ce nom.

Mettez ensemble les deux côtés de l'endroit du tissu en ayant soin de laisser les bords de la même égalité et faufilez à un demi ou à un pouce du bord. Fixez le tissu par deux ou trois points et continuez par le "point devant," en tenant votre ouvrage entre le pouce et l'index de chaque main. Suivez la faufilure de droite à gauche et terminez votre couture par deux ou trois "point arrière." Lorsqu'on veut avoir une couture plus solide on la coud par un "point de chaînette."

## Point Arrière

LE "Point arrière" est un point d'assemblage; il offre une grande solidité, l'aiguille se piquant toujours en arrière de la sortie du fil. Ce point ne laisse aucun intervalle.

Le "point arrière" à l'endroit ressemble au point de la machine à coudre et on s'en sert pour coudre le galon et sur les différentes parties du vêtement qui demandent une plus grande solidité. Tenez votre ouvrage sur l'index de votre main gauche; faites un point court, à droite, et un autre deux fois plus long, à gauche, à l'envers de la couture. Ne faites qu'un seul point à la fois, et voyez à ce que les points se joignent et soient égaux.

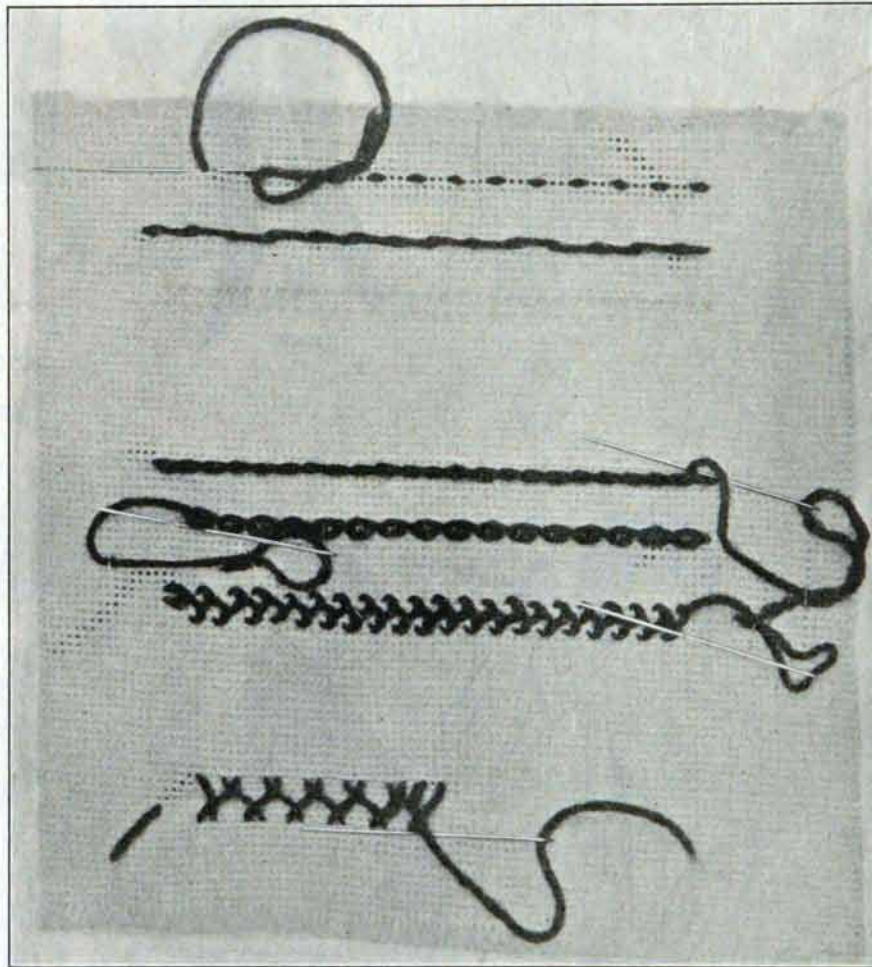
IL N'Y a pas, je crois, pour la femme d'aujourd'hui, au modeste revenu, un talent comparable à celui de savoir coudre habilement sa lingerie et celles de ses enfants. Il est vrai que depuis un an ou deux on nous offre un grand choix de vêtements tout faits, mais très chers, tandis que le prix que nous voudrions payer ne nous donnerait souvent qu'un vêtement de qualité inférieure. En mettant la même somme d'argent sur une étoffe de premier ordre, sans avoir à payer le travail de la couturière, on obtiendra un vêtement d'une plus grande qualité. La couturière de la maison peut donner libre essor à son imagination, quand à la mode, l'étoffe et la couleur, sans toutefois être obligé de sacrifier l'un pour l'autre, l'originalité exclusive est assurée par un fini plus soigné, si difficile à trouver dans les maisons de mode de vêtements tout faits.

Il n'y a pas de secrets à approfondir dans le travail de couture. Étudiés intelligemment, petit à petit, les problèmes s'éclaircissent par eux-mêmes à mesure que nous avançons. Dans le cours de leçons de couture (dont celle-ci est la première) nous devrons les suivre successivement, telles qu'en enseignées dans les classes de couture aux écoles de sciences domestiques. Les élèves de ces cours commencent de bonne heure à apprendre la coupe et faire le vêtement. Nous aussi, aussitôt que les premières leçons seront données, nous commencerons à faire des vêtements élégants et serviables.

Un petit avis en commençant: Gardez soigneusement chacune des leçons et après les avoir bien étudiées et apprises, les coller dans un livre que vous consulterez au besoin, parce que ces différents points seront constamment en usage.

## Bordure

LA BORDURE est un pli tourné deux fois pour renforcer le tissu sur lequel il est placé. Les



Au haut—la bonne et la mauvaise manière de faire le "point arrière." Au milieu—"point d'ourlet," "point de chaînette" et "point d'épine." Au bas—"point croisé."

deux tours de la bordure sont appelés, le pli. On peut se servir d'un carton pour mesure; les points seront obliques, espacés, et de même grandeur afin d'obtenir un joli bord. Nous prendrons comme exemple le bord d'un tablier: Placez les bords de la mousseline sur les côtés et faites le premier tour du bord d'un quart de pouce, en pliant de droite à gauche. On portera une attention toute spéciale sur ce premier pli car de lui dépend souvent l'égalité du bord. Faites le dernier tour qui sera de la dimen-

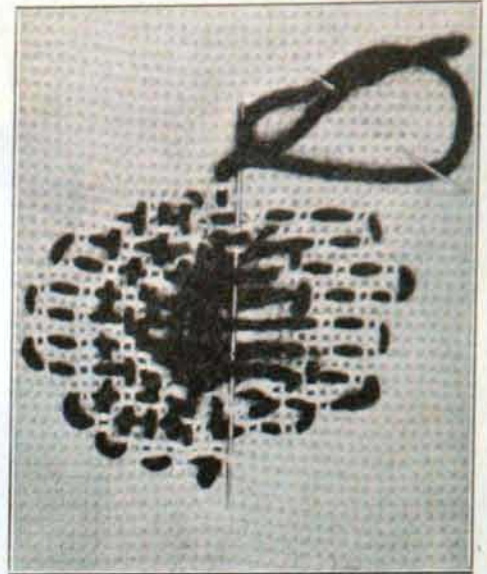
en égales proportions.

Marquez par une petite dentelure le milieu de la partie à froncer. Quand le froncis est fini, attachez le fil en le nouant. Piquez une épingle dans le tissu, verticalement, près du dernier point, tirez le fil et enroulez-le autour de l'épingle.

## Plissage

LE REMPLI est un pli que l'on fait dans un morceau de tissu ou dans un vêtement, et très souvent il fait partie d'une série de remplis posés parallèlement. Il peut servir comme décoration ou être fait avec l'intention de le défaire si l'enfant grandit ou si le vêtement devient trop court après le lavage.

Les remplis se font de différentes grandeurs, du plus petit au plus large, soit, de une ligne à quatre ou cinq pouces de profondeur. Ne pas oublier que le rempli demande toujours (Suite sur la page 47)



La trame et la chaîne du "point de reprise"

sion voulue; retournez et pliez, en mettant en place, entre le pouce et l'index. Comparez avec la mesure, et faites une faufilure égale près du bord. Cousez avec un point oblique et serré. Exercez l'œil à reconnaître si les points sont égaux, obliques et espacés uniformément.

## Couture simple

LA COUTURE simple est une couture faite avec deux morceaux de tissu mis ensemble, dont un côté dépasse l'autre et qui est rabattu à plat.

Placez le tissu ensemble en laissant dépasser un côté environ un quart de pouce et faufilez, puis cousez par trois "point devant" et un "point arrière."

Enlevez la faufilure. Ouvrir la couture et presser afin d'éviter qu'un pli se fasse du côté droit; retournez le côté qui dépasse et rabattez la couture à plat.

## Couture française

ASSEMBLEZ l'étoffe, l'endroit en dehors, en laissant le bord parfaitement égal et faufilez à un demi pouce du bord. Cousez la première couture par un "point devant" et un "point arrière." Retournez la couture sur l'envers de l'étoffe et cousez avec "point devant" ou "point arrière," tout dépendra du tissu de l'étoffe.

Dans une couture française les bords sont complètement cachés et ne laissent voir aucuns points lorsque l'ouvrage est fini. Cette couture est ordinairement employée pour les biais et les courbes.

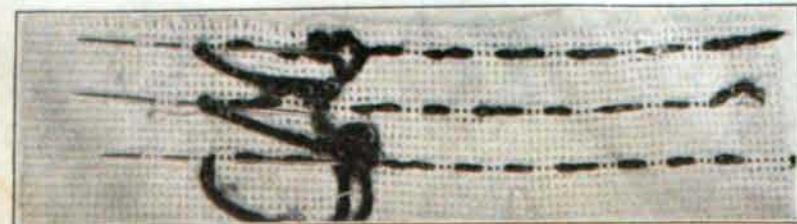
## Surjetage

LE "POINT de surjet" est un point d'assemblage. On pose l'une sur l'autre les deux lisières (ou les deux bords repliés de l'étoffe) on pique à la fois les deux lisières et le fil chevauche en des points réguliers et serrés, sur le bord de l'étoffe.

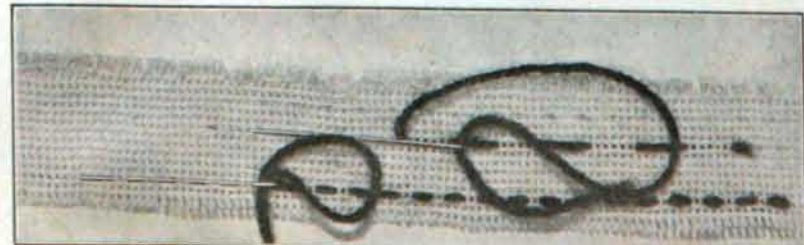
En surjetant le corsage d'une robe doublée il faut bien ouvrir les coutures et les presser avec le bout du fer à repasser le long de la co-

## Froncis

LE FRONCIS est une piqure à l'aiguille qui s'emploie pour réunir par une suite de plis ou même de faux plis, une partie de l'étoffe que l'on veut resserrer dans un plus petit espace. On fera le froncis avec deux fils, car un fil peut se casser en plaçant les froncis; il serait préférable pour le montage d'une jupe, d'un corsage, le haut de la manche, etc., de faire deux rangs de piqures à un demi pouce de distance l'une de l'autre. La largeur du tissu qui doit être froncé sera divisé en demi, quart ou huitième ainsi les froncis pourront être plus facilement mesurés



Au-dessus—"point de cordonnet."  
A gauche—Trois différents degrés dans le "point de faufilure."  
A droite—"point de faufilure" et "point devant."



# Nouveautés pour la Maison de Campagne

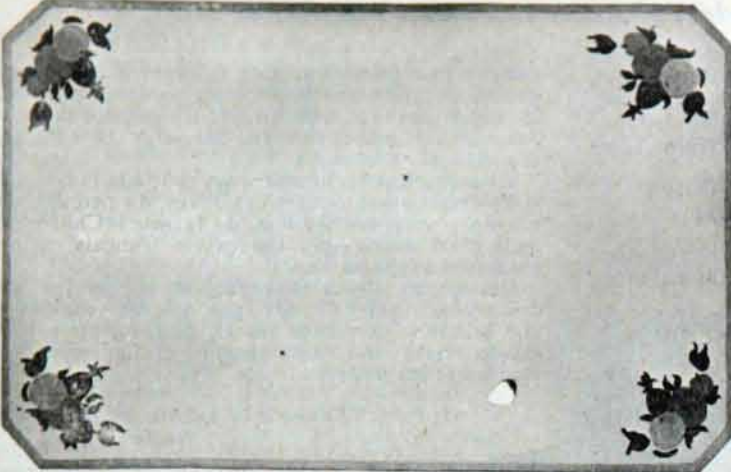
Peinture sur parchemin et toile cirée



DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12521, au bleu, 15 cents. Petit chandelier électrique mural avec abat-jour en parchemin. Le patron contient le dessin pour une paire d'abats-jour.



DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12522, au bleu, 15 cents. Joli abat-jour en parchemin pour chandelier mural, peint avec panier de fleurs. Le patron contient le dessin de la bordure pour une paire d'abats-jour.

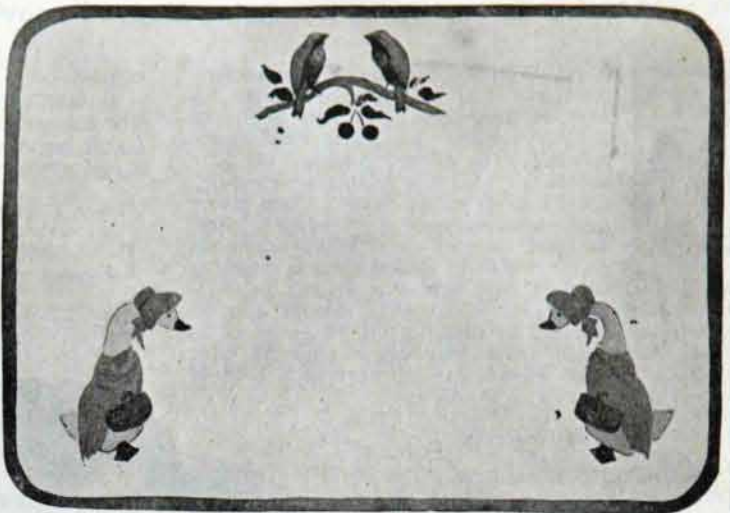


DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12518, au bleu, 15 cents. Plateau de table à thé, taillé et donnant le dessin des 4 coins.

CES abat-jour en parchemin sont faits sur une forme de fil de fer, le papier est coupé et cousu sur la forme. Les ébauches sont faites à la peinture à l'huile.



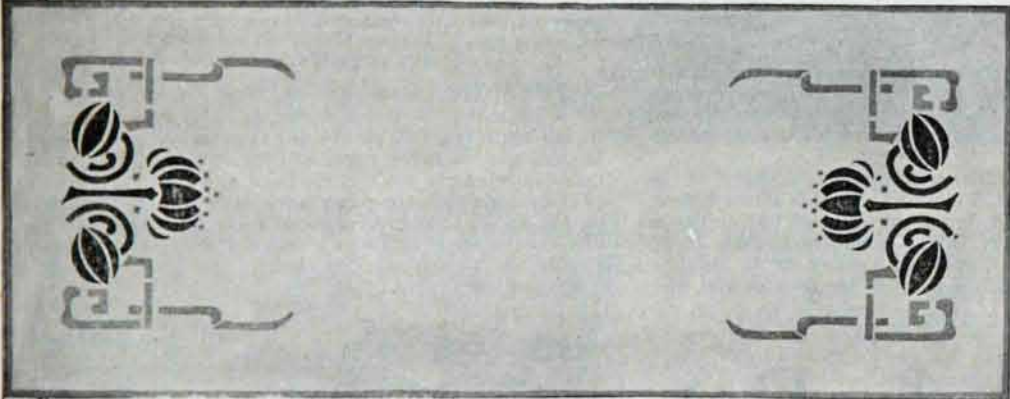
DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12520, au bleu, 15 cents. Motif de tulipe pour abat-jour de chandeliers.



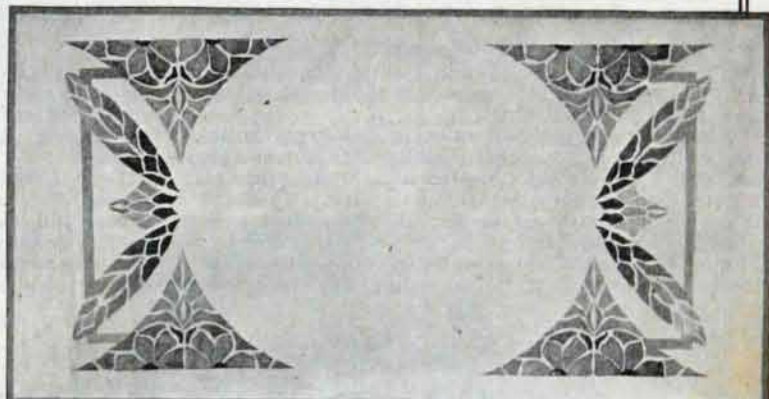
DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12519, au bleu ou jaune, 20 cents. Joli dessous d'assiette pour enfant, fait en toile blanche cirée orné de petits animaux et d'oiseaux, peints à l'huile. Le patron contient, en double 10 différents dessins d'animaux.



DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12357, au bleu, 15 cents. Une bande de toile cirée peinte à la peinture à l'huile est très attrayante pour couvrir les tablettes d'une armoire de cuisine. Le patron contient le dessin d'un bord festonné et d'une bordure étroite peinte.

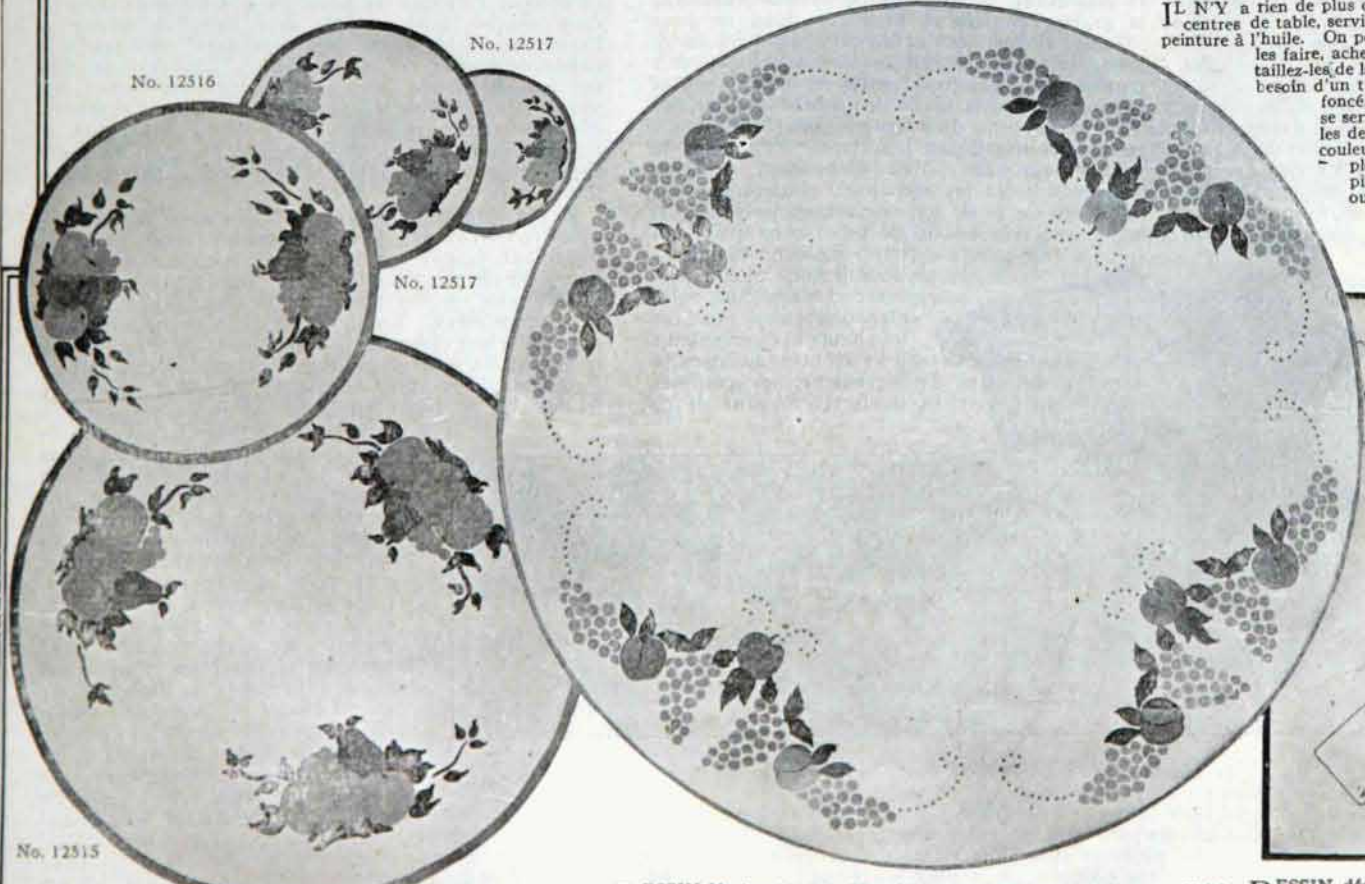


DESSIN décalquable de la Pictorial Review 11893, au bleu, 20 cents. Un séduisant jeté de table en toile blanche cirée, 18 par 54 pouces. Chaque motif peut être fait à la peinture à l'huile et de la couleur voulue. La patron est festonné à chaque bout (ce que l'on ne voit pas sur la gravure).



DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12146, au bleu, 15 cents. Le dessin brodé décalquable est de 12 par 17 1/2 pouces et s'emploie pour un jeté de table, 20 par 54 pouces. Le jeté de table peut être, en toile cirée et le dessin fait à la peinture à l'huile.

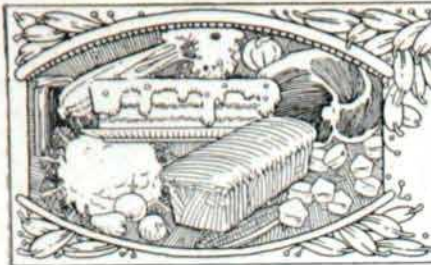
IL N'Y a rien de plus commode pour les maisons de campagne, que ces centres de table, serviettes et jetés de table en toile cirée et peints à la peinture à l'huile. On peut les laver sans crainte de les détériorer. Pour les faire, achetez une bonne quantité de toile blanche cirée et taillez-les de la grandeur désirée. Pour les couleurs vous aurez besoin d'un tube de blanc, zinc jaune, bleu permanent, rouge foncé, terre de sienne brûlée, rouge clair et noir. On se servira de larges pinceaux à aquarelles. Appliquez les dessins sur les serviettes, pressez, et mettez les couleurs qui pourront être rendues, plus claires en plongeant de temps à autre, au besoin, les pinceaux dans la térébenthine. Il faut deux ou trois jours, pour que la peinture sèche.



DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12515, au bleu, 15 cents, et 12516 et 12517, 20 cents chaque. La patron contient un service en toile blanche cirée avec dessins de fruits.

DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12430, au bleu, 40 cents. Voici un charmant centre de table, 54 pouces de diamètre, en toile blanche cirée et dessins de fruits, peints en couleurs naturelles. Quoique le patron indique un bord festonné, la bordure est peinte et a un demi pouce de large.

DESSIN décalquable de la Pictorial Review 12262, au bleu, 15 cents. Un joli dessous de table à carte en toile blanche grée, peint en rouge et en noir, pour la maison de campagne. Des galons peuvent attacher la toile aux pattes de la table. Le patron contient le dessin de chacun des quatre motifs.



## La cuisine à la maison

Rédigée par  
KATHERINE M. CALDWELL



# L'heureux Succès d'une Salade

Dépend souvent de la manière de l'apprêter



**L**ES SALADES sont tellement importantes dans nos menus quotidiens des mois du printemps et de l'été que nous devons donner une attention toute spéciale à la cause principale—l'apprêt. C'est une erreur de croire qu'une même sauce peut convenir à toutes les salades. On perd souvent de si belles occasions de mettre de la variété dans la préparation d'une salade. Il faut connaître à fond les quelques types principaux de sauces à salades afin de pouvoir les adapter, les modifier ou même les compliquer davantage quand on veut obtenir un effet spécial. Tous les ingrédients qui servent à faire la salade doivent être très froids.

### Apprêt français

**D**ISSOUDRE  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel dans 1 cuillerée à thé d'eau glacée; ajouter une  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de paprika ou un peu de poivre ordinaire et 6 cuillerées à table d'huile d'olive. Batre ensemble puis ajouter graduellement 2 cuillerées à table de vinaigre. On ne fera cette sauce française qu'au besoin et beaucoup de personnes préfèrent la confectionner eux-mêmes à la table. On l'emploie généralement pour les salades vertes, les salades aux fruits acides et les salades aux légumes, etc.

### La mayonnaise ordinaire

**G**LACER les ingrédients suivants: Trois jaunes d'œufs, une tasse d'huile d'olive, une cuillerée à table de vinaigre,  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel et un peu de poivre de cayenne.

Batre les jaunes d'œufs en se servant de préférence une cuiller ou une fourchette en bois. Ajouter  $\frac{1}{4}$  de cuillerée à thé de sel. Batre sans interruption en ajoutant, goutte par goutte, l'huile d'olive. Quand le la moitié de l'huile est versée, ajouter petit à petit vinaigre, puis, verser goutte par goutte l'autre moitié de l'huile; en amalgamant ce mélange doit s'épaissir et lorsque l'huile est toute versée il doit être d'une bonne

consistance. Ajouter le sel et le poivre de cayenne.

Il faut plus de patience que d'art pour réussir une bonne sauce mayonnaise. L'huile doit s'ajouter lentement dans le mélange pour éviter qu'il se coagule ou qu'elle se fige.

### Autre variété de mayonnaise

**L**A CRÈME fouettée ajoutée à la mayonnaise, tasse par tasse, fera une merveilleuse sauce



Salade de légume apprêtée et saupoudrée de poudre de biscuit grillé.

pour une salade aux fruits qui se sert à un lunch ou pour terminer un souper. Une laitue, verte et craquante est tout à fait différente lorsqu'elle est servie avec une sauce mayonnaise relevée de crème fouettée.

Pour compléter une salade aigre, ajouter à la mayonnaise, environ 3 cuillerées à table d'une bonne sauce Chili, un grain de poivre rouge et une cuillerée à table de poivre vert, le tout finement haché. Pour une mayonnaise aux anchois, ajouter de la mayonnaise ordinaire, la sauce Chili et les poivres (tel que

ci-haut mentionnés) et une cuillerée à thé de pâte d'anchois. Une autre sauce au poisson est faite de la même manière, mais au lieu d'une pâte d'anchois on mettra 4 petites sardines désossées et sans peau et mélangées à la sauce.

Un cornichon haché donne un goût à la mayonnaise et l'on peut aussi ajouter des olives, du persil, poivre rouge ou vert, hachés fins, de la sauce Chili et des œufs cuits durs, etc. Les capres français donnent aussi une bonne saveur.

Ces sauces aigres sont excellentes servies avec des viandes qui ne sont pas épicées—comme sur une salade à la viande ou au poisson, ou sur une salade verte qui accompagne ordinairement les viandes et les poissons froids.

### Sauce à la crème bouillie, sans huile

**U**NE SAUCE tout à fait délicate, presque pareille à la mayonnaise, mais sans l'huile (ce que bien de personnes n'aiment pas) est faite de la manière suivante:

Mettre dans un bain-mari une cuillerée à thé de farine,  $1\frac{1}{2}$  cuillerée à table de sucre,  $\frac{1}{2}$  cuillerée à thé de sel. Ajouter les jaunes bien battus de deux œufs, 3 cuillerées à table de beurre fondu,  $\frac{3}{4}$  de tasse de lait,  $\frac{1}{4}$  de tasse de vinaigre deux. Mélanger le tout ensemble, et laisser cuire au bain-mari, en tournant constamment jusqu'à épaississement sur la cuiller. Les mêmes ingrédients que l'on met dans la sauce mayonnaise peuvent être ajoutés à cette sauce.

### Sauce urgente, pour salade

**M**ÉLANGER dans un bol, trois cuillerées à thé de sucre,  $\frac{1}{4}$  de cuillerée de moutarde, un peu de sel et un grain de poivre de cayenne. Verser sur ces ingrédients, bien mélangés et bien secs, 4 cuillerées à table de vinaigre (aigre) et en faire une pâte. Ajouter pratiquement goutte par goutte et en battant lentement, du lait évaporé, jusqu'à ce que cet apprêt devienne comme une sauce mayonnaise. Si on aime l'huile, en ajouter un peu, goutte par goutte, et en tournant lentement.

## À la Fortune du Pot L'«Irish Stew» dans toute sa gloire



**L**E RAGOÛT que vous faites est-il bon? Pour vous permettre de répondre à cette question, je vous en pose une autre: remerciez-vous les dieux culinaires quand un visiteur inattendu tombe chez vous pour manger à la fortune du pot, un soir où vous avez du ragoût? Si oui, vous pourriez nous écrire et nous dire comment vous vous y prenez pour réussir le meilleur de tous les plats. Si, d'autre part, chez vous, le jour du ragoût n'est pas jour de bombance, discutons ensemble des moyens à prendre pour qu'il le devienne.

Il faut simplement deux ou trois tours de main pour faire un bon ragoût. Le premier point est de faire brunir la viande et les légumes avant de les mettre au pot. Cela prend naturellement un peu de temps et donne même un peu de peines, mais très peu de chaque, en comparaison avec ce que nous retrouverons en saveur. Le deuxième secret, c'est de faire cuire doucement, à petit feu: "Le pot doit sourire mais ne pas éclater de rire!"

La troisième condition pour arriver à ce que vos invités se lèchent les doigts jusqu'au coude, sera de les servir simplement d'un jus riche et savoureux. Le procédé pour réussir n'importe quel ragoût ou fricassée est à peu près toujours le même. Les plats français, si justement renommés dans le monde entier, sont des cousins très proches du modeste "Irish Stew." Si ce dernier est fait de la façon suivante, il fera bonne figure à côté du plat le plus élaboré. Pour une famille moyenne, achetez une livre et demie d'agneau ou de mouton (dans le cou); coupez cette viande en morceaux propres à être servis. Les rouler dans de la farine assaisonnée de poivre et sel. Faites fondre un peu de graisse, ou à peu près deux cuillerées à soupe, de beurre dans une poêle à frire et tranchez-y deux gros oignons que vous ferez roussir, égoutter, et mettre

dans la marmite. Passez votre viande enfarinée dans la graisse chaude et brunissez bien de tous côtés. Quand elle est bien saisie envoyez-la rejoindre les oignons dans la marmite. Faites aussi brunir deux grosses carottes, trois petits navets blancs et deux panais, toujours dans la même graisse, et ajoutez-les au contenu de votre récipient. Mettez-y aussi trois chopines d'eau bouillante et amenez le tout rapidement au point d'ébullition, enlevez immédiatement de la forte chaleur, plaçant la marmite à l'arrière du poêle ou, si c'est un poêle à gaz, de telle sorte que l'eau frise, mais ne la laissez bouillir sous aucun prétexte. Laissez donc cuire ainsi doucement pendant une heure et demie avant d'y ajouter le dernier ingrédient, les pommes de terre. Avant de ce



Le point important est de faire brunir les matériaux dans la poêle.

faire, assurez-vous qu'il y a beaucoup de jus, sinon, ajoutez-en. On ne met pas les pommes de terre plus tôt parce-qu'elles deviendraient molles et finiraient par être réduites en bouillie longtemps avant que le ragoût soit à point.

Elles doivent être pelées et laissées dans de l'eau très froide pendant que le ragoût mijote, on les coupe en quatre et on les ajoute à la marmite avec une cuillerée à thé de sel, une demi cuillerée à thé de poivre et une pincée de sel de céleri ou de graine

de céleri. Dès que les pommes de terre sont dans la casserole, on peut pousser la cuisson un peu plus rapidement et aussitôt qu'elles sont suffisamment cuites, le ragoût est prêt à servir. Placez la viande sur un plat chaud, arrangez les légumes autour et versez la sauce dessus. Si la sauce n'est pas suffisamment piquante, on peut ajouter de l'assaisonnement et, si on l'aime, un rien de sauce anglaise ou de "cat sup." Si on a dû ajouter de l'eau pendant la cuisson, il sera bon d'épaissir davantage.

Le plat connu sous le nom de "Goulash" se fait de la manière suivante: ("Goulash" est un ragoût hongrois fortement épicé). Couper en morceaux bien nets une livre de veau maigre, une demi livre de bœuf; faire brunir un quart de livre de porc salé coupé en petits morceaux. Lorsqu'il est bien brun, mettre le porc dans une casserole profonde et faire revenir dans la graisse du lard un gros oignon tranché très mince. Égoutter l'oignon et le mettre de côté, puis frire le veau et le bœuf après les avoir passés dans la farine assaisonnée. Quand ils sont bien bruns, les mettre aussi dans la casserole, les arroser généreusement de "paprika" et de sel de céleri, puis ajouter trois tasses d'eau bouillante et mettre au four. Pendant que le mélange cuit, peler et couper en tranches, trois petits oignons, trois navets, trois carottes et quatre grosses pommes de terre. Autant que possible servez-vous d'un trancheur à légumes tout désigné pour un tel usage. Quand la viande a mijoté pendant une demi-heure, ajouter les légumes, un clou de girofle, un petit piment vert haché, une cuillerée à thé de sauce anglaise, une cuillerée à thé de sel, une demi-cuillerée à thé de poivre blanc, une demi-feuille de laurier (pas plus). Renvoyer la casserole au four qui doit marcher à une chaleur modérée, et laisser mijoter doucement pendant une autre heure et demie. Si la sauce doit être épaissie, faites-le avant de servir.

Le plat anglais connu sous le nom de "Lancaster Pot-Pie" est toujours très apprécié, comme une foule d'autres connus des ménagères. Mais il faut y penser à temps.



# Cours de Cuisine Bourgeoise

Ce chapitre est consacré à l'emploi rationnel des légumes et à la meilleure façon de les préparer



**N**E PERDONS pas de vue que les légumes jouent un rôle important dans notre alimentation générale et occupons-nous d'eux dans ces premiers essais de cuisine pratique. Si simples que soient les bonnes méthodes employées pour leur cuisson, on peut estimer sans grandes chances de se tromper que deux légumes sur trois perdent énormément de leurs qualités nutritives par une préparation défectueuse ou fautive, de notre part, de juger exactement ce que nous devons leur demander et comment nous devons nous y prendre pour leur permettre de remplir leur mission spéciale.

Prenons, par exemple, les pommes de terre. Pourquoi les sert-on une fois ou deux par jour? Que leur demande-t-on? De tenir lieu de simple "bourratif"? Si vous saviez que les pommes de terre recèlent de grandes vertus, au lieu de conserver celles-ci les perdriez-vous dans l'évier? Si étrange que paraisse la question, c'est cependant ce que nous faisons tous: nous nous livrons à ce gaspillage, parfois sans y songer et quelquefois pour épargner notre peine. Pourtant combien il est plus pénible d'avoir à prendre des toniques, à suivre un régime spécial quand notre santé souffre du manque dans notre organisme de ces éléments mêmes que les légumes nous fournissent si généreusement.

Les grands bénéfices que nous retirons des légumes sont les suivants:

1. Les sels minéraux, si précieux et si abondants dans la plupart des légumes.
2. La cellulose, dont les légumes sont très largement pourvus.
3. Le corps du légume, qui contribue à apaiser la faim en procurant ni plus ni moins qu'une sensation agréable de vide comblé.

C'est le premier de ces bénéfices que l'on détruit trop facilement par les méthodes de préparation et de cuisson communément en usage. La principale erreur tient à la façon dont nous pelons certains légumes, tels que nos amis de chaque jour: la pomme de terre, la carotte, le panais. Le plus clair de la

jeter l'eau dans laquelle on a fait bouillir les légumes. Un simple coup d'œil nous apprendra que l'eau dans laquelle un chou, par exemple, a bouilli, a pu dérober à ce légume une quantité suffisante de matière pour devenir toute verte. En outre, elle sera trouble, épaisse; ainsi se révèle la présence des matières qu'elle extrait et dissout.

Que cette eau, trop souvent jetée par nous, contienne la meilleure et la plus précieuse partie des sels minéraux du légume, c'est là un fait dont nous nous avisons rarement. Ces sels, nous les laissons

façon à les rendre plus tendres. Ensuite on les fait sauter dans très peu de graisse ou bien on les chauffe à la température convenable, qui doit être d'environ 263 degrés, c'est-à-dire capable de dorer un morceau de pain en 40 secondes. Cette méthode est très employée quand les légumes sont mélangés à d'autres mets pour en faire des pains, beignets, rissoles, etc., ou bien plongés dans de la pâte à frire ou dans de la chapelure et des œufs; elle aide à varier la façon de présenter les légumes les plus banals. Une variante consiste à ajouter des légumes à demi cuits, tels que des panais, carottes, oignons d'Espagne, au plat dans lequel un rôti est en train de cuire, puis de laisser le tout finir de cuire ensemble. Les légumes dorés et croustillants à la surface s'imprèneront ainsi du fumet délicat de la viande.

Après ces méthodes en quelque sorte fondamentales, il existe une foule de moyens de préparer les légumes communs ou rares. Ainsi, l'on peut couper en tranches les pommes de terre, le salsifi (ou "oyster plant," comme on le désigne souvent), les champignons, les céleris, le maïs, les tomates, les courges à la moëlle. La plupart de ces légumes, à l'exception, bien entendu, du maïs en boîte, des tomates fraîches ou en conserves, doivent d'abord être cuits à la vapeur ou à l'eau jusqu'à mi-cuisson. L'on saupoudre ensuite un plat allant au four avec du pain réduit en miettes et l'on place une couche de légumes coupés en tranches fines ou en dés; puis on assaisonne de sel, de poivre et de tout autre condiment approprié (jus ou sel d'oignon, sel de céleri, ciboulette ou persil haché) et après avoir ajouté de petits morceaux de beurre, on saupoudre le tout de farine. Puis, on dispose une nouvelle couche de légumes à laquelle on ajoute de même du beurre et de la farine, et l'on continue jusqu'à remplissage du plat. Vous versez ensuite de manière à couvrir le tout, du lait faris sur lequel vous répandez du pain râpé; vous parsemez de petits morceaux de beurre et vous laissez cuire au four pendant un temps variant entre une demi-heure et une heure et demie suivant le degré de cuisson déjà reçu par les légumes une première fois. Une fois cuit, ce plat doit présenter une surface



Le bain-mari doit fermer hermétiquement

échapper à travers la passoire, tandis que nous payons chez le pharmacien 95 cents pour une bouteille de huit onces de tonique!

Donc, veillons-y en faisant notre cuisine. Nous pouvons éviter complètement ces errements, soit en cuisant nos légumes dans le moins d'eau possible et en utilisant ensuite leur jus, soit en nous servant de l'eau de cuisson pour la confection de nos soupes et de nos sauces, de façon à recouvrer entièrement la valeur nutritive du légume.

### Des meilleures méthodes générales

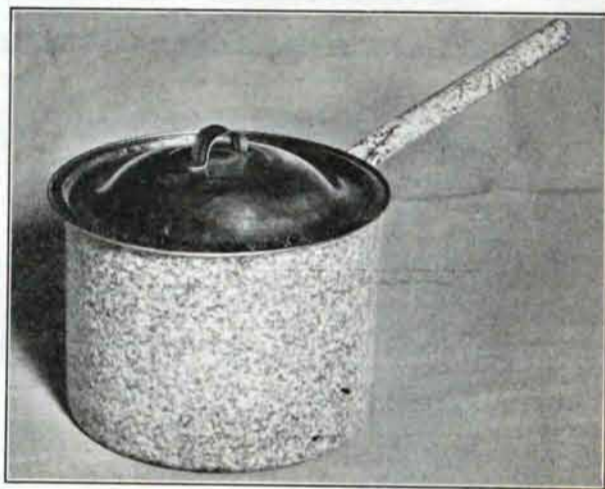
**L**A MEILLEURE façon de préparer les légumes est de les cuire à la vapeur. Ce procédé peut remplacer la cuisson dans l'eau dans presque tous les cas. Il y a deux raisons pour l'employer:

1. De cette manière, les sels minéraux ne sont pas dissous et dilués dans l'eau.
2. C'est le meilleur moyen de retenir la saveur originelle du légume.

Lorsqu'on recourt à l'ébullition, on doit le faire avec aussi peu d'eau que possible. À l'exception des pommes de terre et des artichauts de Jérusalem, on doit éviter le plonger de légume à cuire dans l'eau froide. Celle-ci doit être prête à bouillir et préalablement salée.

On sale l'eau pour faire ressortir la saveur naturelle du légume et la bonifier. Tout le monde connaît le goût fade qu'ont les pommes de terre cuites dans une eau qu'on a oublié de saler. Une fois vos légumes bouillis, égouttez-les aussi vite et aussi complètement que possible, en prenant soin de ne pas les briser, à moins qu'ils ne soient destinés à être ensuite réduits en purée, ou qu'ils ne doivent subir une autre transformation. Réchauffez-les un instant, s'il en est besoin, et servez sur un plat chaud.

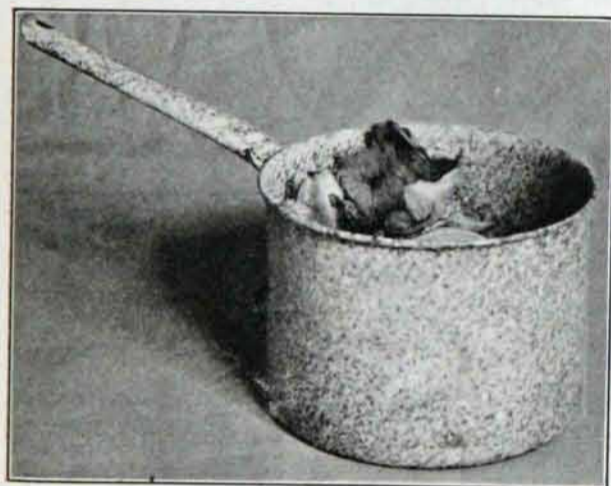
Les légumes frits ou sautés demandent souvent à subir au préalable une légère cuisson dans l'eau de



Les racines et tubercules doivent être cuits sous couvercle

légèrement dorée.

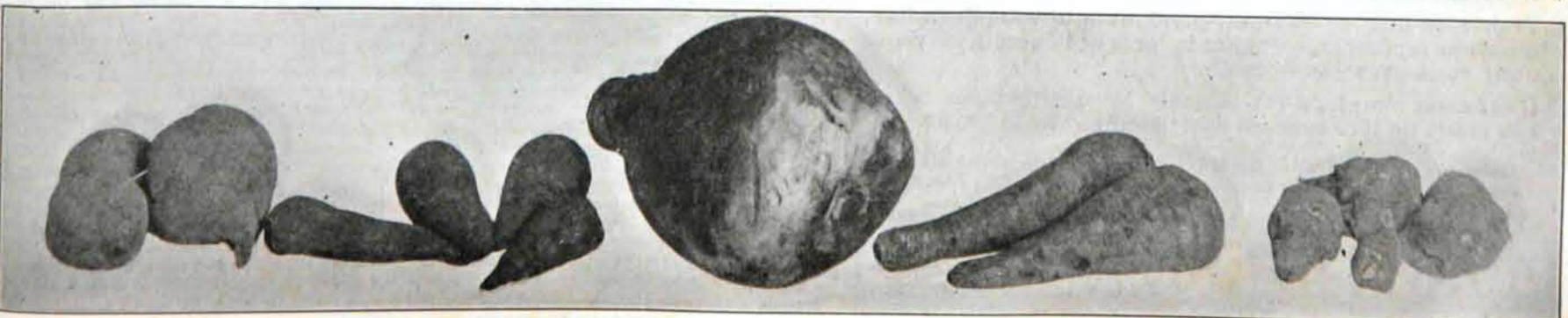
Il est toujours bon de placer dans le four pendant la cuisson de ce genre de plat, une casserole contenant de l'eau. Les légumes à la crème sont tout d'abord cuits de la même façon pour être servis ensuite dans une épaisse sauce à la crème. Pour faire cette sauce, mêlez dans une petite casserole placée sur un feu modéré la valeur d'une cuillerée à soupe de beurre et une égale quantité de farine; après avoir bien mélangé le tout, réduit en une pâte aussi unie que possible, placez-le dans une casserole plus grande contenant de l'eau bouillante. Ajoutez-y le contenu d'une tasse de lait que vous y verserez très doucement. Remuez sans arrêt afin que la sauce demeure bien lisse. Il ne reste plus qu'à assaisonner de sel et de (Suite sur la page 41)



Les légumes verts sont bouillis très vite dans une marmite découverte

richesse minérale de la pomme de terre réside dans ce que nous détachons de ce légume pour le jeter. Ainsi, sans parler du gaspillage que représentent des épluchures trop épaisses, le sacrifice offert réclame bien haut un couteau aiguisé; on doit apporter tous ses soins à peler très finement la pomme de terre; mieux encore, on la cuira à l'eau en lui conservant la peau, après l'avoir lavée et brossée consciencieusement. Une fois bouillie ou cuite à la vapeur, la peau qu'on détachera n'aura plus que l'épaisseur d'une simple pellicule. On tiendra alors ce légume ou chaud en le plaçant dans un "steamer" ou sur un plat, dans le four où il restera jusqu'à ce qu'on l'en retire pour lui faire subir une dernière préparation avant de le servir.

La second cause de gaspillage, c'est l'habitude de



# Le dernier cor

En exterminant votre cor au moyen du Blue-jay, c'est le coup de grâce que vous donnez à votre dernier cor.

Vous apprendrez comment on arrête la douleur, comment également on met fin rapidement et complètement à tous les cors.

Des millions emploient maintenant le Blue-jay et tous se débarrassent de leurs cors.

## La nouvelle méthode d'aujourd'hui

Le Blue-jay, c'est la nouvelle méthode d'aujourd'hui, la méthode scientifique.

Elle a été perfectionnée dans un laboratoire renommé pour ses expériences chirurgicales.

Elle remplace les nombreux traitements douloureux et inefficaces. Elle a prouvé le ridicule et le danger qu'offre l'habitude de rogner les cors; d'ailleurs on n'y met point fin, en les rognant.

Servez-vous en ce soir :

Appliquez sur le cor, une em-  
plâtre Blue-jay ou le liquide Blue-  
jay, suivant votre choix.



Remarquez comme la douleur vous quitte rapidement. Attendez quelque temps et le cor s'amollira et se détachera complètement.

Ce qui arrivera à ce cor, arrive ainsi à tous les cors. C'est le sort que subissent d'ailleurs une vingtaine de millions de cors tous les ans.

Ne tolérez pas les cors. Ne souffrez pas que vos pieds soient ainsi défigurés, surtout quand vous pouvez les faire disparaître aussi facilement que vous feriez disparaître une tache sur le visage.

Nous n'êtes pas plus excusable de tolérer les premiers.

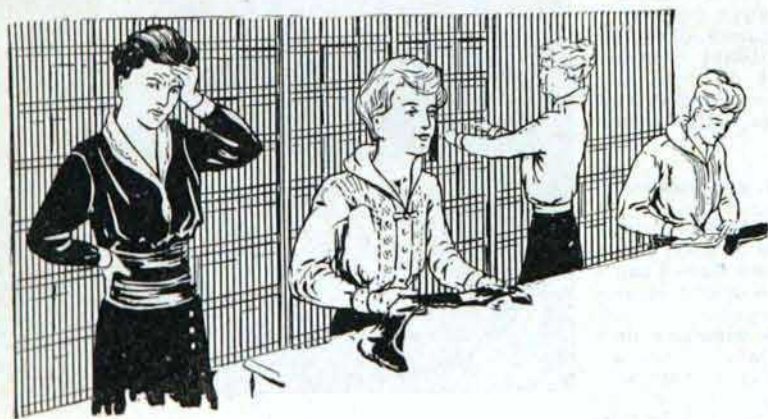
N'oubliez pas ceci. Cela signifie trop pour vous d'ailleurs.

Demandez le Blue-jay à votre pharmacien.

# B&B Blue=jay

Emplâtre ou liquide  
L'exterminateur scientifique de cors

BAUER & BLACK, Limited, Chicago, Toronto, New-York  
Fabricants d'appareils chirurgicaux et de produits alliés



# Mal de tête Aveuglant

Longues heures, tension nerveuse, préoccupation constante, atmosphère renfermée—

Vous ne pouvez plus supporter cela—il vous faut du repos.

Et, pendant que vous vous reposez, laissez les Chamberlain's Tablets, qui sont douces, sûres, tonifiantes et purgatives, stimuler votre foie, nettoyer insensiblement votre estomac, et établir le fonctionnement naturel et sain des intestins.

Prenez-en une ce soir—et, pendant que vous dormirez, que vous reposerez, regagnez la force et l'énergie nerveuse dont vous avez tant besoin.

C'est assez simple, n'est-ce pas? Ne négligez pas cela—Les maux de tête sont un avertissement de la nature.

Demandez à votre pharmacien les Chamberlain's Tablets, 25 cents, ou par la malle, à la Chamberlain Medicine Co., Toronto.

# CHAMBERLAIN'S TABLETS

# À TRAVERS LE CHAS DE L'AIGUILLE

LA MÉTAPHORE biblique du chas de l'aiguille prend une autre signification d'après Mademoiselle Suzanne Boitard, journaliste française voyageant actuellement en Amérique. Elle affirme que la Canadienne a besoin de faire plus ample connaissance avec le chas de l'aiguille si elle desire entrer dans le royaume des femmes bien mises. C'est parce que les Françaises, presque toutes sans exception, connaissent l'art de manier l'aiguille et de donner à leur accoutrement leur conception personnelle et aussi de réparer, à l'occasion, le vête-

l'aiguille' dans le vrai sens du mot français.

"L'ouvrière française ne peut avoir qu'une seule blouse, mais elle sait comment la laver, la repasser et lui donner les soins voulus pour qu'elle paraisse fraîche et belle. Ici, les blouses sont envoyées au dehors pour être blanchies; elles reviennent propres; mais elles ont perdu toute leur fraîcheur et leur belle apparence.

"Dans Paris, il y a un petit magasin sur presque toutes les rues où l'on peut se procurer des aiguilles, des boutons, du coton à repriser, du galon et toutes



Mademoiselle Suzanne Boitard, journaliste française en tournée d'Amérique

ment déchiré, qu'elles peuvent s'habiller aussi bien avec aussi peu d'argent comparé à nos dépenses, dit Mademoiselle Boitard.

"Si la Française est bien mise c'est parce qu'elle comprend l'art d'avoir soin d'elle sans aide," déclare Mademoiselle Boitard. Elle connaît la valeur d'une parure personnelle, et ce qu'il y a de plus, on l'habitué dès son bas âge à l'économie en aidant aux soins de la garde robe. Ici, je trouve que les femmes sont moins soigneuses. Quelques unes sont habiles 'avec l'aiguille' d'après l'expression reconnue d'ici, mais peu d'entre elles sont artistes 'avec

les petit choses nécessaires pour un garde robe—les choses dont toutes les femmes se servent. Mais dans ce pays on est obligé de se rendre dans les magasins à rayons pour ce procurer ces 'choses nécessaires' et, là, marcher des heures et des heures, dans des allées remplies de monde, pour trouver le comptoir des 'choses utiles.' La grande distance qu'il y a pour aller à ce comptoir nous montre le peu d'importance et le peu de valeur données par la moyenne des femmes. Si un vêtement se déchire ou s'use, elle le met de côté ou l'envoie à réparer. La Française fait ce travail elle-même."

# UN CANADIEN ERRANT

(Suite de la page 22)

Direction, pour soumettre une demande d'escompte d'ordre important et urgent, en la faisant suivre d'une appréciation personnelle que l'on devinait précise, catégorique, exercée en un mot. Le sort d'une entreprise tremblait là sur le fil électrique; mais je connaissais bien la trempe de caractère et l'étonnante information de l'homme, du "général" de finance que l'on consultait ainsi sous nos yeux. La réponse ne se fit pas attendre: le prêt fut accordé, sous réserve de la surveillance ordinaire du gérant local, à l'autre bout du fil et presque de la Province. Et nous avions eu dans ce court instant comme un résumé instructif, comme une vision rapide du fonctionnement intime de l'une des plus importantes institutions financières de notre province.

Il serait difficile d'analyser en d'aussi rapides aperçus les causes profondes de l'heureux état de choses ainsi con-

staté de nos jours. Pour y atteindre, il a fallu franchir bien des étapes, dont quelques-unes durent nécessairement être fort laborieuses, sinon jamais tout à fait périlleuses. Mais il nous semble y apercevoir comme une trinité de résultats obtenus tout au long de la route: progrès national, progrès de la Banque, progrès dans la formation de son personnel. Car c'est un fait digne de remarque que l'homogénéité du personnel de ces institutions, peut-être marquée davantage encore dans celle-ci, où l'on entre souvent à quinze ans—c'est notre cas personnel si on nous permet de le mentionner—pour y recevoir une formation graduelle permettant d'atteindre jusqu'aux plus hauts postes—ce qui n'est pas notre cas personnel... Que si l'on voulait remonter plus haut encore, et rechercher le point de départ absolu, nous ferions

(Suite sur la page 45)

## Soins à donner au visage et à la chevelure



**C**ELLES qui veulent conserver leurs cheveux épais, luisants et libres de toutes pellicules, appliqueront sur le cuir chevelu, un bon tonique, 1 ou 2 fois par semaine. Séparez les cheveux avec un peigne et frottez le cuir chevelu avec de la ouate imbibée de tonique que vous aurez mis préalablement dans une soucoupe. Si le tonique est régulièrement appliqué il empêchera les cheveux de perdre leur couleur et de devenir prématurément gris.

**C**OIFFURE seyante pour jeune fille ou jeu-e femme. Les coiffures actuelles est lâche sans toute fois être négligée. Les cheveux du devant sont ramenés un peu sur le front afin d'adoucir les contours du visage, les cheveux sur les côtés sont bouffés sur les oreilles et ceux d'en arrière sont enroulés sur la nuque.



**U**NE manière facile de faire les bouffés de cheveux que les jeunes filles aiment à porter sur les oreilles est de séparer les cheveux en une épaisse mèche, de chaque côté, au-dessous des tempes. Enroulez les cheveux sur vos doigts en tournant les bouts en dessous et épinglez solidement. Les cheveux ondulés sont faciles à arranger de cette manière, mais si vos cheveux sont trop fins et trop droits, mettez-les sur des bigoudis le soir avant de vous mettre au lit.

**V**OUS ferez disparaître les taches de rousseurs en vous servant d'une solution contre les rousseurs et d'un petit pinceau en poil de chameau. Demandez chez le pharmacien le mélange suivant: Un drame d'Ammonium Chloride et 4 onces d'eau distillée. Lavez le visage à l'eau chaude, séchez et appliquez la lotion sur les rousseurs tel qu'indiqué sur la gravure. Il est préférable de faire ce traitement le soir au coucher.



**S**I VOUS voulez être jolles, donnez à vos joues un massage avec de la "Cold cream" le matin avant de sortir. Prenez, premièrement sur les bouts de vos doigts, de la pommade et placez le pouce au-dessous de la mâchoire, puis frictionnez avec les doigts, les joues, en remontant. Essayez le visage afin d'enlever toute trace de pommade. Poudrez le visage avec une poudre de riz et essayez de nouveau.



**C**ONSERVEZ vos cheveux souples et épais en leur donnant un massage, tous les soirs, avant de vous mettre au lit, avec le bout de vos doigts. Mettez chaque côté de la tête au-dessous des oreilles, les bouts des doigts de chacune de vos mains et massez de bas en haut jusqu'au sommet de la tête. Assurez-vous que le cuir chevelu remue sous la pression de vos doigts et non les doigts seuls sur le cuir chevelu. Ce traitement donnera une meilleure circulation, indispensable pour fortifier le cheveu.



Prenez soin de vos dents!

## COLGATE'S RIBBON DENTAL CREAM

Crème dentifrice à ruban

"Celui qui prend soin de ses dents, peut manger dessus plus longtemps." Si vous brossez vos dents en travers,

des particules d'aliment se logeront entr'elles, elles y fermenteront et bientôt la carie apparaîtra qui fera d'une dent saine une dent gâtée! Brossez vos dents, dans le sens où elles poussent, en partant de la gencive.

Les dentistes recommandent ce produit de fabrication canadienne, comme un bon dentifrice hygiénique dont tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants devraient faire usage deux fois par jour.

4c. pour un essai

Envoyez-nous 4c en timbres-poste et nous vous expédierons un échantillon de Crème Dentifrice à Ruban de Colgate ou une petite boîte de poudre de Talc de Colgate. Pour 2c de plus nous vous enverrons trois petites bouteilles de parfum qui vous permettront de juger les célèbres parfums de Colgate.



De fabrication canadienne

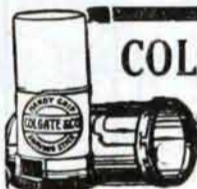
Fabrique et Maison de Vente à Montréal.

COLGATE & CO. Maison fondée en 1806

Fabricants des parfums, eau de toilette, cold cream et poudres de talc de Colgate

Seul agent pour le Canada: W. G. M. Shepherd

137 rue McGill, Montréal.



COLGATE: "Bien en main"

Le bâton de Savon pour la Barbe à Soudure dont rien ne se perd!



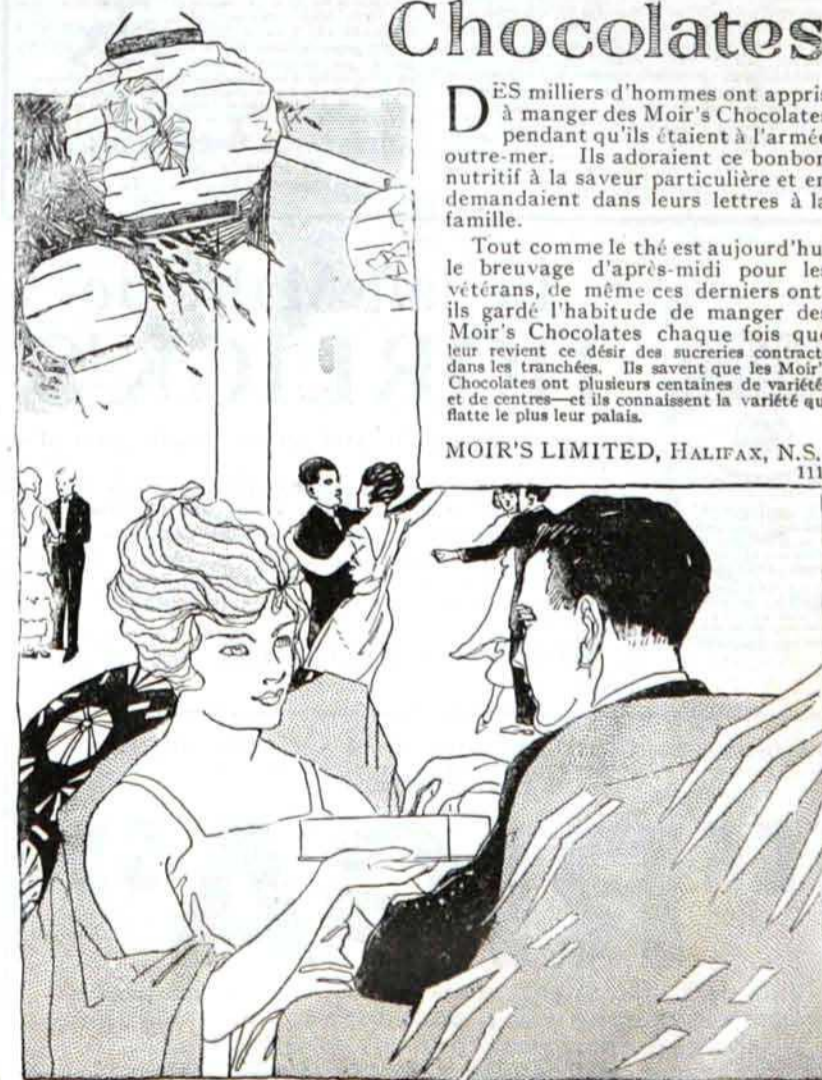
## MOIR'S Chocolates

**D**ES milliers d'hommes ont appris à manger des Moir's Chocolates pendant qu'ils étaient à l'armée outre-mer. Ils adoraient ce bonbon nutritif à la saveur particulière et en demandaient dans leurs lettres à la famille.

Tout comme le thé est aujourd'hui le breuvage d'après-midi pour les vétérans, de même ces derniers ont-ils gardé l'habitude de manger des Moir's Chocolates chaque fois que leur revient ce désir des sucreries contracté dans les tranchées. Ils savent que les Moir's Chocolates ont plusieurs centaines de variétés et de centres—et ils connaissent la variété qui flatte le plus leur palais.

MOIR'S LIMITED, HALIFAX, N.S.

111





**Aussi blanc que le lis**  
 "Son teint ressemble à un lis" — la douceur veloutée de sa peau avec son apparence d'une blancheur de perle a été obtenue par l'emploi de la

**Crème Orientale de Gouraud** F 126

Depuis plus de soixante-dix ans les femmes dans le monde entier se sont servi de cette crème pour obtenir une beauté sans égale.  
 Échantillon envoyé franco contre 10 cents.

**Savon médicamenteux Gouraud**  
 Conserve la peau pure, douce et blanche. Il donne une mousse très abondante qui laisse la peau entièrement propre et fraîche. S'emploie avant l'application de la Crème Orientale de Gouraud.  
 Échantillon envoyé franco contre 10 cents.

**Ferd. T. Hopkins & Son**  
 430 Lafayette St., New York City



**CETTE FORME AJUSTABLE REND FACILE L'ART DE COUDRE**

NE vous laissez pas effrayer par cet épouvantail de l'essayage qui vous empêche de confectionner le costume ou la robe que vous désirez. Avec la Forme Ajustable "Collapso Queen," vous pourrez vous ajuster vous-même avec précision et rapidité et épargner ainsi les frais d'une couturière. Le mi-corps à charnières breveté permet d'ajuster indépendamment le corsage ou la hanche à n'importe quelles lignes et rend pratiquement impossibles l'ajustement défectueux d'un corsage ou toute erreur dans le mesurage d'une jupe. Et comme chaque section peut-être modifiée indépendamment des autres, l'ajustement des modes les plus nouvelles n'est plus que l'affaire de quelques secondes.

A part cela cette forme remarquable peut être démontée et posée sur une table pour l'ajustement de blouses ou de corsages ou pour être remise dans la boîte de fibre qui l'accompagne.


**Pour Sauver de l'argent, lisez cette proposition**

Vous ne pouvez pas, tout simplement, vous passer de la Forme Ajustable "Collapso Queen" à cette époque de prix exorbitants pour le vêtement. Elle se paiera elle-même plusieurs fois rien que par les économies qu'elle vous fera faire sur les frais de couturière. Et afin que vous puissiez payer la Forme avec l'argent même qu'elle vous épargnera, nous vous l'expédierons immédiatement sur réception d'un mandat-poste ou d'un mandat-express pour la somme de \$10.00. Vous paierez ensuite la balance (\$21.50) par versements mensuels faciles. (Le prix au comptant est de \$30.00). Décidez de faire cette grande économie dès aujourd'hui en faisant votre premier paiement. Adressez: Dept. L.

**Quelle grandeur de forme commander**

Si la mesure de votre buste ne dépasse pas 36 pouces commandez la Forme Ajustable No. 1. Si la mesure de votre buste dépasse 35 pouces et que vous ne comptez pas avoir occasion de vous servir de la forme pour un autre membre de la famille dont la mesure de buste est moins grande, commandez la forme grandeur No. 2. Pour celles dont le buste mesure 40 pouces ou plus nous préparons une grandeur spéciale, le No. 3.

**ADJUSTABLE DRESS FORM CO of Canada, Limited**  
 14 Millstone Lane - Toronto



**Le lait Malté de HORLICK'S**

Est employé partout avec succès depuis près d'un tiers siècle.

Il est fabriqué dans des conditions sanitaires avec du lait propre et riche et notre grain malté spécial.

La boisson-nourrissante est préparée en diluant la poudre dans l'eau.

**Les enfants et les bébés grandissent avec. Convient à l'estomac le plus délicat de l'invalides ou du vieillard.**

Reconstituant comme lunch pressé au bureau ou à table.

**Exigez Demandez Horlick's l'original**



Contre la Constipation et la Grippe employez l'Eau Purgative

**"RIGA"**

Elle agit doucement mais sûrement, chez les jeunes comme chez les vieux, sans causer aucun malaise.

SOCIÉTÉ DES EAUX PURGATIVES RIGA, 40, rue Plessis, Montréal.

N.B. Cartes à marquer pour euchre (tallies) gratis sur demande.

**"Chapelle Ardente"**

(Suite de la page 12)

jour-là, il parla tout à coup, avec mystère, comme si ses pensées avaient entravé ses paroles.

"La chapelle n'a pas brillé; les cierges de l'autel n'ont pas été allumés — et ils s'allument pour les Dupuis!"

Je tressautai. J'avais oublié ce que ce pauvre vieillard faible d'esprit se rappelait; il y avait tant d'années qu'Edouard Tremblay était mort. Mais la légende me revint alors, complète, à la mémoire. La chapelle ardente ne s'illumine pas pour tout le monde à la Tête de Roches, monsieur. C'est là le fond de la légende. Le petit nombre seulement est favorisé de ce privilège: il y a les Tremblay, les Dupuis, et les Desmoulins, leurs proches parents. Peut-être est-ce quelque Tremblay ou quelque Dupuis qui ont mérité cette grâce, parce que ce sont eux qui, sauvés d'un naufrage en face de Beauport, ont bâti la première chapelle en l'honneur de la bonne Ste-Anne, la grande thaumaturge. Il y a toujours eu des Tremblay ici, depuis les grands aventuriers de ce nom venus de France: des Tremblay, des Bonnat, des Dupuis et des Desmoulins.

Je regardai le vieillard qui était retombé dans sa léthargie. Je savais que son lit, dans la petite chambre qu'il occupait, faisait face à la chapelle, de l'autre côté du précipice. Si elle s'était éclairée il l'aurait vue. Tout le monde reconnaissait qu'elle n'avait pas brillé depuis la mort d'Edouard Tremblay, mais il y avait si longtemps de cela qu'à la Tête de Roches on avait oublié la légende. Et moi-même, qui avais déjà tant de fois entendu parler des lumières j'avais cessé d'y croire.

Vint le mois de juin, et avec ce mois, Louis Dupuis, l'œil malin, la parole douce, d'apparence paisible et respectueuse de la loi, malgré que son bateau avait rapporté sur la rive, pendant les nuits sans lune, nombre de fûts de cognac de contrebande. Depuis son retour des grandes zones de pêche, en avril, il n'avait pas gravi une seule fois le grand escalier du phare. Cette fois, il monta, donnant tous les signes d'une pitié véritable mais qui était feinte. Il faut vous dire que Louis Dupuis avait courtisé Marie Desmoulins avant que Jules, son cousin, ne devint son fiancé, et, depuis cette date, une sourde inimitié existait entre les deux hommes; pendant plus d'une année Louis n'adressa pas une seule fois la parole à Marie.

MAIS maintenant il manifestait tant de bonté que tous les doutes de la jeune fille firent place à une immense reconnaissance. Il commença par bredouiller quelques paroles émus, de sympathie pour elle et d'éloges pour Jules. Puis Marie, toute en larmes, lui parla de leurs espérances évanouies; elle parla de leur maisonnette qu'ils n'habiteraient jamais ensemble; elle lui montra même une petite photographie de son fiancé qui ne la quittait pas. Nous autres, monsieur, nous pleurons aussi facilement que nous rions et personne n'avait jamais pu s'imaginer que Louis faisait parade d'un sentiment qui ne fût pas sincère. Tenez, monsieur, moi-même, qui savais que plus d'une fois Louis avait quitté le confessionnal en remportant la moitié de ses péchés — moi-même je fus trompé. Et cependant j'aurais dû me douter...

"Il ne reviendra pas," sanglota Marie, et la mer roula une vague moqueuse pendant que sur la falaise venait mourir les dernières lueurs du couchant. "Il ne reviendra pas. Sa pauvre dépouille roule quelque part au large, et son âme est déjà près de l'Eternel."

Louis reprit alors: "Ne peux-tu pas supporter toute la vérité, Marie Desmoulins? Je n'ai pas pu, avant aujourd'hui, me décider à te la dire. J'étais à côté de lui quand le grand "passager" sortit du brouillard. Il frôla ma barque qu'il repoussa comme une coquille, mais la sienne fut précipitée au fond et attrapée par l'hélice qui ne renvoya à la surface que des débris humains et des éclats de bois. Le grand navire continua sa course sans que personne à son bord pût se douter de ce qui venait d'arriver. Maintenant, j'ai rempli ma mission." Il partit sans en dire davantage.

Le lendemain, Louis reparut avec des paroles de consolation et, graduellement, il finit par s'insinuer dans le cœur de Marie. Mais Jean Tremblay l'avait en horreur. Il le fixait avec des yeux étranges comme quelqu'un qui aurait vu le diable en personne, et, appuyé sur son bâton, le guettait pendant des heures avec une expression de colère et de discernement d'autant plus terrible qu'elle ne se manifestait pas par des paroles.

On était, je crois, en novembre quand

Louis parla de mariage. Marie eu était rendue à le regarder comme un frère et il avait gagné sa confiance et pris une telle place dans son existence que même, malgré son amour pour le disparu, elle était devenue indécise. Car Louis avait la patience de Satan et la séduction d'une première faute. Elle s'adressa à moi:

"Consulte ton cœur Marie," lui dis-je. "S'il se sent incliné vers Louis, bien que le souvenir de Jules soit encore bien vivace chez toi, il faut que tu te souviennes que c'est aux vivants qu'il faut consacrer la vie que Dieu nous a donnée. Il n'est pas bien de douter de sa sagesse et de se plaindre de sa Volonté."

Je ne pouvais pas lui conseiller de ne pas se marier parce que son fiancé était mort. Dans les cieux il n'y a pas de mariage.

Il fut donc décidé qu'ils se mariaient au mois de janvier. Puis on remit l'affaire au mois de février et, finalement, Marie retarda l'événement jusqu'à la première semaine de mars, quelques jours avant le départ des pêcheurs. Ce devait être le dernier voyage de Louis qui avait obtenu, du gouvernement, la garde du phare. Les bancs furent publiés et la date du mariage fut arrêtée.

Mais personne n'avait songé à Jean Tremblay. Louis n'avait même pas fait d'objection à ce que l'on roulât le vieillard dans sa chaise jusqu'à l'église pour l'occasion. Marie se tenait à ses côtés avec Louis à sa droite. La cérémonie allait commencer quand soudain, Jean Tremblay, s'appuyant sur son bâton, se dressa sur ses jambes, la première fois depuis une douzaine d'années, et levant sa main droite vers le ciel, s'écria d'une voix sourde qui remplit toute l'église:

"Jules n'est pas mort! La chapelle n'a pas brillé. Les cierges de l'autel n'ont pas été allumés... Et ils s'allument pour les Dupuis!"

Il n'y eut donc pas de mariage ce jour-là. La mariée qui s'était évanouie ne reprit ses sens que dans sa propre maison où des femmes l'avait transportée. Et dire que nous avons cru tout le temps que Jean Tremblay ne comprenait rien!

Les pensées et les désirs de Marie se portèrent de nouveau vers Jules Dupuis. Pendant sept jours elle refusa de voir son deuxième fiancé. Mais ce dernier sentait sa conquête faite; il persista. Les femmes du village se mirent de la partie et ne laissèrent à la pauvre fille aucun répit. Louis était traité injustement, prétendaient-elles. Marie devait épouser celui à qui elle s'était promise ou quitter le village. D'un autre côté, Louis était déjà le gardien en titre du phare. Où irait-elle si on la forçait de partir? Et Jean, pauvre vieillard infirme, jusqu'où pourrait-il l'accompagner? A la fin, elle capitula, mais à une condition: c'est que le mariage n'aurait lieu que juste une heure avant le départ des pêcheurs pour Anticosti. Louis d'assez mauvaise grâce, fut forcé d'accepter.

Cette fois le piège ne lâcha pas sa prisonnière. Le vieux Jean fut laissé à la maison, et je mariai les deux jeunes gens dans l'après-midi. De l'église ils se rendirent directement au bord de l'eau où la moitié des barques étaient prêtes à prendre la mer aussitôt qu'un immense champ de glace aurait laissé la route libre. Louis Dupuis déposa un baiser sur la joue froide de son épouse et partit.

"Je serai de retour à la mi-avril," avait-il dit.

Marie avait donc quatre semaines pour apaiser son cœur et ensevelir le passé. Mais les jours passent vite. La mi-avril arriva et, avec elle, un avant-coureur de la flotte, un petit bateau qui revenait chargé de peaux. La pêche avait été abondante; les bateaux étaient déjà dans le bas du golfe, celui de Louis avec les autres. La flotte passerait sous le phare durant la nuit.

C'était le 14 avril, l'anniversaire du jour que Jules devait être de retour, l'année précédente, avec le gros de l'expédition dont il faisait partie. La nouvelle mariée pleura son mort puis attendit avec terreur le vivant. Lorsqu'elle eut nettoyé le fanal du phare, rempli le réservoir, elle traversa le petit pont et pénétra dans la chapelle mystérieuse du rocher de calcite.

LA NUIT tombait, et de l'endroit où elle était elle pouvait voir les lumières de la Tête de Roches distribuer leur rangée de points clairs tout le long de la rive. Au loin brillait le phare du Cap aux Corneilles; tout près, celui dont elle avait la garde lançait ses longs traits de lumière sur la surface du golfe qui grondait déjà sous la bour-

(Suite sur la page 36)



**ELLE AFFIRMAIT: "Les hommes sont relâchés en ces matières"**  
**IL RÉPONDIT: "Je l'admets; mais les femmes ont-elles bien le droit de les condamner?"**

**R**ÉCEMMENT j'ai publié la lettre qu'une femme m'écrivait pour protester contre ce qu'elle appelait ma "partialité" en essayant d'établir pour les femmes une règle de bonne tenue que je ne semblais pas appliquer aux hommes.

"Prêchez aux hommes," écrivait-elle. "Ce sont eux les vrais coupables en ces matières. Peu de femmes parmi mes connaissances méritent qu'on leur rappelle les faits que vous citez à leur sujet; mais la plupart des hommes que je connais les méritent assurément."

À ceci voici ce qu'un homme répond: "Je dois admettre le bien-fondé de ce qu'écrit votre correspondante; la plupart des hommes sont trop relâchés en ces matières. Mais, après tout, les femmes ont-elles bien le droit de reprocher aux hommes une négligence dont un si grand nombre d'entre elles se rendent coupables? N'est-il pas tout naturel qu'en pareilles matières nous attendions que l'exemple nous vienne de votre sexe? Je crois volontiers qu'il n'est pas une femme qui, le sachant, permettrait à la transpiration, ou son odeur, de gâter l'élégance délicate de sa tenue. Mais tout homme sait combien nombreuses sont les pécheresses inconscientes sous ce rapport, et cela parmi les femmes les plus délicieuses."

Comme Adam, l'homme essaye de disculper son sexe en réjetant la faute sur Eve. Mais ce stratagème ne réussit pas. Sans doute, toutes les femmes n'ont pas encore appris combien il est nécessaire de se précautionner contre la transpiration. Mais cela ne change, ni n'excuse le fait que les hommes, d'une façon générale, sont beaucoup plus relâchés que les femmes sur cette question de dédain individuel.

**Une vieille erreur—commune à presque toutes**

C'est un fait physiologique que bien de personnes sont exemptes de cette odeur, bien qu'elles ne s'en rendent pas compte elles-mêmes. La transpiration sous les bras, bien que plus active que partout ailleurs, n'est pas chez tous aussi abondante et aussi apparente. Mais les sécrétions du corps dont l'odeur est

prononcée se produisent de préférence sous les aisselles.

Les dessous des bras sont sujets à une sensibilité nerveuse très prononcée. Une excitation subite, la timidité même, sont des stimulants nerveux qui suffisent à provoquer là plutôt qu'ailleurs une plus grande transpiration. La forme de l'aisselle empêche la diffusion rapide de l'odeur ou de la sueur—avec ce résultat que les voisins ne remarquent la senteur subtile qu'au moment où nous nous y attendons le moins.

**Comment les hommes et les femmes de bonne tenue obviennent à la difficulté**

Les hommes et les femmes de bonne tenue obviennent partout à cette situation embarrassante au moyen de méthodes simples et formelles. Ils savent que ce détail ne peut pas être plus négligé que tout autre point essentiel de la propreté du corps. Ils lui accordent la même attention soignée qu'à leur chevelure, leurs dents ou leurs mains. Ils emploient Odorono, une eau de toilette préparée spécialement pour neutraliser les effets de la transpiration et son odeur.

Odorono a été formulée par un médecin qui savait que la transpiration, à cause de ces propriétés particulières, est réfractaire aux méthodes ordinaires de propreté—la transpiration excessive des aisselles est due à une faiblesse locale.

Odorono est un antiseptique, absolument inoffensif. Son emploi régulier donne cette certitude d'élégance parfaite, chère aux

femmes—cette impression de bon ton qui est une des règles de l'art de plaire. Odorono neutralise réellement la cause de la transpiration et de son odeur.

**Faites-en une habitude régulière!**

Employez Odorono régulièrement, seulement que deux ou trois fois par semaine. Le soir, au coucher, appliquez-la sous les aisselles. Laissez sécher et saupoudrez légèrement d'une poudre de talc. Le lendemain matin, lavez à l'eau claire. Les aisselles resteront douces et sèches et inodores, quelque soit la température, et en toutes circonstances! Les bains quotidiens n'en diminueront pas l'effet.

Les femmes qui constatent que leurs robes sont gâtées par des taches de sueur et par une odeur que le nettoyage à sec ne fera pas disparaître, trouveront dans Odorono le moyen d'obvier à cet ennui décourageant et souvent coûteux. Demandez dès aujourd'hui notre brochure. Vous y trouverez des renseignements très intéressants sur tous les ennuis de la transpiration!

Adressez: Ruth Miller, The Odorono Co., 27 Blair Ave., Cincinnati, Ohio. Dans tous les dépôts de toilette, au Canada et aux États-Unis, 35c., 60, et \$1.00. Par la poste, franc de port, si votre fournisseur ne l'a pas.

Les hommes trouveront intéressante notre brochure, "The Assurance of Perfect Grooming."

Adressez toutes commandes ou demandes par la poste comme suit: En Canada, à The Arthur Sales Co., 61 Adelaide St., Est, Toronto, Ont. Aux États-Unis, à The Odorono Co., 27 Blair Ave., Cincinnati, Ohio. En France, à L'Agence Américaine, 38 Avenue de l'Opéra, Paris. En Suisse, à L'Agence Américaine, 17 Boulevard Helvétique, Genève. En Angleterre, à The American Drug Supply Co., 6 Northumberland Ave., London, W.C. 2. Au Mexique, à H. E. Gerber & Cia., 2a Gante, 19, Mexico City.



Fabriquée au Canada

# "Chapelle Ardente"

(Suite de la page 34)

rasque. C'était son dernier refuge, le plus désert mais le plus heureux qui lui restât au monde. Les vieilles portes de chêne, attachées à leurs ferrures rouillées, les vitraux souillés et craquelés, les bancs grossiers, tout évoquait dans le silence le souvenir des générations disparues qui étaient venues prier là et donner à la chapelle la majesté du respect. Elle se glissa jusqu'à l'autel parmi les grands stalactites, et son cœur retourna avec le disparu vers les jours d'autrefois, vers les jours qui avaient précédé l'année terrible qu'elle venait de traverser.

Elle comprenait qu'elle ne pourrait pas vivre avec Louis. Elle ne voulait plus le revoir. Elle se précipiterait plutôt au fond du précipice. Elle fut assaillie de pensées méchantes et inconcevables. Elle souhaita que Louis périt dans la tempête. Jules était enseveli au large d'Anticosti et c'est là que s'envolait son cœur avec son amour. La honte la brûla comme un tison ardent qu'on lui aurait enfoncé dans les chairs. Elle pleura toute sa misère près de l'autel, mais là, Notre Dame, qui est la consolatrice des affligés, se pencha sur son cœur en détresse. Marie s'endormit.

C'était la nuit de la grande tempête. Une tempête comme on n'avait pas vue sur la rive nord depuis celle dont parlent les anciens et durant laquelle la mer enfonça l'isthme étroit qui reliait l'îlot de la chapelle au cap que domine le phare. Les vagues s'abattaient sur les roches avec des rugissements dignes de l'enfer; elles secouaient le petit pont fragile jusqu'à le faire craquer et le faire trembler sur ses appuis. Le vent faisait rage; les oiseaux, affolés, entouraient le phare en si grand nombre que sa lumière en était obscurcie. La moitié des toits à la Tête de Roches furent arrachés et tous les arbres solitaires furent déracinés. Que Dieu protège, dans ce temps là, les navires sur l'océan et qu'il garde notre petite flotte réfugiée près du rivage! Pendant des semaines, la mer jeta des débris sur le sable des grèves.

Marie était rendue auprès de Jules dans un rêve, et elle crut à la réalité de sa vision. C'est par une nuit semblable qu'il lui avait déclaré son amour. Il y aurait bientôt deux ans de cela, aussitôt après la mort de son père, et dans un moment où Louis la persécutait en la menaçant de lui enlever le phare. Elle était venue se réfugier dans la chapelle et se blottir, toute en larmes, près de l'autel, prêtant l'oreille à tous les bruits et redoutant d'entendre le pas furtif de Louis. Mais un pas plus ferme avait résonné sur les roches; Jules était entré, l'avait aperçue, s'était avancé vers elle tout rayonnant de bonheur. Il revenait de la pêche, les habits ruisselants d'embrun, et il était transi; mais voici qu'il trouvait la chaleur et l'amour, et que tous les deux, au fond de leur âme ils entendaient les aveux de leurs cœurs. Alors, elle s'était élançée dans ses bras et elle avait posé sa tête sur son épaule ruisselante. Comme ils étaient heureux! Se pouvait-il qu'elle fût encore là, mais seule, pendant que Jules était à jamais enseveli au large d'Anticosti? Ce souvenir cuisant rompit le charme de son rêve; elle s'éveilla. Un coup de mer terrible ébranla la chapelle, comme si les flots avaient renversé la frêle barrière qui s'opposait à leur fureur. Elle se dirigea vers la porte qu'elle ouvrit; un coup de vent glacial, accompagné d'une masse d'eau la repoussa à l'intérieur toute trempée. Les vagues atteignaient presque le seuil de la chapelle. Au dehors, le pont fragile tenait bon contre l'assaut des vagues, balancé comme un fil sous l'œil brillant du phare, pilier de vie, ferme comme la miséricorde divine et presque aussi puissant. A part cela, tout était ténèbres épaisses et nuages ruisselants comme la vareuse de l'aimé.

Le souvenir de son rêve la dominait toujours, comme autrefois, elle crut entendre des pas sur les roches et son cœur se mit à battre follement. Elle recula en chancelant jusqu'au mur. Quelqu'un était entré; une main était sur la porte; celui qu'elle croyait mort était devant elle. Mais ce n'était plus un rêve! Ce n'était pas un revenant qui était là, debout, devant ses yeux! Il lui avait tendu les bras, l'avait attirée sur son cœur; comme un grand oiseau de mer qui replie ses ailes mouillées, Jules la couvrait de ses bras protecteurs et lui tendait ses lèvres. "Ils m'ont remis en liberté, il y a deux semaines," dit-il. "Ils m'ont redonné mon bateau. La mer était rageuse, et les 'trains de glaçons' fermaient le port. On me disait que c'était folie que de partir par un pareil temps, mais je ne pouvais plus attendre. Je savais bien que Dieu me garderait, que Sainte-Anne ne laisse pas noyer ceux qui mettent leur confiance en

elle. Mais, pourquoi me regardes-tu ainsi, Marie, comme si j'étais un revenant?"

"Pourquoi me repousses-tu? Louis a dû te dire ce qui était arrivé, comme il me l'avait promis, car, nous nous étions réconciliés un jour que nos bateaux étaient voisins, près d'Anticosti. La pêche étant mauvaise dans le bas du Golfe, nous nous dirigeâmes vers Terre-Neuve avec l'espoir d'un meilleur succès sur la côte sud. Nous ne trouvâmes rien. Nous suivîmes alors les glaces dans la direction de Miquelon; les phoques étaient là. Mais il s'y trouvait aussi une petite canonnière française qui nous donne la chasse. Je dis à Louis de se sauver et de te rapporter la nouvelle pendant que je me laisserais prendre prisonnier. Je fus emmené à St-Pierre et tenu là en prison pendant un an, moi, un français, et pour quelques misérables peaux de phoques! Mais Louis a dû te dire, et..."

Il la regarda bien, puis, lui saisissant les bras, il l'attira près de la grande pierre, qui a la forme d'un catafalque au milieu de l'allée.

"Marie, qu'est-ce qu'il y a?" demanda-t-il, consterné. "Tu dois... tu dois avoir quelque chose à me dire?..."

"Je suis la femme de Louis," répondit-elle.

JULES avait devancé la flotte des pêcheurs et jeté son bateau sur la grève une demi-heure environ avant que les autres bateaux, précédés par Louis, arrivassent à la Tête de Roches, portés sur les ailes de la tempête. Jules ne s'était arrêté pour saluer personne, et ceux qui le virent, après l'avoir cru mort, s'éloignèrent de lui, redoutant sa colère. Mais lorsqu'ils l'eurent vu s'en aller sur les sables dans la direction du phare, le cœur léger et chantant de joie, ils accoururent me trouver.

"Jules est revenu," me cria en envahissant ma maison la bande prise de panique. "Et, en ce moment, Louis amarre son bateau au quai. On a dû lui annoncer la nouvelle que Jules était de retour. Venez, mon père, ou un meurtre va être commis!"

Je passai en toute hâte mon pardessus huilé et m'élançai sur les sables dans la direction du phare, avec la moitié de la population de la Tête de Roches sur les talons, notre bande ramassant de nouvelles recrues à chaque maison. Les derniers arrivés me criaient dans la nuit que Louis était informé et qu'il était parti sur les traces de Jules. J'étais trempé jusqu'aux os tant la mer était déchaînée; le vent était si fort que, sans la protection de la falaise qui surplombait, j'aurais été emporté. Ce soir-là, monsieur, j'ai gravi l'escalier du phare, comme je le fais aujourd'hui par une belle journée, courbé, m'accrochant au garde-fou qui craquait sous mon étreinte. J'étais à moitié suffoqué par le vent. Mais Louis m'avait devancé; il avait atteint la falaise, puis, s'étant engagé jusque vers la moitié du pont, il se tenait là, debout dans la tempête, provoquant son ennemi.

"Viens donc, Jules, mon cousin!" cria-t-il, et le vent m'apportait chacune de ses paroles. "Viens donc, voleur de nuit, gibier de prison; viens donc me rencontrer comme un homme, couteau contre couteau!"

Car, si Louis avait la foi d'un Breton, il comptait plutôt sur sa propre force que sur la justice de Dieu.

Je m'étais arrêté en face de la maison du phare, incapable d'aller plus loin, à bout de souffle. Les habitants de la Tête de Roches s'échelonnaient dans l'escalier qu'ils gravissaient, eux aussi, avec une extrême difficulté. À ma droite se trouvait le phare dardant ses javalots de feu au cœur de la tempête; à ma gauche, la petite maison, n'offrant qu'un abri imparfait; en face, sous la lumière du grand réflecteur, je distinguais les silhouettes amoindries et vagues de la chapelle et du pont chancelant.

Marie et Jules, les mains unies, se tenaient devant la porte de la chapelle, tandis que sur le pont on pouvait voir Louis, provoquant son rival, sans souci des vagues qui venaient se briser à ses pieds et secouaient la pauvre structure qui menaçait de s'effondrer. Je vis Jules quitter Marie et s'élançer dans la direction de son cousin.

Alors, subitement, dans l'ombre de la chapelle une sorte de rayonnement sembla produire. C'était une clarté blanche, mais plus brillante que le feu, comme si cinq cents bougies, allumées sur l'autel avaient multiplié à l'infini leurs pointes de flamme scintillantes dans le cristal des stalactites. Toute la chapelle rayonna de mille feux comme une cathédrale mise en chapelle ardente à la mort d'un haut dignitaire. (Suite sur la page 38)



## BAKER'S COCOA

La Boisson idéale pour les enfants PUR ET SAIN

Il a un goût délicieux et un arôme dont personne ne se fatigue, parce que c'est le goût et l'arôme de tèves de cacao de premier choix préparées par procédé mécanique.

Pas de compositions chimiques dans sa préparation.



Brochure de recettes choisies envoyée gratis.

Walter Baker & Co., Ltd. Maison établie en 1780 MONTREAL, CANADA DORCHESTER MASS.

Marque Déposée



### Rend les mets délicats encore plus délicats!

La prochaine fois que vous préparerez un gâteau, un dessert ou une crème à la glace ou un "Sundae", employez cet aromatisant si agréable au goût—la Mapleine. Vos invités seront enchantés de la vieille saveur si riche de l'écrasé qu'il contient. Il ajoute beaucoup à la satisfaction joyeuse de toute occasion. Donc employez

## MAPLEINE The Golden Flavor

Fait du sirop instantanément

Pour faire une chopine de sirop:

Deux tasses de sucre, une tasse d'eau et une demi-cuillerée à thé de Mapleine.

Et pour aromatiser le sirop de bon goût, ajoutez les nombreux sirops de cacao que vendent les épiceries la Mapleine est un aromatisant remarquable. Mapleine ne contient pas de sucre, de sirop ou d'eau d'érable, mais possède la saveur de l'érable. Mapleine est en vente chez les épiceries.

Les bouteilles de 2 onces, 50c. Un timbre de 3c. et la marque de commerce de Mapleine vous apportent le Livre de Cuisine Mapleine contenant 200 recettes, dont plusieurs sont pour desserts.

Crescent Mfg. Co., Dept. L. C., 25 Front St. East TORONTO, Canada



## Toute imperfection de teint enlevée en dix jours

Je dirai comment—GRATIS—à tout lecteur de ce journal

VOTRE TEINT REHAUSSE VOTRE APPARENCE OU LUI NUIT



Pearl La Sage, ex-actrice, qui offre aux femmes son remarquable traitement pour le teint.

Ce merveilleux traitement pour la beauté a fait sensation. Des cas obstinés, embarrassants les médecins depuis des années, ont été guéris. Vous n'avez jamais de votre vie rien employé de pareil. Fait disparaître teint brouillé, rougeurs, boutons, points noirs, éruptions, comme par magie. Nulle crème, lotion, émail, pommade, emplâtre, bandage, masque, massage, diète ou appareil; rien à avaler. Cela ne fait rien que votre teint soit "affreux," que votre figure soit couverte de taches terreuses, de points noirs, de boutons ou d'éruptions; que votre peau soit rude et poreuse; et que vous ayez essayé presque tout au monde pour vous débarrasser de ces maux: ce merveilleux traitement, en 10 jours seulement, embellit positivement la peau d'étonnante façon. Vous paraîsez des années plus jeune. Il donne à la peau la fraîcheur et la pureté d'une rose épanouissante. En dix jours vous pouvez devenir l'objet d'une folle admiration de vos amis, quels que soient votre âge et votre santé. Toutes les méthodes connues sont abandonnées. Le visage, les bras, les mains, les épaules sont embellis au delà du rêve. Et je prouverai tout cela à vos propres yeux, par votre miroir, dans 10 jours. L'emploi du traitement est agréable. Quelques minutes par jour suffisent. Laissez-moi vous renseigner sur ce traitement étonnant. Vous ne risquez rien—n'envoyez pas d'argent—rien que vos nom et adresse sur le coupon ci-dessous, et vous recevrez tous les détails—Gratuit.

**COUPON GRATUIT**  
**PEARL LA SAGE, Inc., Dépt. 335,**  
**59 rue St-Pierre, Montréal.**  
 Veuillez me dire comment embellir mon teint en dix jours, et m'envoyer le "Livre de la Beauté de Pearl La Sage"; le tout gratuit.  
 Nom.....  
 Rue.....  
 Ville.....Province.....

La plus importante Librairie et Papeterie Française du Canada.  
**Livres**  
 RELIGIEUX, CLASSIQUES, FRANÇAIS, CANADIENS.  
**Fournitures**  
 les BUREAUX, de CLASSES, de DESSIN.  
**Articles**  
 RELIGIEUX et de FANTAISIE.  
 Catalogues sur Demande.  
**GRANGER FRÈRES**  
 Limitée  
 Place d'Armes  
 Montréal.

## La Mode Décrète que l'emploi de DEL-A-TONE

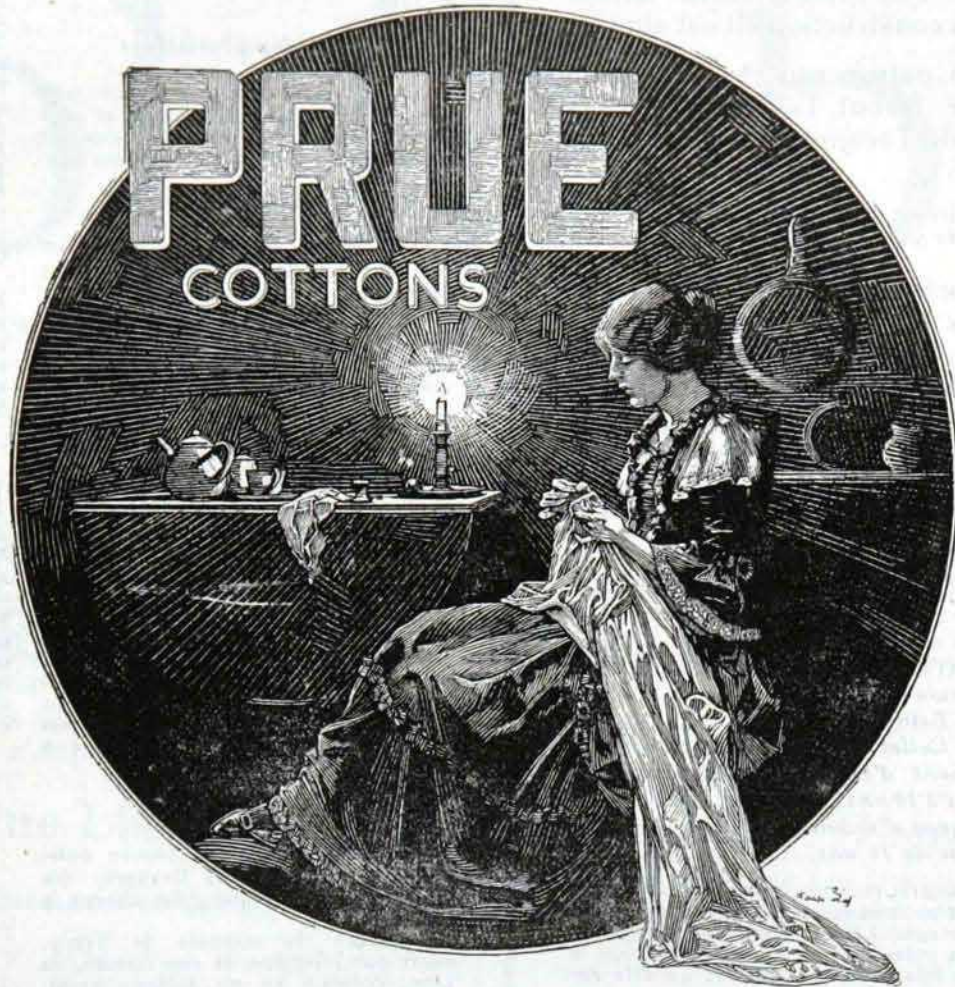
est nécessaire du moment que l'on porte les robes sans manches ou à manches courtes. Elle favorise la liberté de mouvement, la grâce aisée, l'élégance modeste et la correction. C'est pourquoi—

"Toutes emploient Delatone"



Delatone est une préparation scientifique, vicieuse et renommée, pour l'enlèvement rapide, sûr et certain des poils follets que les femmes leur épaisseur ou leur persistance. Son application laisse la peau claire, ferme et sans poils, sans douleur ni décoloration. Les spécialistes en beauté recommandent Delatone pour l'enlèvement des poils follets superflus du visage, des épaules ou des bras. En vente chez les pharmaciens ou une jarre originale d'une once sera envoyée par la poste, à n'importe quelle adresse, sur réception de \$1.00 par

LYMAN BROS. & CO., LIMITED  
 Dept. MW, 71 Front St. E., Toronto, Ont.



*Demandez à votre fournisseur les marchandises portant le marque de commerce ci-dessus.*

## *Le Sceau Approbateur de la Ménagère Sage*

**L**aménagère Canadienne, depuis trois générations, emploie les produits des Dominion Textile Mills pour draps de lit, taies d'oreiller, serviettes, sous-vêtements et vêtements d'été. Les cotons fins pour vêtements intimes, ou les tissus les plus résistants, tels que la *Steel Clad Galatea* ou les *Rockfast Drills*, sont tous compris sous la Marque de Fabrique de la Dominion Textile Co., Limited.

**DOMINION TEXTILE  
COMPANY LIMITED**  
MONTREAL : TORONTO : WINNIPEG

# Les Patrons "Royal"

sont entièrement faits à la main puis essayés sur mannequins par des experts de la mode. Chaque partie d'un patron "Royal" est simplement et clairement démarquée—pas d'erreur possible—et pas besoin de mémoriser des symboles inutiles—même si le dessin est élaboré la construction en est simple.

Si vous ne voulez qu'un patron pur et simple—les patrons à la mécanique feront l'affaire—si vous voulez de l'élégance et de l'originalité—achetez les patrons "Royal."

La quantité de matériel nécessaire est désignée sur tous les patrons. Tous les patrons allouent ce qu'il faut pour les coutures.

Les patrons "Royal" sont coupés dans les grandeurs suivantes

Buste	Ceinture	Hanche	Buste	Ceinture	Hanche
34	24	38	40	30	43-44
36	26	40	42	32	45
38	28	42			

Les autres grandeurs sont coupées sur mesure moyennant une charge supplémentaire. Des patrons ne sont fournis que pour les dessins numérotés.

## PRIX DES PATRONS "ROYAL"

Feuille de Patron de Blouse.....	\$1.00
" " " Jupe.....	1.00
" " " Costume (1 pièce ou Blouse et Jupe).....	1.50
" " " Manteau ou Colletterie.....	1.50
" " " Tailleur (Veste et Jupe).....	2.00
" " " Robe à traîne.....	2.00
" " " Habit de Bain.....	2.00
" " " Manche, Collet ou Veston Détachés.....	.50
" " " Habillement d'enfant, grandeur jusqu'à 10 ans.....	.50
" " " Habillement d'enfant, grandeur au dessus de 10 ans.....	.75

NE PAS OUBLIER.—En faisant la commande, inclure un chèque ou mandat-poste pour le prix des patrons commandés, parceque nous ne faisons pas de comptes et n'acceptons pas de commandes payables sur livraison (C.O.D.). Lorsque votre commande est prête pour la poste examinez-la une dernière fois pour vous assurer qu'elle est bien exacte. Nous n'échangerons pas les patrons.

Adressez toutes les commandes de patrons "Royal" à

LA CANADIENNE, Montréal

Chambre 25, C.P.R. Telegraph Bldg., 4 Rue de l'Hôpital

..... Découper et jeter à la poste avec la remise .....

## Formule de commande pour les patrons "Royal"

Date.....

LA CANADIENNE, Département des Patrons,  
C.P.R. Telegraph Bldg., Montréal.

Ci-inclus \$..... prix des patrons "Royal" indiqués sur la liste ci-dessous, et que vous voudrez bien me faire parvenir.

	No. du Patron	Mesure du Buste	Prix
Costume.....			
Costume.....			
Tailleur.....			
Tailleur.....			
Blouse.....			
Blouse.....			
Manteau.....			
Manteau.....			
	No. du Patron	Mesure de Ceinture	Prix
Jupe.....			
Jupe.....			
Jupe.....			
Nom.....			
Rue.....			
Ville.....		Province.....	

Avant de jeter votre commande à la poste examinez-la une dernière fois pour vous assurer que vous avez donné le bon ou les bons numéros, que vous avez donné les mesures correctement. Lorsque les mesures ne sont pas spécifiées, les grandeurs 36 de buste et 26 de ceinture sont expédiées. Pour éviter les retards il faut inclure la somme complète avec la commande.

Les patrons ne sont fournis que pour les dessins qui sont numérotés.

# Une Visite à Sainte-Anne de Beupré

(Suite de la page 9)

la desserte de l'église de Sainte-Anne de Beupré. Mentionnons entre autres: la première statue de Sainte-Anne qui ait été apportée au Canada; un crucifix d'ivoire qui est attribué au ciseau du célèbre Duquesnoy et qui date de 1663; une chasuble faite et donnée par la reine Anne d'Autriche, en 1666; un crucifix d'argent qui fut apporté au sanctuaire par le célèbre d'Iberville, en 1706.

### Les Rédemptoristes

LES Rédemptoristes ont un couvent à Sainte-Anne de Beupré et consacrent leur temps à prier pour les pécheurs et à faire pénitence pour eux.

### Les Franciscaines

LES Franciscaines ont aussi un couvent à Sainte-Anne et reçoivent dans leur couvent, quelques dames malades qui viennent en pèlerinage à Sainte-Anne.

### Le cimetière

LE CIMETIÈRE de Sainte-Anne de Beupré, d'aspect très modeste, a une histoire bien intéressante. Ouvert en 1670, il renferme les restes mortels de tous ceux qui sont morts dans la paroisse, depuis sa fondation, et d'un grand nombre d'autres qui ont désiré y reposer. On y a enterré, à venir jusqu'aujourd'hui, pas moins de 3,775 corps dont 71 indiens. C'est là un fait étonnant si l'on tient compte de ses proportions relativement étroites; c'est au point que si toutes les personnes qui gisent là pouvaient revenir à la vie, il ne leur serait pas possible de s'y trouver toutes côte à côte, l'espace y serait trop petit.

### Les tableaux

DANS la chapelle, on trouve aussi à Sainte-Anne de Beupré, des tableaux très précieux dont chacun a son histoire.

L'ex-voto du marquis de Tracy, offert par lui-même et son épouse, en 1666, consiste en un tableau peint, dit-on, par le célèbre Lebrun. Menacé de périr dans un naufrage, le pieux vice-roi de la Nouvelle-France fit le vœu, si Sainte-Anne le sauvait, de lui faire une généreuse offrande. Le tableau représente Sainte-Anne faisant l'éducation de la Sainte-Vierge. À ses pieds, se trouve le marquis de Tracy, en habits de pèlerin, dans l'attitude de la prière. Au bas du tableau, on voit les armes du donateur.

L'ex-voto de M. Juing date de 1696. Le vaisseau de M. Juing, marchand de Québec, était poursuivi par trois navires hollandais. Se voyant sur le point de tomber aux mains de ses ennemis, M. Juing fit un vœu à Sainte-Anne. Au même instant un épais brouillard enveloppe son vaisseau, le dérobe à la vue de l'ennemi et lui donne le temps de chercher un refuge dans l'embouchure de Saguenay. Ce tableau a été refait en 1825.

Un grand nombre d'autres tableaux ornent encore les murs de cette chapelle, dite "chapelle commémorative," et tous sont d'une valeur extrême, autant par les miracles qu'ils attestent que par leur ancienneté.

### La source de Sainte-Anne

IL EST remarquable que dans tous les lieux de pèlerinages, il existe une source à laquelle on attribue un merveilleux pouvoir de guérison. Beupré ne fait pas exception. Là aussi, coule une source jaillie de la colline, dont l'eau coule, hiver comme été, avec assez d'abondance pour permettre à des milliers de pèlerins d'en prendre autant qu'ils en désirent, et en remplissant des bouteilles qu'ils emportent avec eux.

S'il faut en croire la tradition, cette source a toujours existé mais ce n'est que vers le milieu du siècle dernier que les pèlerins ont commencé à en faire usage et à avoir confiance en elle. Est-ce à la suite de quelque fait miraculeux que cette confiance a commencé à se manifester? Nous l'ignorons. Mais on sait que cette confiance, devenue générale, a souvent été récompensée d'une manière signalée.

### Quelques noms célèbres

SAINTE-ANNE de Beupré est le lieu de naissance du Frère Didace, religieux franciscain, mort en odeur de sainteté, en 1699 et devenu célèbre par les miracles qu'il a opérés, après sa mort; de Pierre Carré, surnommé le "Héros de Beupré" à la bravoure duquel Québec est en partie redevable de n'être pas tombé aux mains des Anglais, lors de l'expédition de Phipps, en 1690; et

de son excellence, René-Edouard Cron, mort lieutenant-gouverneur de la province de Québec, en 1876.

### Les pèlerinages

LES pèlerinages qui se dirigent, presque chaque jour des mois d'été, vers Beupré, étaient loin d'avoir, autrefois, l'importance qu'ils ont aujourd'hui. Jusqu'en 1875, le nombre des pèlerins n'avait pas dépassé 11,000. Pour donner une idée du mouvement et du progrès des pèlerinages durant le dernier quart de siècle, nous citons quelques chiffres significatifs:

Années	Pèlerins	Années	Pèlerins
1875	27,000	1901	140,000
1880	36,000	1902	155,000
1885	75,000	1903	168,000
1890	105,000	1904	156,000
1895	114,000	1905	158,000
1900	135,000	1906	175,000

Ces chiffres ont donné aux bons Pères Rédemptoristes, gardiens de la basilique, l'espérance que le temps n'est pas loin où le nombre des pèlerins atteindra le beau chiffre de 200,000 sollicités et fervents de la bonne Sainte-Anne, à Beupré.

### Les annales

LES PÈRES Rédemptoristes éditent une revue qui s'appelle "Les Annales" et dans laquelle ils relatent les principaux faits du mois—cette revue est mensuelle—pour le contentement de ceux qui, ayant visité le célèbre sanctuaire, y restent encore attachés et en suivent les progrès. Nous extrayons cette page charmante de la revue du mois d'août, 1919, laquelle donne une idée de la simplicité et de la sérénité qui règne dans ce lieu.

Samedi, 24.—On avait donc annoncé aux enfants du Pensionnat Saint-Louis de Gonzague, de Québec, que leur pèlerinage à la Bonne Sainte-Anne aurait lieu, samedi après-midi, 24 mai, si le temps se remettait au beau. Hélas! samedi, toute la matinée pas de soleil, ciel gris, vent d'Est, un peu de pluie. Mais un pèlerinage à Beupré, c'est un gros événement dans la vie de ces mioches. C'était un gros chagrin de penser que la pluie allait le faire remettre à l'an prochain! Aussi fallait-il voir bambins et fillettes se presser aux fenêtres, interroger le ciel, appeler de tous leurs vœux le rayon de soleil qui va décider du pèlerinage: "Bonne sainte-Anne, du beau temps! Bonne sainte-Anne, du beau temps!" Eh bien! la céleste grand'maman a souri à ses petits-enfants. Vers midi le soleil perçait, et les nuages gris se cachèrent sous l'horizon. À 2 heures un bataillon d'environ 300 enfants, commandé par un état-major de Sœurs de la Charité, traverse en bon ordre les allées du parvis, pénètre au sanctuaire au son des Ave Maria, au bruit des ferventes invocations à la Bonne Sainte-Anne. Le soleil continue d'éclairer les allées et venues des petits pèlerins. Celle qui leur a obtenu ce temps superbe ne refusera rien à leurs supplications.

Mais voici que déjà sonne le clairon du départ. Le R. P. Giroux adresse à ces mioches une allocution toute maternelle, leur donne la bénédiction de Jésus de l'Eucharistie. Un baiser à la sainte relique, et puis en avant vers Québec! Et les gros nuages gris, qui s'étaient enfuis pour laisser passer les petits pèlerins, reviennent plus menaçants. La pluie recommence...

### Les Rédemptoristes

CE SONT ces religieux qui ont la garde de la basilique et qui desservent la paroisse de Sainte-Anne de Beupré, et voient à l'entretien de la basilique. Ce sont eux qui confessent et donnent la communion aux pèlerins et donnent tous les secours spirituels que ceux-ci nécessitent.

### Impressions

LA BEAUTÉ du trajet, lacuriosité qu'éprouve le visiteur et les merveilles qui sont exhibées à ses yeux, tout cela n'est rien. Dès que l'on pénètre dans le sanctuaire de Sainte-Anne, on y ressent cette impression qui n'est pas définie mais demeure non moins poignante, que l'on est en présence d'une sainte qui étend sa protection sur tout le Canada français, le protège et, au besoin, le sauvera.

Sainte-Anne est une sainte à nous et son sanctuaire de Beupré est un trésor national qu'il ne faut pas craindre d'honorer car il tient, chez nous, à la

(Suite sur la page 40)

# Grafonola Columbia



*d'Une Précision Scientifique  
d'Une Beauté Artistique*

**L**ES Grafonolas Columbia sont dessinés par les meilleurs artistes du pays. Au point de vue acoustique ils sont d'une précision scientifique, de même que leurs cabinets sont d'une beauté artistique.

L'acoustique permet le plein et libre développement des ondes sonores en leur donnant une clarté et une pureté exquis.

Par la grâce et la beauté de leurs cabinets, les Grafonolas Columbia s'harmonisent parfaitement avec n'importe quel genre de meubles.

## Une Liste Magnifique de nouveaux Disques Français

Musique de Concert et d'Opéra; Musique de Danse.

Demandez au marchand de Columbia qu'il vous fasse entendre les morceaux de votre choix.



Grafonolas Columbia  
Modèles types, jusqu'à \$360

- No. E 4577. Le Rêve de Manon—Chanté par *Emile Gour*.  
No. E 4577. Fumeur d'Opium—Chanté par *Emile Gour*.  
No. E 4581. Mai—Chanté par *Emile Gour*.  
" " Ange du Paradis—Chanté par *Emile Gour*.  
No. E 4578. Le Régiment de Sambre et Meuse—Chanté par *Joseph Saucier*.  
" " Je t'Aime—Chanté par *Joseph Saucier*.  
No. E 4582. Malgré Moi—Chanté par *Joseph Saucier*.  
" " Chanson a Boire—Chantée par *Joseph Saucier*.  
No. E 4584. A Notre France Eternelle—Chanté par *Joseph Saucier*.  
" " Ariette—Chanté par *Mde A. Thibodeau*.  
No. E 4587. Ouvre tes Yeux Bleus—Chanté par *Joseph Saucier*.  
" " Sérénade de Gounod—Chantée par *Mde A. Thibodeau*.  
No. E 4579. Coeur Brisé—Chanté par *Louis Chartier*.  
" " Chanson de Mai—Chantée par *Mde A. Thibodeau*.  
No. E 4585. Crucifix de Faure—Chanté par *Emile Gour et Joseph Saucier*.  
" " Ecce Panis—Chanté par *Mde A. Thibodeau et Joseph Saucier*.  
No. E 4580. Lettre d'Amour—Monologue Comique par *Elzéar Hamel*.  
" " Les deux Menteurs—Dialogue Comique par *Elzéar Hamel et C. Gauthier*.  
No. E 4583. C'est la faute aux habitants—Monologue Comique par *Elzéar Hamel*.

- No. E 4583. La Noce à Marie Louise—*Mde C. Lussier, Elzéar Hamel et Conrad Gauthier*.  
No. E 4586. Pension d'été—Dialogue Comique par *Mde C. Lussier et Elzéar Hamel*.  
" " Ladébauche chez la Tireuse—Dialogue Comique par *Elzéar Hamel et Mde C. Lussier*.  
No. A 2912. Dardenella—Solo de Violon par *Sascha Jacobson*.  
" " If You Care—Solo de Violon par *Sascha Jacobson*.  
No. A 2924. On Miami Shore—Solo de Violon par *Eddy Brown*.  
" " My Isle of Goldne Dreams—Solo de Violon par *Eddy Brown*.

- No. A 2905. Mystery—One Step par *Orchestre Columbia*.  
" " Swanee—One Step par *Orchestre Columbia*.  
No. A 2917. Rose of Mandalay—Fox Trot par *Orchestre Art Hickman*.  
" " Along the Way to Damascus—Fox Trot par *Orchestre Art Hickman*.  
No. A 6150. Beautiful Hawaiian Love—Valse par *Orchestre Prince*.  
" " Hiawatha's Melody of Love—Valse par *Orchestre Prince*.



### L'HARMONIE DU COLUMBIA

Jugez le Columbia par la résonance qu'il donne. Entendez le disque joué sur cet instrument pour vous rendre compte de l'ampleur remarquable, de la réelle reproduction de la composition de l'artiste. Ce ton merveilleux est le résultat des détails de construction perfectionnée, de la pureté de son du reproducteur et du contrôle absolu au moyen des volets.

Les nouveaux disques Columbia paraissent les 10 et 20 de chaque mois.

**Columbia Graphophone Co.**  
TORONTO, ONTARIO



**PALL MALL**

*La Cigarette par Excellence*

Après le Thé

Bouts en Siège et Unis 1/3 à Londres. 30¢ ici.



**Brillante Argenterie**

Parmi les garnitures de la table votre argenterie est mise à la place d'honneur. Conservez sa beauté avec

**Ideal Silver Cream**

Le polissant parfait pour l'argenterie. Elle contient ni sable ni acides qui puissent égratigner ou tacher. Elle ne colle pas pendant le polissage et donne un poli magnifique et durable à votre vaisselle d'or ou d'argent. Elle nettoie également le verre taillé, les miroirs, le laiton et la statuaire. Une pâte que vous pouvez employer en toute sécurité pour le nettoyage de vos plus beaux articles.

CANADIAN POLISHES, LIMITED - HAMILTON, ONTARIO

**Si Vous Aimez le Bon Café**

FAITES CECI

Demandez le café "Seal-Brand," fabriqué avec des fèves de choix, qui se sont développées sur les riches montagnes tropicales, remplies de sucres nutritifs odorants et d'un arôme stimulant—fèves nettoyées, écrasées et rôties avec une habileté supérieure.

**SEAL BRAND**

Alors pour chaque tasse, mettez une cuillerée à soupe de café, sur lequel vous versez l'eau bouillante, et vous laisserez bouillir doucement le tout, puis vous éclaircirez avec un peu d'eau fraîche. Votre fournisseur vend le café "SEAL BRAND," en fèves, moulu et moulu fin en boîtes de 1/2, 1 et 2 livres, hermétiquement fermées, si bien que le café vous arrive dans tout sa force première.

Chase & Sanborn  
Montreal

**Cours de Cuisine Bourgeoise**

(Suite de la page 31)

poivre. La confection d'une bonne sauce à la crème est une part importante de l'art culinaire et c'est un talent qu'on aura très souvent l'occasion d'utiliser. Quand on désirera une sauce à la crème pour légumes cuits à l'eau tels que céleris, par exemple, on se servira pour moitié de lait crémeux et pour moitié de l'eau dans laquelle s'est faite la cuisson.

Un plat de six personnes exigera une quantité de sauce double de celle que nous venons d'indiquer. Les légumes cuits, coupés en tranches ou taillés en dés, pourront alors être mis directement dans la sauce et s'ils doivent être servis chauds (on peut, en effet, les servir froids; c'est là un excellent moyen d'utiliser les restes) on peut les présenter sur un plat chaud ou sur rôties de pain beurré.

On peut placer les légumes sur un plat allant au four et verser dessus la sauce, puis le pain râpé; on ajoutera quelques morceaux de beurre et on fera dorer le tout au four. Une variante de cette recette consiste à placer sur le dessus une couche de fromage râpé.

En ne traitant que des généralités de notre sujet, nous ne pouvons ni entrer autant que nous le désirerions dans les détails, ni examiner toutes les différentes préparations qu'il serait utile de connaître; néanmoins, une fois ces principes fondamentaux bien compris, l'on pourra imaginer une grande variété de plats en adoptant ces principes aux divers besoins et en greffant, pour ainsi dire, une idée sur l'autre. On recourra aussi à un bon livre de cuisine pour lui demander une foule d'excellentes recettes du genre que l'on désire. La

cuisinière qui connaît les premiers principes de cette partie de la cuisine que nous venons d'examiner n'éprouvera aucune difficulté à exécuter des instructions plus compliquées.

On trouvera une grande utilité pratique à une liste du genre de celle que nous donnons ci-dessous. On la placera dans un endroit où l'on pourra la consulter facilement. À l'aide de cette table, on évitera les tâtonnements s'il s'agit d'un légume qu'on n'a pas l'habitude d'employer.

**Durée de cuisson des légumes**

**C**UISSON à l'eau (la cuisson à la vapeur exige double durée.)

- Pommes de terre nouvelles—environ 15 minutes; autres—environ 25 minutes.
- Oignons—De une heure à trois.
- Carottes nouvelles—25 à 30 minutes; autres—une heure au moins.
- Navets, nouveaux—20 minutes; autres—35 à 40 minutes.
- Betteraves—De 1 heure 1/2 à 3.
- Panais—De 30 minutes à une heure.
- Artichaux—35 minutes.
- Choux, nouveaux—15 minutes; autres—25 minutes.
- Choux-fleurs—De 15 à 20 minutes.
- Epinards—De 15 à 20 minutes.
- Choux de Bruxelles—De 15 à 20 minutes.
- Haricots verts, nouveaux—De 15 à 20 minutes; autres—De 30 à 35 minutes.
- Courges à la moëlle—20 minutes.
- Salsifis—De 2 à 3 heures.
- Pois verts, nouveaux—De 15 à 20 minutes; autres—De 30 à 40 minutes.
- Haricots secs—De 20 à 35 minutes.

**"Chapelle Ardente"**

(Suite de la page 36)

J'entendis près de moi une voix chantante qui dominait la tempête: "La chapelle brille! Les cierges sont allumés! Ils brûlent pour les Dupuis!"

Le vieux Jean Tremblay était à mon côté, appuyé sur son bâton. Ses cheveux blancs battaient sous l'orage; ses yeux brillaient d'une flamme ardente et ses grosses mains levées vers le ciel semblaient accompagner une invocation. Il était debout avec l'air inspiré d'un prophète; et moi, près de lui, fasciné par ces lumières mystérieuses au milieu desquelles Marie Desmoulins m'apparaissait comme au milieu d'un sanctuaire.

Puis, le tableau s'effaça; les lumières s'éteignirent. Il y eut un écroulement, comme si toutes les forces réunies du vent et de la mer avaient fait un suprême effort pour arracher le pont de la falaise. Il tomba comme si une main puissante l'avait brisé comme un fétu et en avait précipité les débris dans l'abîme.

Une vague énorme lança, comme un signe de victoire, une colonne d'eau

bouillonnante vers la maison. Et, au même instant, j'entendis dans la tempête une cri humain, désespéré, tragique. Puis on n'entendit plus que le sifflement du vent et le rugissement des flots affolés.

Je m'approchai du bord du précipice et, en face de moi, je vis Jules, debout, contemplant l'abîme ouvert, et les débris du pont dans l'écume tournoyante, cinquante pieds plus bas, à ses pieds.

C'était la troisième fois que la chapelle s'était illuminée, monsieur, et je ne pense pas vivre assez longtemps pour la voir de nouveau parce que les Bonnat, les Tremblay, les Dupuis, les Desmoulins d'aujourd'hui sont tous des jeunes gens, et puis, de nos jours, il y a très peu de bateaux de pêche qui ne puissent pas tenir tête à nos tempêtes.

Quand à Jules Dupuis il faudra que je lui parle de nouveau de sa jument; je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas été mise au pâturage comme je le leur avais recommandé, à lui et à Marie.

**Une Visite à Sainte-Anne de Beaupré**

(Suite de la page 38)

tradition. Tant de nos familles ont chez elles un des leurs qui a des raisons particulières d'honorer Sainte-Anne. Les sceptiques n'y croiront pas malgré toutes les preuves qui peuvent être fournies, mais que nous importe! Une seule chose reste vraie, c'est que le sanctuaire de Beaupré dont la renommée grandit toujours est un trésor d'une valeur incomparable. On y retrouve des documents d'une valeur extrême. On y voit une basilique d'une richesse qui tient à la légende, on y honore une sainte que nous pouvons invoquer en toute confiance, puisqu'elle a prouvé son désir d'être honoré à Sainte-Anne de Beaupré, cette petite campagne perdue sur la rive du Saint-Laurent, en s'y manifestant avec éclat.

Nous avons écrit ces pages pour nos lectrices qui seront heureuses d'entendre louer un coin de leur pays, ou de retrouver un écho de leur souvenir d'il y a un, deux, dix ou vingt ans, alors qu'entraînées par leur foi et peut-être aussi par curiosité louable, elles se sont rendues à Sainte-Anne de Beaupré et qu'à leur retour, aux rayons d'un soleil d'été qui se mirait encore, malgré l'heure tardive, dans les flots du Saint-Laurent, elles ont murmuré: ici s'est manifestée une bonne sainte, la mère de la Vierge, la patronne du Canada-français.

Et personne n'oublie plus Sainte-Anne de Beaupré quand une fois elle l'a visitée et l'a priée dans son sanctuaire de prédilection.

**Le Cahier bleu de la Légion d'Honneur**

**P**RES de la gare d'Orsay, dans ce charmant petit palais de Salm, qui abrite les services de la grande chancellerie de la Légion d'Honneur à Paris, on conserve aux archives un "cahier bleu" sur lequel vient d'être inscrit le nom de la reine Marie de Roumanie, membre de l'Institut de France.

Toutes les femmes qui furent décorées de la Légion d'Honneur depuis la fondation de l'ordre figurent sur le livre d'Or. Mais, cette liste, sait-on quelle femme l'ouvrit? La première page du "cahier bleu" porte la date de 1808 et le nom de Virginie Ghesquière, sur-

nommée "le joli sergent." Cette jeune fille s'était enrôlée, en se faisant passer pour un homme, dans les armées de Napoléon. Elle y avait gagné, au 27ème régiment d'infanterie, les galons de sous-officier. Elle s'était distinguée en maints combats par de si beaux exploits qu'enfin Junot, pendant la campagne de Portugal, lui donna, au nom de l'empereur, la croix des braves.

Au "cahier bleu" centenaire, la phalange des femmes légionnaires a inscrit les plus nobles titres depuis le "joli sergent" jusqu'à l'actuelle et charmante reine des Roumains.



## Ces délicieux repas d'été qui enchantent tout le monde



**Q**UE ce soit pour un lunch complet à la maison de ville ou à la villa de vacance—sur la pelouse ou dans le camp—que ce soit pour le pique-nique improvisé sur la nappe étendue sur le bord de la route ou de la rivière, en tout lieu et toute occasion, le Jambon de Swift "Premium" fournit toujours de délicieux menus d'été.

Naturellement, vous pouvez acheter le Jambon de Swift "Premium" en tranches, mais il est très avantageux d'acheter le Jambon *complet*—parce que vous en obtenez toute une variété de plats: vous pouvez cuir le bout, bouillir le cuissot ou griller les tranches du milieu, et vous ne manquez pas de service de viande tant qu'il en reste un vestige.

Un choix soigneux et une salaison modérée et exclusive donnent au

## Jambon de Swift "Premium"

une saveur et une excellence uniques. Il est tout particulièrement propre à la saison d'été, parce qu'il se garde dans des conditions où de la viande fraîche est impraticable.

*Commandez-le chez votre boucher  
ou votre épicier*



Swift Canadian Co.

Limited

Toronto

Winnipeg

Edmonton

# Le Petit Chaperon Rouge

(Suite de la page 11)

Mais, à l'hiver des ans, mon souvenir  
[remonte,  
Rajeunissant comme l'éclat d'un bel été,  
Et le mal que je fais laisse un peu de  
[beauté!

SUZON  
Monsieur.

LE LOUP  
Ne tremble plus, tu n'as plus rien  
[craindre,  
Petite. Le danger te frôla sans t'attein-  
[dre.

Ah! tu vas me haïr, comme les autres, toi!  
Et pourtant, je ne suis que ce qu'on fit  
[de moi.

Enfant, si tu savais—mais pourras-tu  
[comprendre?

Si tu savais combien je fus naïf et tendre,  
Partageant entre tous mon cœur tou-  
[jours rempli

De pitié généreuse, ou d'un refrain joli,  
Ouvrant à tout les yeux et tendant les  
[oreilles.

Pour moi, le monde était un chaos de  
[merveilles.

Et pur, fervent au seuil du Paradis  
[fermé,

Comme j'aurais aimé si l'on m'avait  
[aimé!

Hélas! j'étais le fou, le bohème, l'artiste.  
Les filles se riaient de mon hommage  
[triste.

J'étais seul! et j'errais, vagabond des  
[aveux,  
En trainant mon désir comme un  
[pauvre honteux.

(Avec force.)  
Je me suis révolté. Forçant l'indiffé-  
[rence—

Les méchants sont des révoltés de la  
[souffrance—

J'exigeai les bonheurs que j'avais im-  
[plorés.

Alors, ce fut la crainte et les yeux  
[éplorés,

Et l'on me dit méchant et la moisson  
[fut belle,

Et ma haine abattit partout l'amour  
[rebelle,

Fouillant les cœurs,—ces cœurs obscurs  
[où rien ne luit,—

Perdu dans les ténèbres vides de leur  
[nuit!

Et ce hurlement triste, enfant, qui nous  
[opresse,

Que nous poussons, parfois, dans les  
[soirs de détresse,

Nous, les méchants, nous, les révoltés,  
[nous, les loups.

C'est le rôle du grand Amour qui meurt  
[en nous!

(Il est en proie à une grande émotion;  
puis, très doucement, après un  
silence.)

Et parce que, ce soir, éclairant sa  
[frimousse,

Une enfant vint à moi sans peur, d'une  
[voix douce,

Me parla, me crut bon, m'appela son  
[ami,

Je sens se réveiller tout l'hier endormi.  
Sous les serments trompeurs qui m'ont  
[fait tant maudire,

Je pense au mot divin que je n'ai pas  
[pu dire

Et j'éprouve — à moi-même encore  
[m'arrachant—

La honte et le chagrin de me sentir  
[méchant!

(Il s'arrête, pleurant silencieusement,  
le front dans ses mains.)

SUZON  
Il pleure dans ses mains, le pauvre!  
[Est-ce possible

Qu'un homme pleure ainsi qu'un enfant!  
[C'est pénible

De voir triste celui qui paraissait joyeux.  
Comme il a l'air petit, des larmes dans  
[les yeux!

—Voyons! ne pleurez pas, puisque je  
[suis gentille!

Venez ici...  
(Baissant son jupon.)  
sans trop regarder ma cheville!

Allons, venez. Ainsi. Là, vous n'êtes  
[pas bien?

Reposez à mes pieds, grand Loup,  
[comme un bon chien.

Écoutez! D'abord, moi, je ne peux pas  
[vous croire.

Vous m'avez raconté quelque terrible  
[histoire,

Pour m'effrayer. Eh bien! je n'ai pas  
[peur du tout.

Et je ne vous crois pas. Vous n'êtes pas  
[le Loup!

Vous, le Loup? Oh! monsieur, votre  
[voix est trop douce,

Si tendre encore quand elle gronde et se  
[courrouce!

Le Loup, c'est un vilain, un affreux.  
[On le sait.

Vous, vous n'êtes pas beau, mais vous  
[n'êtes pas laid!

C'est un méchant, et vous vous pleuriez,  
[tout à l'heure.

Mais on n'est pas méchant, monsieur,  
[lorsque l'on pleure.

Là, je reste avec vous. Prenez des yeux  
[contents.

LE LOUP  
Mais il vous faut rentrer...

SUZON  
Nous avons bien le temps!

LE LOUP

Suzon...

SUZON

Ça vous étonne et vous me trouvez  
[folle?

Vous avez du chagrin: il faut qu'on  
[vous console.

Je n'ai plus peur de rien, ce soir. C'est  
[inouï!

LE LOUP

Vraiment, tu te plainais avec moi?

SUZON

Je crois qu'oui.

LE LOUP

Suzon! Oh! que viens-tu de me dire,  
[petite...

Tu ne peux pas savoir. Ce fou que l'on  
[évite,

Tu te plainais à ses côtés? Serait-ce toi  
[La femme en qui seraient toutes les  
[femmes?

SUZON

Moi?

LE LOUP

Vers qui tous mes espoirs roulent en  
[avalanche?

Être aimé! Ce serait ma plus belle  
[revanche!

Tu serais cette femme?

SUZON

Une femme! Est-ce vrai?

LE LOUP

Qui, si je lui disais: "Suivez-moi," me  
[suivrait?

SUZON

Une femme... Oui! D'où vient?... Quel  
[étrange mystère

Me fait soudain paraître à moi-même  
[étrangère?

Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas  
[comment,

Je me vois devenir tout autre en ce  
[moment!

Souvent, déjà, baissant les yeux, bais-  
[sant la tête,

Je pensais bien que je devais avoir l'air  
[bête.

Oh! je ne disais rien, mais sous mon  
[chaperon,

Le rouge, malgré moi, me montait  
[jusqu'au front.

Vous avez tout chassé, tout permis, tout  
[à l'heure,

Et c'est vrai, je me sens plus jolie et  
[meilleure.

Je suis gaie et, pourtant!... Oh! je n'y  
[comprends rien,

Si je pleurais aussi, ça me ferait du bien.  
Non, je ne pleure pas... Mais, c'est à  
[ne pas croire,

Il me semble, soudain, sortir de la nuit  
[noire

Et que là..., tout de suite..., oui, peut-  
[être, à côté,

C'est du sourire et du soleil..., de la  
[clarté!

LE LOUP

Mon petit! Mon petit!

SUZON

Et je suis lasse..., lasse.

Sur mes yeux c'est comme un gros nuage  
[qui passe.

LE LOUP

Tu trembles?

SUZON

Laissez-moi, laissez-moi!

LE LOUP

Mais, Suzon?

Il fait froid. Laissez-moi rentrer à la  
[maison.

Je veux partir d'ici tout ce suite, très  
[vite.

Il ne faut pas rester, monsieur, c'est mal!

LE LOUP

Petite,

Qu'as-tu?

SUZON

Je ne sais pas. J'ai peur.

LE LOUP

C'est insensé!

SUZON

Laissez-moi.

VOIX DU FIANCÉ

Suzon!

SUZON

Ah!

VOIX DU FIANCÉ

Suzon!

SUZON

Mon fiancé!

Stupeur.

VOIX DU FIANCÉ

Suzon! Suzon!

SUZON

Mon Dieu!

LE LOUP

Veux-tu que je t'emporte?

Viens. Fuyons!

SUZON

Laissez-moi. Je voudrais être morte.

Mon fiancé... Mon Dieu! Comment  
[faire, à présent?

Allez-vous-en... Allez-vous-en... Allez-  
[vous-en!

LE LOUP

Suzon!

Mon Dieu!

LE LOUP

Suzon!...

(Il n'a que le temps de se dissimuler  
derrière la source.)

SCÈNE VI

SUZON, LE FIANCÉ

LE FIANCÉ, arrivant, essoufflé.  
Suzon!... Toi!... Je respire.

D'où viens-tu? Qu'as-tu fait? Tu m'as  
[mis au martyre!

Ayant fini ma course, on prenant les  
[plus courts,

J'arrive chez grand'mère, où l'on  
[t'attend toujours.

Affolé, je repars..., courant les bois...  
[J'appelle...

Que t'est-il arrivé?... Quel accident...  
[ou quelle...

Mais, tu n'es pas blessée?

SUZON

Oh! non..., non..., je n'ai rien

LE FIANCÉ

Je me sens mieux.  
(Avec une voix sévère.)  
Mais ce que tu fis n'est pas bien.

Je ne puis que blâmer ta conduite légère.  
Bref! d'où vient que tu ne sois pas chez  
[ta grand-mère?

Dans ce sentier tout droit je t'avais vue  
[entrer.

SUZON

Je me suis égaré.

LE FIANCÉ

A tel point s'égarer!  
Mais tu n'as rencontré personne, je  
[suppose?

SUZON

Non.

LE FIANCÉ

Non?

SUZON

N...on!

LE FIANCÉ

Tu rougis... Il y a quelque chose.  
Ne baisse pas ainsi les yeux sur tes  
[jupons.

Réponds! Quoi? Qui? L'on t'a parlé?...  
[Qui? Quoi? Réponds.

Dis.

SUZON

Ce n'est pas ma faute, à moi, j'étais  
[perdue.

LE FIANCÉ

Ah! quelqu'un t'a parlé! J'en ai l'âme  
[rendue.

Quelque fripon, toujours au guet d'un  
[mauvais coup!

Mais ce n'est pas au moins, regardes-  
[moi..., le Loup?

(Suzon baisse un peu la tête.)  
Non. Ce n'est pas possible!... Ah!  
[Dieu, quelle torture!

Mais ce serait une épouvantable aven-  
[ture...

Dis?... Dis oui..., si c'est oui!...  
(Elle baisse tout à fait la tête en  
détournant.)

C'est oui..., ne le dis pas!  
(À lui-même, avec accablement.)  
C'est la première fois dans la famille.

SUZON

Hélas!

Moi, je ne savais pas que c'était lui...  
[Que croire?

J'avais très peur du Loup, et la route  
[était noire

Alors, il prit ma main, me demanda mon  
[nom.

LE FIANCÉ

Qu'en dira-t-on?  
Qu'on dira-t-on, si ça se sait dans le  
[village!

SUZON

Ne grondez pas; j'en aurais honte  
[davantage.

Pardonnez-moi. Ne fronchez pas votre  
[sourcil..

J'ai besoin—oui, bien vrai—que vous  
[soyez gentil,

Que vous ne grondiez pas. Voyez, je suis  
[contente,

D'être là, d'écouter votre voix rassu-  
[rante.

D'être tout près de vous, sans crainte.

LE FIANCÉ

Évidemment!

Mais comme te voilà fagotée. Un  
[moment!

Je n'avais pas, d'abord, remarqué, dans  
[mon trouble...

SUZON

C'est... C'est le Loup!

LE FIANCÉ

Il osa?... J'en vois double.

Aurait-il?

SUZON

Quoi? C'est mal? Ne grondez  
[point! Grands dieux,

Moi, je ne savais pas, il disait que c'est  
mieux.

LE FIANCÉ

Que c'est mieux, quoi?... Voyons, parle  
[je t'en supplie!

SUZON

Il disait que pour plaire il faut être jolie.  
Que je ne devais pas cacher mes yeux.

LE FIANCÉ

Ses yeux!

SUZON

Puis, il a dénoué sur mon dos mes  
[cheveux.

LE FIANCÉ

Dénoué tes cheveux? Ca, c'est d'une  
[indécence!

Et puis?...

SUZON

Et puis...

LE FIANCÉ

Va donc. Parle sans reticence.

SUZON

Puis, il a découvert ma gorge.

LE FIANCÉ

Indignité!

Ta gorge? Le bandit! Où s'est-il arrêté?

SUZON

Il s'arrêta... près de la source.

LE FIANCÉ

Oui... je veux dire...

SUZON

Enfin, après...

SUZON

Elle est si claire qu'on s'y mire  
Je m'y suis regardée et j'ai bien vu...

LE FIANCÉ

Assez!

C'est plus affreux encore que je ne le  
[pensais.

Si quelqu'un te voyait cette mise  
[impudique,

Qu'en dirait-on, demain, sur la place  
[publique?

SUZON

Mais ce n'est pas ma faute!

LE FIANCÉ

Ah! grands dieux! quel affront!

Enfin, j'arrive à temps. Veux-tu cacher  
[ton front!

SUZON

Mais il disait...

LE FIANCÉ

Il... Il... Que le ciel le confonde!

Et pourquoi pas te montrer nue à tout  
[le monde?

Ah! c'est abominable!  
SUZON, se détournant avec un peu de bonté.  
Ne me regardez pas.

LE FIANCÉ  
Viens! viens, rentrons chez nous.

SUZON  
Je ne veux pas rentrer, je m'ennuie [avec vous.]

LE FIANCÉ  
Hein? Suzon?

SUZON  
Pas chez nous. Pas chez nous. [C'est trop triste!]

(Au Loup.)  
Oh! ne me laissez pas partir?

LE FIANCÉ  
Elle résiste,

A présent!  
SUZON  
Mon ami!

LE FIANCÉ  
Veux-tu cacher ton front!  
Ton chaperon?

SUZON, jetant par terre son chapeau.  
Je ne veux plus de chaperon!  
Des parcelles de jour, réunies en lu-

[mière,  
Ont aujourd'hui crevé la nuit sous ma [paupière.

Pour la première fois, j'ai découvert les [cieux.  
La vie entre en mon cœur par le chemin [des yeux.

(Au Loup.)  
Emportez-moi. C'est vous, bon Loup,  
[que je veux suivre.

LE FIANCÉ  
Lui, t'empporter? Suzon, il n'a pas de [quoi vivre!

SUZON  
Bon Loup.

LE FIANCÉ  
Il t'oubliera. N'approche pas si près.  
(Complètement affolé.)  
Mes cheveux, si j'osais, je les arrache-

[rais!  
SUZON, au Loup  
Gardez-moi, gardez-moi!...

LE LOUP, au fiancé.  
Hélas! je vous demande  
De permettre un adieu que Suzon seule  
(Mouvement du fiancé.) [entende.

SUZON  
Un adieu! L'on se quitte?

LE LOUP  
Oui.

(Au fiancé.)  
Laissez-nous.

LE FIANCÉ  
Pourtant,

Je ne sais si je dois...

LE LOUP  
J'exige cet instant.

LE FIANCÉ  
Mais ça ne se fait pas! Vous laissez avec [elle...

LE LOUP  
Allez-vous-en!

LE FIANCÉ  
Oh! oh! L'inconvenance est telle..

LE LOUP  
Et tout de suite!

LE FIANCÉ  
Soit... Je n'ai pas de bâton!  
(S'en'allant en levant les bras au ciel.)  
Mais si ça vient à se savoir... qu'en [dira-t-on?

Il sort.

SCÈNE VIII

SUZON, LE LOUP  
SUZON

Alors, vous me chassez et vous voyez [mes larmes...  
Je t'ai cru, mon ami, quand tu m'appris [les charmes  
De mon premier sourire et du premier [émoi.

Vous voulez bien que je vous dise, à [présent: toi?  
Comme on crée un jardin fleuri d'un [champ incolte,

Tu viens de transformer ma pauvre [âme en tumulte!  
Et dans ce même instant où je cours [en tes bras,

Tu m'apprends que je suis jolie, et tu [t'en vas

LE LOUP  
Oui, je m'en vais.

SUZON  
Ami.

LE LOUP  
Trop souvent, on se leurre,  
Et puis, cela s'enfuit si vite, une belle [heure!...

SUZON  
Mais tu disais, pourtant...

LE LOUP  
Devant toi, j'ai douté.  
Ce qu'il te faut, enfant c'est la sécurité

SUZON  
Tu disais: "Mon bonheur, c'est de voir [toute chose;

(Suite sur la page 45)

## Certainement Vous Pouvez Le Peinturer

Passez vos salopettes et consacrez deux heures à poser une nouvelle couche de peinture sur votre car—une couche de *Da-cote Motor Car Enamel* qui a tout l'éclat et la beauté du fini original de la manufacture et qui double la valeur de votre car, ou l'orgueil que vous avez de le posséder.

# Da-cote

Est un produit DOUGALL

De meilleur émail que Da-cote n'a jamais été posé sur un car et pourtant il est préparé spécialement pour l'amateur. Tout le monde peut l'appliquer avec des résultats splendides. Il sèche dans l'espace d'une nuit.

Da-cote est préparé en plusieurs couleurs populaires. Vous pouvez l'avoir dans à peu près n'importe quelle combinaison qui vous plaira.

Si votre fournisseur ne vend pas le Da-cote de Dougall, écrivez-nous directement, nous vous enverrons une carte des couleurs et verrons à ce que l'article vous soit procuré.

*"Sauvez la surface et vous sauvez tout"* Peinture et Vernis

### The Dougall Varnish Co., Limited

Montréal.

*"Le verni qui dure le plus longtemps."*

Associés de MURPHY VARNISH COMPANY, U. S. A.

Chaque Paquet de 10<sup>c</sup> de  
**PAPIER A MOUCHES WILSON**  
TUERA PLUS DE MOUCHES QUE \$ 2<sup>00</sup> VALANT DE N'IMPORTE QUEL ATTRAPE-MOUCHE COLLANT.

Propre à employer. vendu par tous pharmaciens, épiciers et marchands généraux.

**Traité sur les Maladies et L'alimentation des Chiens**

Envoyé gratuitement par l'auteur à n'importe quelle adresse.  
**H. CLAY GLOVER CO., Inc.,**  
118 West 31st St., New York

Le pionnier des remèdes pour les chiens

**MURINE** Pour Les Paupières Granulées, Les Yeux Enflammés. — l'Irritation causée par le Soleil et le Vent. Murine est efficace et sans danger; ne cause aucune douleur, et peut être appliqué à l'enfant comme à l'adulte.

**LES YEUX**

Murine est préparé par des Médecins. Ce Remède est en vente chez les Droguistes et Opticiens en Canada. Ecrivez à la Murine Co., 9 E. Ohio St., Chicago, U. S. A. pour un livre sur les Yeux, gratuit.

## Quand maman était jeune fille

QUAND maman était jeune fille on ne parlait guère d'une robe neuve tant que l'ancienne n'était pas usée. Mais alors, le père décidait que l'on pouvait en acheter une et l'on tenait un conseil de famille pour le choix du tissu et de la mode à suivre. Grand-maman consultait son manuel de la mode, puis la couturière du village, et, entre les deux, on arrivait à choisir un chef-d'oeuvre de volants, de frisons et de parure.

Maman rêvait alors qu'elle était la reine du bal, la plus élégante au pas de danse, et qu'un beau galant, vaincu par la grâce de sa toilette, lui offrait son coeur dans un ravissant clair de lune.

Mais aujourd'hui la mère peut s'habiller avec autant de grâce que sa fille. Elle comprend que les dessins qui donnent une tournure avantageuse, les dessins qui révèlent ou qui dissimulent, suivant les cas, mais qui, tous, habillent parfaitement, sont encore ceux qui sont le plus profitables.

La mère, aussi bien que la fille, soigne son élégance et individualité. Et c'est bien pourquoi elle comprend que les Patrons du "Costume Royal" sont les plus économiques—ce sont des patrons que l'on peut imiter mais non pas égaler.

Pour la mère et pour la fille les Patrons du "Costume Royal" représentent la mode économique. Le prix qui permet l'originalité est toujours le plus avantageux pour la femme qui sait.

Les mères qui se rappellent la petite robe de soirée qui a enchanté leur jeunesse comprennent pourquoi les Patrons du "Costume Royal" sont économiques.

Formule de commande page 38.

# Un Clocher dans la Plaine

(Suite de la page 19)

—Bah! puisque tu es seule...  
 —Est-ce qu'on sait?  
 —La mère Langlois est-elle allée voir ta mère? Le père Langlois est-il au café? Ludovic est-il parti pour Mézidon?  
 —Je ne dis point non, mais...  
 —Eh! bien alors? Deux bonnes femmes qui causent, ça en a toujours pour longtemps; le bonhomme aime bien les dominos, et ton mari, en admettant qu'il ait acheté ses génissons, ne peut point revenir avant l'heure du souper. N'aie crainte; nous avons du bon temps.  
 —Avec ça qu'on n'a pas pu te voir venir par ici, avec ton invention de machine...  
 —D'abord, depuis les Essarts, je n'ai rencontré personne en traversant les bois. Ensuite ne sait-on pas que je m'apprends à la mener, cette machine?  
 —Oui; mais pour le moment tu n'apprends rien qu'à me dire des choses que je ne devrais point écouter, et dans une place où j'ai l'air de m'être cachée pour les entendre. Il suffirait que quelqu'un nous voie...  
 —Eh! bien il verrait que nous parlons. Est-ce que c'est défendu?  
 —Des fois!...  
 —Est-ce que nous ne sommes pas des connaissances?  
 —C'est bien ça qui est le pire...  
 —Ma parole! on dirait que tu as peur de moi.  
 —Dame! Après ce que tu m'as dit l'autre jour et la figure d'homme que tu m'as faite...  
 Il vit qu'en évoquant ce souvenir elle tremblait un peu. Il lui prit la main.  
 —Ah! c'est que, de te revoir, ça m'avait retourné le sang. Vas-tu m'en vouloir de ça?  
 Comme il pressait la main qu'il avait prise elle la retira en disant:  
 —Peut-être bien, si tu recommences.  
 Il haussa les épaules et rougit de dépit.  
 —Dans le temps, tu n'étais pas si farouche.  
 —Dans le temps, je n'étais point mariée de Ludovic.  
 —Il a de la chance, Ludovic.  
 —Jusqu'au jour d'annuy il n'a pas eu de malheur.  
 Ils se turent un instant, mécontents l'un de l'autre. Le beau Desir, habitué à des conquêtes plus faciles, ne savait plus quoi dire. Reine, avertie, se tenait sur la défensive contre lui et contre elle-même. Il prit le parti de soupire:  
 —Alors tu n'as point de regrets?  
 Elle répondit, à la normande:  
 —À cause, que j'en aurais, des regrets?  
 —Parce que tu t'es mariée si vite...  
 —Fallait me demander.  
 —Tu ne m'as point laissé le temps. Tu ne vas pas me dire que Ludovic ne te plaisait point.  
 —Pour sûr que non que je ne te le dirai point.  
 —Fallait-il donc me faire rebuter?  
 Elle soupira à son tour.  
 —Fallait me demander tout de même. On aurait eu veu...  
 —Tu vois bien que tu en as, des regrets!  
 —Je n'ai point dit ça.  
 —Ah! si tu avais voulu, ma petite Reine, tu ne serais plus au derrière des vaches.  
 —Ça ne me dérange point; j'y ai toujours été.  
 —Tu ne garderais pas la maison un dimanche sur deux.  
 —Faut-il point veiller les animaux et que le ménage se fasse?  
 —Tu aurais un beau logement à Paris avec des domestiques qui te serviraient à la parole et, un homme qui, au lieu de te faire travailler, ne penserait qu'à te donner de l'argent et du plaisir.  
 Reine ouvrait de grands yeux. Avec une intonation admirative elle demanda:  
 Te voilà donc bien riche à cet heure?  
 Il dit:  
 —Hélas! qu'est-ce que ça peut te faire?  
 —C'était pour savoir...  
 —Oui?... Eh! ben, regarde mon auto.  
 —C'est une belle voiture.  
 —Combien crois-tu qu'elle m'a coûté?  
 —Je ne sais pas, moi... Plus cher que not' carriole, probable.  
 —Dix mille francs, fit Desir avec nonchalance.  
 Dix mille... c'est pas Dieu possible!  
 Elle demeura bouche bée, ahurie par l'énormité du chiffre, contemplant avec une sorte de respect cette chose qui coûtait si cher et l'heureux mortel qui avait pu se la payer. Mais bientôt elle eut un sourire incrédule.  
 —On dit comme ça des choses... Alors tu te désennuierais avec une mécanique qui vaudrait plus de dix fois notre grand'voiture? Ça n'est point croyable.

Et elle ajouta, le visage devenu sérieux:  
 —Si ça n'est point une menterie, tu ne seras pas riche longtemps, mon pauvre gas. M'est avis que tu gaspilles ta monnaie.  
 Desir s'était rapproché; il avait passé son bras autour de la taille de Reine, et elle l'avait laissé faire, absorbée dans ses pensées, subissant malgré elle la fascination de l'argent. Et il lui parla de très près, de si près que son souffle faisait voltiger les boucles rebelles de ses cheveux ardents.  
 —Ah! oui, si tu avais voulu... et même—je te dis ça tout bas dans l'oreille—si tu voulais encore, je te donnerais un auto qui me coûterait bien plus cher; et ça ne me gênerait point...  
 —Des bêtises!...  
 —Ca serait des quinze mille, des vingt mille francs, s'il le fallait pour que tu sois contente!  
 Oh!  
 Elle avait dit "oh!" au moment précis où les lèvres de Desir s'étaient posées sur son cou, au bas de son oreille; mais elle n'aurait pu dire si l'exclamation était provoquée par le chiffre de vingt mille francs ou bien par le baiser. Elle se dégagea, mais sans colère.

elle retombait assise, son bras, reconstruant la poire en caoutchouc de la trompe d'appel, la serra contre la muraille de la voiture. L'auto corna... Aussitôt, sur le seuil de la porte du jardin la mère Langlois et la mère Dorget parurent.  
 Il y eut une minute de saisissement; puis Mme Dorget, la main haute, courut vers sa fille en criant:  
 —C'est-il pour nous faire voir ça que tu nous cornes? J'te vas...  
 Mais Mme Langlois la retint et lui dit à l'oreille:  
 —Quoi que vous voulez faire? Ça peut être un malheur; mais ça n'est plus dans votre département.  
 —Déjà revenues de promenade, mes bonnes dames? fit Desir d'une voix gouilleuse. Vous voyez: on donnait une leçon de conduite à madame. Voulez-vous que je vous en donne une aussi? C'est bien facile... Tenez, madame Dorget, prenez la place de Reine... Vous ne voulez point? Vous y aurez regret: quand vous achèterez un auto vous ne saurez vous y prendre... Allons, il ne faut pas vous contrarier... Et vous, madame Langlois mère, vous ne voulez pas non plus? Vous feriez pourtant bien, de crainte que votre bru n'ait pas bien compris...

man Dorget était une femme si rude!... Bonheur encore que l'autre était moins pire...

—Je vous demande un peu que ça va chercher! Comme si on n'avait pas le droit de causer avec le fils Huchecorne, à présent! Est-ce ma faute s'il m'a embrassée?... Et puis voilà-t-il point des grands malheurs! C'est vrai qu'il n'est point gêné; mais, en admettant que je ne me sois pas assez méfiée, est-ce une raison pour me chercher des misères pareilles?

Ainsi s'exhalait sa peine, en questions entre-coupées par des plaintes. Et à mesure que sa conscience faisait à ces questions des réponses autres que celles qu'eût désirées son dépit, elle subissait comme une tentation le souvenir troublant des paroles échangées et des hardiesses qui les avaient suivies.

Elle se revoyait dans le jardin, cueillant des groseilles pour ses confitures tout en guettant l'auto. Pourquoi avait-elle dit oui lorsqu'il lui avait demandé ce rendez-vous à l'heure où elle savait devoir être seule? Sûrement elle aurait mieux fait de dire non, mais quoi? Est-ce une si grande faute, d'aimer à s'en laisser un peu conter? Comme si ça ne flattait pas toujours...

Elle avait ouvert la porte, et d'abord elle n'avait pas été rassurée: il la regardait de telle façon... Elle lui avait montré qu'elle n'était pas celle qu'il croyait; mais il avait l'air si chagrin en disant: Ah! si tu avais voulu, ma petite Reine!...

C'était vrai, cela! Si elle avait voulu... Et des rêves de richesse, de fainéantise luxueuse montaient à son cerveau comme des fumées; puis ces fumées dissipées sournoisement et la laissaient en face de la vie qu'elle s'était faite faute d'avoir attendu: une vie de travail sans repos, qui bientôt la rendrait laide. Passer tout son temps à servir des bêtes; se brûler au soleil; s'engourdir dans la froidure!... Malheur! qu'elle était donc lasse de cette existence-là!

Et on ne trouvait pas encore cela suffisant: il fallait que sa mère se mette avec sa belle-mère pour la surveiller, la tourmenter! À-t-on jamais vu cette méchanceté, de revenir la surprendre au moment où elle croyait être tranquille?

Tranquille?... À ce mot une image nouvelle traversa sa rêverie; elle sourit; un petit frisson la prit, de peur et aussi de plaisir: il lui semblait se débattre à nouveau sous les baisers de Desir.

—Ah! te voilà à la fin! Ça n'est point malheureux; j'ai cru que je ne te retrouverais point.

C'était Mme Langlois; elle était seule.

—Reine, écoute voir un peu. Ta mère est partie, a ne pouvait plus te voir, vu qu'elle était doublée de colère. Moi, je voudrais te parler d'amitié.

Le jour s'était encore assombri, et la pluie maintenant tombait drue de nuages bas que chassait le vent du Nord; c'était un de ces orages sans tonnerre que nous autres normands appelons des ventines, et qui parfois rendent les longs crépuscules de juillet aussi maussades que les après-midi de novembre. Dans le fournil, éclairé par une seule petite fenêtre aux carreaux crasseux, les deux femmes se voyaient à peine.

—T'auras beau faire beau dire, continua la mère Langlois, tu ne me feras point croire que c'est une chose naturelle de trouver une jeunesse mariée dans un auto avec un gas d'attaque qui l'embrasse. On s'outerrait pour moins que ça, tu sais ben. Je ne viens point dire que tu voyais la chose dans toutes les disgrâces qu'elle peut occasionner; mais c'est bien là l'malheur! Une supposition qu'il ait fait partir sa saprée mécanique, c'est-il toi qui l'aurais arrêtée? Je ne viens point dire non plus qu'il faisait ta volonté; mais fallait tout de même point le mettre dans une position où il pouvait faire la sienne. Écoute ben ce que je vas te dire: chez les Langlois il n'y a jamais eu de femme, à ma connaissance, qui n'ait point été stricte avè les hommes. Je l'ai toujours été, et ma belle-mère itou... Qu'est-ce que t'as à rîcher? Crais-tu qu'on n'a point été jeunes? Tant qu'à mon garçon, il est comme son père; il est sérieux su c'commerce-là. Si il venait à savoir que t'as fait des choses pas sortables, étant coiffé de toi comme il est, il pourrait s'arriver des grands désagréments. Pour nous définir, il n'y a point encore de mal puisque personne n'était là que nous, à moins que le fils Huchecorne ne s'en vante; mais il n'osera point... ou ben que ta mère ne cause, et il faut espérer que non, malgré qu'elle aime bien les paroles. Méfie-toi seulement que ça ne recommence point; et Ludovic, à ce coup là, ne saura rien.

(A continuer dans notre prochain numéro)



Espérez seulement une minute que j'ai rangé mes b'tonnes.

Elle souriait, un peu rouge, avec un rayon de malice heureuse dans le regard.

Elle tourna autour de l'auto, palpant les pneus, soulevant les campas de la capote; puis, revenant au volant:

—C'est ça qu'on tourne, pas vrai, pour aller à droite, à gauche? C'est-il difficile à mener?

—Très facile, au contraire, s'écria Desir. Attends un peu; je vas t'apprendre. Monte seulement dans la voiture.

Elle battit des mains en riant comme un enfant et sauta sur le marchepied. Là, elle hésita un instant.

—Il n'y a point d'exposition?  
 —Eh! non; monte, je te dis; coule-toi pour t'asseoir derrière le volant.

—Ça n'est point plus aisé que ça avè cte roue qui vous avance dans l'estomac... Enfin m'y voilà tout de même!... On n'est pas bien mal... C'est mollet... Montre-moi à cet heure comment on fait pour démarrer... Eh! bien? eh! bien?

—Il faut payer d'abord le prix de la leçon, ma petite.

Il s'était élançé à côté d'elle, et il l'embrassait à toute volée. Elle voulut descendre; mais il lui barrait la route à gauche, et à droite les leviers des freins et de la vitesse l'emprisonnaient.

Elle se débattit d'abord assez doucement, moitié fâchée, moitié amusée; mais elle n'était pas la plus forte, et bientôt elle eut peur. Alors ce fut une vraie lutte. Plusieurs fois elle parvint à le repousser, mais il revenait aussitôt à la charge, et peu à peu elle se sentait faiblir. Réunissant toutes ses forces elle se dressa à demi, d'un vigoureux coup de reins; elle se heurta contre la barre du volant qui la repoussa. Comme

Tout en parlant il avait fait descendre Reine et mis son moteur en marche. Sûr alors de pouvoir s'échapper, il lança cette dernière bravade:

—Une petite balade, hein? J'ai trois places, une à côté de moi, deux par derrière: ça fait juste le compte. Je vous fais faire le tour du pays et je vous ramène. Ça ne vous dit rien? Vous avez tort. À la prochaine fois, alors!

Il salua, recula, vira, rejoignit le chemin et disparut.

Reine, foudroyée par les regards de ses deux mères, rentra dans le jardin.

Alors Dubourdeau bondit sur la sente, bourra sa pipe, l'alluma, et s'en alla à son tour en poussant de triomphales bouffées.

L'EXPLICATION avait été dure. D'abord repentante et apeurée, Reine avait affirmé son innocence avec des pleurs, puis l'avait soutenue avec des cris; et enfin, hors d'elle-même, elle s'en était allée en faisant claquer la porte.

Le temps était sombre; un vent frais s'était élevé; une pluie fine embrumait la tombée du jour.

Comme une bête traquée, elle courut se réfugier dans le fournil, tomba sur une chaise près de la table où les paniers à pain étaient rangés, et se mit à sangloter en se tamponnant son tablier dans les yeux.

Qu'est-ce que sa mère et sa belle-mère croyaient donc? Et qu'est-ce qu'elle avait fait?... Elle avait des amitiés avec Desir?... Non, elle n'en avait point; et elles le savaient bien qu'elle n'en avait point. Mais il fallait qu'elle n'eût point raison... Et pas moyen de causer, de s'expliquer! Ma-

**Le Petit Chaperon Rouge**

(Suite de la page 43)

Mon bonheur, c'est partout où mon  
[désir se pose.  
C'est de tout voir, tout voir de ce que  
[l'on défend.]

LE LOUP

Moi, c'est parce que j'ai de grands  
[yeux, mon enfant.]

SUZON

Et tu disais partout entendre des  
[merveilles.]

LE LOUP

Parce que, mon enfant, j'ai de grandes  
[oreilles!]

SUZON

Ah! j'entends, maintenant, les mille  
[bruits joyeux  
Dont tu parlais. Je vois, car tu m'ouvris  
[les yeux.]

Mon regard, grâce à toi, découvre ces  
[merveilles.]  
Ami, j'ai de grands yeux et de grandes  
[oreilles!]

De grands yeux pour mieux lire en  
[votre cœur blessé,  
Et je me sens de très grands bras pour  
[t'embrasser.]

LE LOUP

Le papillon demeure où son destin  
[l'épingle.  
Sans regrets du pays vers quoi ton  
[rêve cingle,  
Chéris-en le mirage... et vogue au gré  
[des eaux.]  
Les bords qu'on n'atteint pas sont  
[toujours les plus beaux.]

SUZON

Alors, tu m'as menti? L'école buisson-  
[nière...]

LE LOUP

Lorsque décembre arrive, il vaut mieux  
[la chaumière.]

Va, tu seras heureuse.

SUZON

Heureuse? Maintenant,  
Je serai malheureuse en me ressouve-  
[nant.]

LE LOUP

On croit toujours mourir au printemps  
[de la vie,  
Petite! Avec le temps, le souvenir dévie.  
Plus tard, quand tes doigts vifs seront  
[des doigts tremblants,  
Tu rouvriras un soir, au bruit des  
[fuseaux lents,  
Le livre du passé retraçant mon image...  
Avec un sourire triste.]

Et tu t'endormiras au milieu de la page.  
(Elle va partir, les yeux pleins de  
larmes.)

Sur tes yeux, mets ton chaperon, comme  
[autrefois...]

(On entend, au lointain, la ronde  
des enfants qui va se rapprochant  
Nous n'irons plus au bois...)

Écoute la chanson: Tu n'iras plus au  
[bois!...]

(Le rideau tombe, pendant que le  
Loup s'éloigne à reculons, tandis  
que Suzon, baissant la tête,  
retourne lentement à son fiancé.)

**Un Canadien Errant**

(Suite de la page 32)

remarquer qu'une imposante majorité  
d'employés de banque de notre race  
ont reçu leur éducation scolaire aux  
mains expertes et dévouées de nos  
Frères des Écoles chrétiennes, ainsi que  
des collègues où l'on donne le cours com-  
mercial à côté des humanités, et dont  
la liste est également glorieuse, si elle  
n'est pas très longue. Voilà le pépinière  
où les banques se sont fournies d'une  
main-d'œuvre qui n'a pas tardé à se  
placer au tout premier rang. Et les  
résultats sont palpables et évidents.  
Ce n'est pas seulement au point de vue  
du nombre que nous pouvons être  
contents de nous et avoir confiance  
en l'avenir. La qualité ne fait pas  
défaut non plus, dans ce domaine comme  
dans les autres.

Que pourrions-nous dire de plus,  
dans cette revue nécessairement super-  
ficielle et incomplète? Malgré nous, il  
nous revient à la pensée les exhortations  
prophétiques de jadis, que signait par  
exemple un L. O. David, et dont il doit  
lui être si consolant de voir aujourd'hui  
le magnifique accomplissement. Siégez  
en paix, monsieur le Sénateur, et soyez  
content; vos rêves et vos vœux patrio-  
tiques et hardis se sont réalisés de la  
façon la plus entière, la plus "na-  
tionale," et la race a commencé de  
marcher à grands pas dans la voie large  
et droite qui la conduit vers les plus  
glorieuses destinées.

UN BANQUIER est en visite chez  
un confrère au crâne luisant. La  
conversation dure jusqu'à une heure  
fort avancée.

—Je reste à dîner chez vous, dit le  
visiteur.

—Parfaitement, répond son confrère.  
Pierre, dites-moi ce que j'ai.

—Monsieur a une tête de veau.



**Le Travail est un Plaisir  
Quand la Santé est Bonne**

Avec une abondance de sang riche et rouge  
circulant dans les veines et les artères pour  
maintenir la vigueur des nerfs et la force des  
muscles, la vie est une jouissance et le travail  
un plaisir.

Si l'on ressent une fatigue passagère, un som-  
meil naturel et bienfaisant restaure l'énergie  
dépensée et l'on se sent avec plaisir en état  
d'accomplir de la besogne—de faire bien et  
complètement le travail que l'on a à faire.

Ce n'est que lorsque le sang est pauvre, que le  
système est ébranlé, que les nerfs sont épuisés et  
appauvris, que le travail vous pèse, que vous  
manquez de cœur et de courage. Dans un  
pareil état, vous ne reposez plus, vous ne dormez  
pas bien et, le matin, vous vous levez fatigué et  
effrayé de la journée de travail que vous avez  
devant vous.

C'est dans de pareils cas que le Dr Chase's  
Nerve Food peut vous être d'un secours  
incalculable.

En fournissant au sang les éléments dont est

formé le sang neuf, le Dr Chase's Nerve Food  
rebâtit le système épuisé de la façon la plus  
naturelle et la plus rationnelle imaginable.

Dans le sang il fait circuler une nouvelle  
énergie; il infuse une vigueur nouvelle dans le  
système nerveux, et répand un bien-être dans  
tout l'individu.

Les organes vitaux reprennent leurs fonctions,  
la digestion est meilleure; vous dormez, vous  
reposez naturellement, et vous regagnez graduel-  
lement et avec certitude la vigueur et l'énergie  
de la santé.

En employant le Dr Chase's Nerve Food,  
vous pouvez être, en quelque sorte le maître de  
votre propre santé.

La boîte, 50 cents, chez tous les marchands  
ou chez Edmanson, Bates & Co., Ltd., Toronto.  
Sur chaque boîte de la véritable préparation  
vous trouverez le portrait et la signature de  
A. W. Chase, M.D., l'auteur fameux du Livre  
de Recettes.

**POUR LES COUPS  
DE SOLEIL**

que donnent une heure de paresse sur la  
plage, une heure active sur le champ de  
tennis, ou une tournée de golf, baignez  
abondamment la peau brûlée avec



Elle rafraîchit et calme instantanément—et  
fait disparaître toute douleur ou inflama-  
tion. Le lendemain il ne vous reste plus  
qu'une couche plus foncée de tan pour  
vous rappeler le sport de la veille.

Absorbine Jr., est employée en toute  
sécurité et avec des résultats également  
bienfaisants sur la rude peau de l'athlète  
ou sur la peau la plus délicate de la débutante.

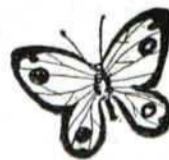
Aucun nécessaire de vacance  
n'est complet sans une bouteille  
d'"Absorbine Jr." parce que  
ses propriétés guérissantes sont  
très nombreuses et très  
efficaces.



\$1.25 la bouteille chez la  
plupart des pharmaciens  
ou délivrée chez vous. Une  
bouteille généreuse d'essai  
vous sera envoyée par la  
poste à votre adresse sur  
réception de 10 cents en  
timbres-poste.

W. F. YOUNG, Inc.  
508 Immeuble Lyman - Montréal

**Du  
Papillon  
de la  
Mode**



à la femme dont les revenus  
sont limités.

Les Patrons du "Costume  
Royal" satisfont ce désir par-  
ticulier d'originalité dans  
l'élégance, et ils constituent  
en même temps une économie.

Si vous voulez avoir cette  
apparence bien mise, vous ne  
manquerez pas de choisir les  
Patrons du "Costume Royal."

Formule de commande page 38

**Délivrez votre maison  
de la poussière  
de l'été**



Les tourbillons de poussière des rues et des  
routes, pendant l'été, n'ont plus de terreur pour la  
ménagère qui se sert de Dustbane. Dustbane  
absorbe la poussière et tue les microbes. Il rendra  
votre travail domestique plus facile.

Dans toutes les épiceries.

"L'ennemi de la poussière"



C'est le Prince qui a fait naître ce sourire. Il a complimenté cette jeune fille de Saskatoon de sa remarquable tenue comme écuyère.

foule qui se trouvait là à cinquante mille personnes. Les vétérans étaient alignés sur le terrain, mais bientôt leurs rangs furent rompus par la houle humaine. Le Prince reçut, quand il fit son entrée sur le terrain, une réception délirante, il n'y a pas d'autre terme. Il fut cerné et complètement séparé de sa suite. Toutes les bouches criaient. Des tribunes partit une ovation bien canadienne faite de bruits composés de claquemets de mains, de coups de sifflets, avec l'explosion ici et là d'un pétard. L'ovation se prolongea pendant toute la durée de la cérémonie. Quand un groupe s'était épuisé à crier et à frapper des mains, un autre groupe le relevait.

— Emprisonné dans la foule, le Prince essaya de se frayer un passage jusqu'à l'estrade d'où il devait porter la parole et distribuer des médailles. Il ne pouvait se mouvoir que très lentement. Comme il approchait de l'estrade, il se trouva immobilisé dans la foule comme si celle-ci se fut figée en une masse solide. Il se trouvait tellement serré de tous les côtés qu'on pensa qu'il serait projeté à bas de son cheval. Un photographe de cinéma vint heureusement à son secours, enleva le Prince par les épaules et le déposa sur l'estrade.

Là le Prince parla au milieu d'un enthousiasme que nous nous refusons à décrire et distribua des médailles à ce qui paraissait être un flot sans fin de braves Canadiens.

#### Une promenade de vingt milles

LE SOIR il fit à travers les rues de la ville une promenade de pas moins de vingt milles. Je crois être dans la vérité quand je dis qu'il renonça pour cette promenade à des cérémonies plus reposantes.

À Toronto tout le monde est animé de civisme et tient au bon renom de la ville. Chaque citoyen est imbu de cette fierté autant que l'administration municipale elle-même, aussi y a-t-on appliqué les plus récentes données de l'aménagement des villes et Toronto est-elle vierge de "slums."

Dans sa promenade le Prince vit la ville sous tous ses aspects. Il parcourut les magnifiques avenues de Rosedale et la région moins belle mais plus selecte de la côte "on the Hill."

Il passa à travers les banlieues où les "professionnels" habitent des maisons charmantes et d'un joli dessin; il alla dans le quartier ouvrier où les demeures sont propres, élégantes même et se distinguant presque uniquement par leurs dimensions de celles des quartiers plus riches. On a, en Amérique, l'instinct des belles maisons et chaque demeure a son cachet de particularité. On ne voit ni amoncellement de maisons toutes pareilles comme dans les "slums," ni encore moins une pénible congestion de population. L'architecture la plus en vogue c'est la colonial; les vérandas sont spacieuses, les pelouses vastes et non-cloturées. À l'intérieur, on trouve chauffage central, lumière électrique, baignoires, parquets de bois franc et enfin, tous les accessoires qui tendent à faciliter le travail de la ménagère. De plus, presque tous ceux qui habitent ces maisons en sont les propriétaires. Ils les acquièrent par versements repartis sur une longue période. On a en effet l'instinct de la propriété qui tend à l'amélioration de la condition sociale, dans les villes canadiennes.

La route que suivait le Prince le conduisit aussi à travers les rues commerciales telles que Yonge et King.

C'est là qu'on trouve les grands magasins brillants, c'est là que la foule pressée fait ses emplettes. Le Canadien que l'on croise sur le trottoir a l'air déterminé qui paraît même brutal à l'Anglais moins affairé. Mais c'est mal de juger ainsi car le Canadien est paisible, ami de l'ordre, c'est son tempérament naturel bien plus que la résultante de la réglementation. C'est sans doute ce qui fait qu'une foule canadienne reste toujours polie, même quand elle défie les ordres de la police.

Le Prince commença sa tournée par le magnifique High Park, où la nature fut très peu torturée par l'homme et ce respect a eu un effet merveilleux. Dans ce parc, il pénétra immédiatement dans cette avenue de gens qui devait durer pendant vingt milles.

Cette foule s'enflait même à certains endroits. À l'entrée de divers quartiers, dans les rues des régions les plus peuplées, autour du cimetière où il planta un arbre, la population s'amasait en quantités étonnantes. Mais la chose la plus frappante, c'est que sur ce parcours de vingt milles, il ne se rencontrait pas un endroit sans foule.

Toute la population paraissait être descendue dans la rue pour agiter des drapeaux ou des mouchoirs sur son passage, toute comme la gent des petits garçons paraissait s'être donnée le mot pour courir à pied ou en bicyclette à ses côtés, sans souci des automobiles qui venaient derrière.

"L'automobilocratie" des districts les plus riches avait transformé ses voitures en autant de tribunes à l'angle des rues et, une fois le Prince passé (les correspondants ne les remercient pas de ce sans gêne) les chauffeurs tachaient de briser la file et de s'insinuer derrière la voiture royale. Les gens de la banlieue se servaient de leurs pelouses comme d'un point stratégique et s'y étaient installés avec leur famille. Dans les districts purement ouvriers, les gens étaient simplement sur la peirre à bordure des trottoirs, femmes élégamment vêtues et hommes habillés à la canadienne. "Élégamment vêtu" est à noter car il est remarquable qu'on ne voit ni haillons ni guenilles au Canada.

Il y avait une gaité de carnaval dans l'air et les rires et la joyeuse affection d'une telle foule eussent ému une personnalité moins sympathique que le Prince de Galles. Elles firent sa conquête totale. Pas une fois, il ne lui vint à l'idée de faire le salut cérémonieux. Il commença par agiter un petit drapeau; puis il ne se contenta plus de drapeau et se mit à agiter son képi, puis il se mit debout dans la voiture, enfin il monta sur le siège, posa les pieds sur la banquette et s'assit sur la capote repliée de l'automobile. Il fit la plus grande partie du voyage dans cette position, il ne se laissait glisser sur la banquette que s'il se présentait par hasard un endroit où la foule fut moins dense. Il cessait d'agiter son képi de la droite pour continuer de la gauche, s'appuyant par instants sur quelques uns des membres de sa suite. Et la foule borda la route tout le long, et tout le long acclama.

Ce fut un spectacle étonnant, émouvant, le paroxysme de trois jours d'émotion au cours desquels la ville de Toronto ne cessa de témoigner l'ardeur de son affection.

L'effet d'une pareille manifestation sur le Prince lui-même fut profond. L'un des généraux canadiens qui l'avait accompagné nous dit qu'il se tourna vers lui au milieu d'une pareille scène et qu'il lui dit: "Vous n'en serez pas étonné: mon cœur déborde."

# La Visite du Prince de Galles

(Suite de la page 17)

## Ottawa: la capitale du Canada

LA COURSE de Toronto à Ottawa, de la ville qui est une province en elle-même à la ville qui est la capitale du Canada s'accomplit nuitamment. Le train arrêta sur une voie d'évitement près de la banlieue pour ne pas arriver avant l'heure annoncée. Le Prince saisit cette occasion pour faire une promenade dans la campagne et quelques-uns des paysans les plus matineux purent avoir avec lui une audience imprévue.

À une petite gare du nom de Manotick, des familles de fermiers vinrent jeter un coup d'œil sur ce train royal—monstre dont tous les wagons étaient rouges. Le plus jeune du groupe se chargea de présenter le Prince à ses compagnons.

Ils arrivaient, par couples ou par trios, à travers les champs. Un petit bonhomme qui portait un chapeau de paille sans bord et des salopettes de travail couvertes de terre, s'efforça de chasser sa timidité et de parler comme un "homme" du monde au Prince. Une petite fille, inspirée par la finesse naturelle à son sexe, détailla en apercevant le train, vers la demeure de son père et en revint les bras chargés d'un panier de pommes qu'elle offrit aussi cérémonieusement à Son Altesse que s'il se fut agi d'une adresse sur vélin.

C'était toujours un spectacle étrange que de voir ces gens qui arrivaient, on ne savait d'où, à travers les champs, pour former le cercle autour de la plateforme d'observation du convoi. Toutes les régions du Canada sont bien servies par les gazettes, mais cependant de voir les gens arriver au bon endroit à l'heure, au milieu de la solitude, avait quelque chose d'étrange. Ces petites réunions incidentes étaient aussi sûrement intéressantes que les foules des grandes villes. Elles s'accompagnaient toujours d'une joyeuse manifestation d'amitié, tant à cause du Prince, si simple, que des gens eux-mêmes, qui leur donnaient un charme spécial.

Après cet arrêt, on repartit pour la grande ville à laquelle on accède à travers une campagne enjovillée de jardins et de vergers qui viennent se terminer au bord d'un canal longeant la voie ferrée comme celle-ci pénètre dans Ottawa.

Nous étions prévenus contre Ottawa, surtout par des gens d'Ottawa. On nous avait dit de ne pas trop attendre de la part de la capitale. Comme le Prince passait à travers les masses compactes de la ville de Toronto, Ottawa baissait rapidement dans l'estime de ses propres citoyens. Ils nous prévinrent qu'Ottawa n'était pas comme cela; qu'Ottawa est un bourg taciturne.

Les gens d'Ottawa, nous répétaient-ils, s'abandonnent à un silence méditatif, s'il est sympathique. C'est une ville artificielle, germée des semences stériles de la Législature et vivant de la nourriture aride des projets de lois. Ce n'est rien autre chose que le lieu d'habitation d'un gouvernement. C'est une ville de raison créée froidement par un acte de sagesse à la Salomon. Avant 1858, ce n'était rien autre chose qu'un petit poste de portage français, qu'un village endormi assis à la rencontre des rivières Rideau et Ottawa, ne s'occupant de rien autre chose que du commerce du bois, prêtant à peine attention à la bataille que se livraient Montréal et Québec, Toronto et Kingston pour la suprématie politique du Dominion. Appelée à régler la dispute, la reine Vic-

torie donna tort à tous les plaideurs en désignant comme la capitale ce qui était alors By-town mais qui est devenu Ottawa.

Les gens d'Ottawa nous avaient rappelé tout cela et nous avaient déclaré qu'une ville aux origines aussi artificielles et dont la population se compose d'employés de l'état et de parlementaires ne peut manifester d'enthousiasme spontané.

Un jour plus tard, ces mêmes d'acteurs nous rencontraient dans le vaste et somptueux Château Laurier, et pas un d'eux ne donnait des signes de repentance. Ils étaient même fiers de leurs fausses prophéties, et nous demandèrent de boire avec eux un grape-juice and soda—la suprême émotion que puisse se payer (en public du moins) la bonne camaraderie—afin de nous expliquer comment ils n'avaient pas douté un seul instant que la ville d'Ottawa ferait preuve de l'enthousiasme dont nous étions témoins.

"Ceci est la capitale du Canada, Monsieur, le siège de notre parlement et du gouvernement général" disaient-ils. "C'est le foyer de la loyauté et de la légalité. C'était naturel qu'elle dépassât tout ce que s'était fait ailleurs."

Je ne suis pas fâché du tour que nous avait joué Ottawa, mais abasourdi de la façon dont elle nous détrompa. Peut-être le Prince partagea-t-il notre étonnement. S'il en fut ainsi il dut subir un sursaut délicieux. La ductilité d'Ottawa est un mythe. Quand le Prince y entra le matin du 28 août, elle était aussi silencieuse qu'un bombardement et aussi réservée qu'un cyclone.

On y voyait les foules, inévitablement vastes et trépidantes, avec la bonne humeur canadienne que rien n'abat. Elles s'emparèrent du Prince dans une ruée quand il fut libéré des formalités de la réception par le Gouverneur-général et les autres notables, et qu'il fut monté dans un landeau derrière les gardes-corps écarlates de la royauté. Cette voiture était plus décorative peut-être mais elle ne remplissait pas mieux la fonction qu'un automobile l'eût pu faire en pareilles conditions. Comme l'automobile, l'aurait fait, les chevaux n'avançaient que très lentement, entourés de tous côtés par la foule.

L'équipage passa du triangle ouvert qui s'étend entre l'hôtel du Château Laurier et la gare, pardessus le pont qui franchit le canal Rideau et le long de la large route bordée des édifices de l'administration et de clubs, jusqu'au spacieux quadrilatère de gazon autour duquel les constructions massives du Parlement se groupent.

Ce quadrilatère est un endroit idéal pour y donner une représentation de tableaux historiques (pageant). Elle couronne une lente montée qui forme de l'autre côté un rocher escarpé, couvert d'arbustes et de verdure, suspendu au-dessus des eaux étonnantes bleues de la rivière Ottawa.

Du côté de la rivière les édifices du parlement posés dramatiquement à la crête de ce rocher escarpé donnent une note de rare beauté. Sur le quadrilatère, qui se trouve du côté de la ville, cette note est perdue et les constructions de pierre carrées bien que d'aspect très digne paraissent quelque peu lourdes. Ces édifices massifs ont pourtant grand air après tout; ils forment le fond et les côtés pour ce théâtre à tableaux historiques dont nous parlions tantôt.



Des Sauvages d'Amloops firent au Prince une ovation chaleureuse. On le voit ici présenter ses remerciements à un trio typique.

**Le Prince prend contact avec le peuple**

IL Y avait un programme officiel mais la population le modifia à sa guise. On écouta les adresses lues par Sir Robert Borden et le général Currie, nouvellement débarqué au Canada, qui exprimaient les sentiments de gratitude du Canada. Puis la foule exprima sa gratitude de sa façon à elle en balayant la police et en entourant le Prince d'un flot mouvant.

Au milieu de cette foule, le Prince restait rieur et joyeux, s'efforçant de presser toutes les mains qui se tendaient vers lui. Il devait y avoir une revue de Boy Scouts, mais la foule la "décommanda."

Les câbles et les barricades de bois propre qui enfermaient les jeunes soldats sur un terrain de parade soigneusement ratissé disparurent très vite grâce à l'application de ce procédé scientifique qui consista de exercer une force irrésistible contre un corps mobile. Les Boy Scouts cessèrent de figurer au programme et furent bientôt réduits en simples atomes d'une masse qui cernait le Prince de toutes parts.

Comme d'habitude, le prince ne montra pas la moindre hésitation à se conformer à la volonté populaire. Ce fut une belle manifestation démocratique et il n'est que juste de dire que le personnage le plus démocratique de cette scène c'était son Altesse Royale lui-même.

Mais bien que le premier à provoquer ces occasions de prendre intimement contact avec le peuple, le Prince était aussi celui qui en souffrait le plus: il éprouvait beaucoup de fatigue.

Il a une vitalité extraordinaire. Il est tellement plein de vie et d'activité qu'il paraissait difficile de lui en donner assez à faire et cela joint au fait qu'il voulait répondre avec une chaleur égale à la réception enthousiaste du Canada, le fit se jeter corps et âme dans l'accomplissement de sa mission. Les jours de fatigue de Toronto se faisaient sentir et il fut convenu que, pour lui accorder quelque repos, on décommanderait le "Garden Party" qui devait avoir lieu l'après-midi même dans le parc charmant du palais du gouvernement et qu'on supprimerait tous les engagements pour le jour suivant.

Le Prince consentit à toutes ces coupures au programmes sauf une: la réception populaire à l'hôtel de ville. C'était de toutes la plus harassante mail il y tenait. Il apporta cependant une légère modification de détail. On convint qu'il donnerait la main gauche au lieu de la droite, car celle-ci était restée endolorie de la réception de Toronto.

La réception publique eut lieu. La seule invitation émise fut un avis dans les journaux portant que le "Prince rencontrerait la population de la ville." C'est ce qui arriva. Toute la ville y fut. Toutes sortes de gens en toutes sortes de costumes se présentèrent. De vieilles dames lui demandèrent là encore quand il devait se marier. Il y vint des bûcherons en "souliers de bœuf." Il y vint des mères en grand nombre qui portaient dans les bras des enfants, la plupart de moins d'un an, d'aspect grave et comiquement solennel. Elles s'inspiraient peut-être sans s'en douter d'un vieux précédent ces mamans. Elles voulaient que le Prince qui serait un jour à la tête de la grande famille touchât le bébé comme pour en prendre possession.

On voyait aussi des petits garçons en grand nombre, espérilles et déterminés. La police avait empêché un groupe débraillé de ces petits bons-hommes de pénétrer dans la salle; ils entrèrent par une croisée, grâce à l'escalier de sauvetage. Ils avaient serré la main de Prince avant que la police découvrit leur mouvement de flanc et que le désordre qu'ils avaient produit dans la queue sans fin de visiteurs fut réparé. Cette queue ne finit jamais de passer. Bien que suivant l'estimation des experts, le Prince ait serré les mains à raison de 45 à la minute, il n'avait défilé que 2,500 visiteurs quand le temps alloué à cette réception se trouva épuisé.

Mais il n'oublia pas les autres. Il alla leur adresser la parole du haut de l'escalier d'honneur de l'hôtel de ville et leur expliquer qu'il regrettait que la nature ne lui eut pas pourvu de plus de mains. Il n'en avait qu'une pour recevoir toutes les marques d'affections qu'on voulait lui donner. La foule ne témoigna pas de mauvaise humeur. Elle comprenait que la résistance physique a ses bornes. On se trouvait déjà content d'avoir vu "le mignon petit bonhomme" comme nous l'avons entendu dire à quelqu'un. Et les anecdotes sur son compte allaient leur train. La plupart roulaient sur son extrême affabilité. On disait entre autres choses qu'un soldat qui l'avait rencontré en Europe, était sur le marchepied de l'automobile pour lui dire "How do

you do?" Le Prince lui donna la main et le soutint de l'autre main et ils causèrent ainsi pendant plusieurs instants sans que l'automobile s'arrêtât. Finalement, les deux hommes saluèrent et le soldat sauta à bas du marchepied.

"C'était absolument comme si vous me voyiez passer en automobile et que vous veniez me parler," disait le narrateur. "Il n'y avait rien de royal là-dedans. Et c'est comme cela qu'ils nous a. Il n'y a pas une couche de glace entre lui et nous."

Un autre individu me dit: "Si vous m'aviez annoncé il y a un mois qu'il recevrait une réception de cette sorte, j'aurais souri et j'aurais dit que vous étiez innocent. Je vous aurais dit que les Canadiens ne sont pas bâtis de cette façon là. Nous sommes une race rude, indépendante et irrespectueuse. Nous ne crions pas à propos de celui-ci ou de celui-là. Mais voilà qu'il nous a rendus fous. C'est assez facile à comprendre. Il est comme nous. Il n'a pas de morgue. Nous aimons traiter des hommes comme des hommes. Et voilà comment il nous traite."

Cette fin de semaine commencée avec tant d'intensité se termina pourtant en douceur. Le Prince s'accorda quelques repos et quelques distractions. Il passa des heures paisibles dans la maison du gouverneur-général, ce magnifique Rideau-Hall, dont le parc superbe n'est que la continuation du parc Rockcliffe lequel suspendu sur un rocher escarpé marche de compagnie avec la brillante rivière Ottawa. À part quelques promenades et quelques parties de golf et de danse au joli Country Club de l'autre côté de l'Ottawa sur la rive de Hull, il ne se lia à aucun programme.

**||Ottawa à vol d'oiseau**

OTTAWA ne paraît pas si virile que la plupart des autres villes canadiennes. Le Parlement qui en est pour ainsi dire le cœur artificiel semble absorber toute sa vitalité. Tout ce qu'il y a d'architecture dans cette ville se masse avec beaucoup d'effet sur la côte formée par un rocher à pic couvert d'arbustes surplombant les deux rivières Ottawa et Rideau.

Quand on s'éloigne de cette côte, on est quelque peu déçu. Les rues à part les quelques avenues qui donnent accès aux édifices du parlement sont purement "résidentielles" et manquent de caractère.

Les berges de la rivière constituent la principale attraction de la ville. Au-dessous de la hauteur du parlement, on voit à gauche un îlot bizarre sur lequel sont construites quelques habitations pittoresques. Ces maisons masquent l'écume des chutes de la Chaudière, qui vont de cette île au rivage de Hull. Souvent on voit dans les chutes une traînée de billots qui s'étendent au loin.

À l'extrême droite, passé les écluses du canal Rideau, on voit l'armature impressionnante d'un beau pont de fer. Les convois à vapeur, les tramways, les piétons et les voitures y passent et y accèdent à des niveaux différents afin de se trouver de plain pied avec les diverses routes que les uns et les autres doivent trouver de l'autre côté de l'eau. Plus loin que le pont et tout près de lui se profile le roc abrupt qui forme l'assise du Parc Major.

Entre ces deux extrémités, on a en face de soi, une vaste plaine verte et émaillée de maisons peintes en couleurs vives, fermée par une chaîne de montagnes d'un bleu de fumée. Tout le paysage est baigné dans cette lumière extrêmement vive particulière à l'atmosphère canadienne.

Au Parc Major, l'avenue qui longe la rivière s'en va vers l'est jusqu'au canal de Rideau qu'elle franchit et dont les chutes sont fameuses, mais elles sont malheureusement masquées par une fabrique. Après avoir franchi le canal elle passe devant Rideau Hall et s'enfonce sous les arbres de Rockcliffe Park. Rockcliffe Park est une merveille. On y trouve toutes les joies de la forêt sauvage avec la commodité d'un service de tramway. Sa promenade suit le bord du rocher jusqu'à l'Ottawa et au loin sur la rivière on peut voir le filet d'or de la plage de sable d'une île lointaine et des chaloupes à voiles pourpres, des canots à aviron et automobiles. Je ne sais pas jusqu'où le parc Rockcliffe côtoie la rivière Ottawa. Une promenade de deux heures m'amena en un endroit où se voyaient des maisons coquettes entourées de vastes jardins; mais le parc continuait encore et paraissait devoir durer toujours.

Il y a deux ou trois clubs de golf (chaque ville du Canada a un golf course ou deux et quelquefois ils sont municipaux) au bord de la rivière du côté de Hull—côté qui était au moment de notre visite un endroit de pèlerinage de la ville d'Ottawa proprement dite. Hull se trouve en effet dans la province de Québec où la loi de prohibition semble

moins implacable que celle d'Ottawa et de l'Ontario. Hull est aussi célèbre pour sa fabrique d'allumettes et autres industries qui en font une ville industrielle très progressive; pour ses contributions à l'emprunt de la victoire et à autres choses du même genre elle peut rivaliser avec n'importe quelle ville, même quatre ou cinq fois plus grande qu'elle.

Le principal des clubs d'Ottawa du côté de Hull est le "Country Club," un endroit très idyllique qui a tiré le meilleur parti de la plaine un peu rude, et qui regarde à travers les arbres, les rapides de la rivière Ottawa. C'est un très joli club construit comme tous ceux de l'Amérique du Nord avec un grand souci de confort.

Sa salle à manger est très intéressante; elle est installée en réalité sur la véranda, laquelle est entourée de treillis où s'accrochent des plantes grimpanes; elles ornent jusqu'au plafond d'où pendent des fleurs et des feuilles. C'est vivre une heure d'un grand charme que de déjeuner là au-dessus des pelouses fraîches.

Le Prince fut reçu là en plusieurs circonstances, et on y donna des danses en son honneur. Pour ces fêtes, on couvrait la pelouse d'un treillis dans le goût grec et on suspendait entre les piliers des fleurs et des drapeaux et des lumières, et tous les arbres environnants portaient des ampoules de couleurs suspendues à leurs branches. Le soir on se fut cru en Arcadie telle que se l'imagineraient un moderne Watteau. La beauté des femmes et l'élégance des robes mettaient pourtant dans ce tableau une note très canadienne.

Lundi le 1er septembre restera une journée inoubliable. La principale cérémonie figurant au programme du Prince, c'était la pose de la pierre angulaire de la tour du nouvel édifice du parlement et l'inauguration de l'emprunt de la victoire. Mais il se produisit autre chose. Ce jour là tombait la fête du travail. C'est le jour où dans tout le Canada—et même dans toute l'Amérique—les ouvriers manifestent. Le travail paradait, donnait une fête des jeux et, je le crois bien, faisait des discours ce jour-là.

Quelques-uns croyaient que le programme du travail nuirait au programme du Prince, que, pour mettre les choses au mieux, le travail, le jour de sa fête, ignorerait le Prince. Les hommes qui avaient émis de pareilles opinions étaient des Canadiens, mais ils ne connaissaient pas le Canada. C'était le jour du travail, et le travail offrit ce jour au Prince.

Quand le Prince apprit que c'était le jour du peuple et qu'il devait y avoir une grande réunion de sport et un grand gala dans l'un des parcs d'Ottawa, il ajouta spécialement un autre article à la longue liste de ses occupations. Il fit donc savoir qu'il visiterait le parc.

Le travail rendit vivement la politesse et de sa propre volonté il changea sa parade en une garde d'honneur pour le Prince. On s'empara des rues probablement sans avertissement et certainement sans cérémonie.

Je crois bien qu'il y avait ici et là quelques agents de police, mais ils étaient sûrement inutiles. Le travail prit la direction de la représentation en l'honneur de son ami le Prince et ne souffrait pas le moindre désordre.

Autant que j'ai pu le savoir, les organisations ouvrières avaient arrêté sans consulter personne cette partie du programme. Le matin de bonne heure, on put voir le défilé s'engager dans la rue Rideau et grimper la côte qui conduit aux édifices du parlement. Tous les métiers étaient représentés dans le défilé, chacun portant sa livrée de travail.

(A continuer dans notre prochain numéro)

**L'Art de la Couture à la Maison**

(Suite de la page 28)

deux fois sa profondeur, ce qui vous donne exactement la quantité du tissu requis sur laquelle vous pouvez compter.

Un nombre impair de remplis est préférable à un nombre pair; et une mesure ou une règle est nécessaire pour les faire droits. La règle peut être faite de la manière suivante: Prenez un papier épais ou un carton, faites un point indiquer la largeur du rempli à faire et faites un autre point indiquant la largeur du rempli plus l'espace en dessous du premier point. Coupez d'un point à l'autre en finissant obliquement. Placez la coupure oblique à la couture du bord en pliant le tissu eu haut de la mesure. Après avoir fini le rempli, vérifiez s'il est droit et faufiez sous la première coupure droite au fur et à mesure.

Pour faire un second rempli, placez la coupure droite à la couture du premier rempli et continuez comme ci-dessus.



**Pourquoi des Taches de Rousseur**

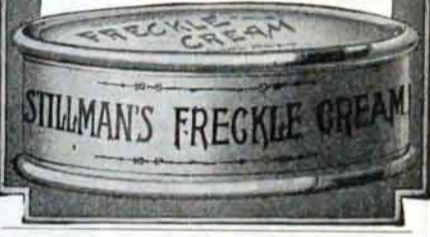
—quand on peut les enlever si facilement? Essayez le traitement suivant:

Appliquez une petite quantité de Stillman's Freckle Cream avant de vous mettre au lit. Ne frictionnez pas mais appliquez délicatement. Lavez le matin avec un bon savon. Continuez l'emploi de la crème jusqu'à ce que les taches de rousseur soient complètement disparues. Commencez ce soir—et vous constaterez des résultats après deux ou trois applications. Il a fallu des années de recherches à des spécialistes pour découvrir cette crème délicate et inoffensive qui laisse la peau sans une ombre. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous directement. 50 cents la jarre.

- Stillman's Face Powder - 50c
- Stillman's Rouge - 25c
- Stillman's Tooth Paste - 25c

Dans toutes les pharmacies. Argent remboursé si l'on n'est pas satisfait. Demandez la brochure "Wouldst Thou be Fair?" (Voulez-vous être Belle?) qui contient des suggestions de beauté très utiles.

STILLMAN CREAM COMPANY  
Dept 41 Aurora Illinois



**Une Peau Adorable**

—n'est pas le résultat de l'emploi des cosmétiques, mais de la bonne santé du système. C'est le sang pur qui répand le rouge de la jeunesse sur les joues.

L'expérience a appris à la belle prévoyante à employer le dépuratif comme producteur de la clarté du teint. Une mignonne boîte de NR TABLETS est le moyen par excellence. Chaque comprimé agit très agréablement en produisant la santé, en tenant la peau claire et libre de taches, en contribuant à restaurer et conserver l'apparence de santé et de jeunesse.

Tous les pharmaciens vendent la boîte de 25 cents de NR TABLETS.



En usage depuis plus de 30 ans.

**Argent Facile**

MOTS magiques, sans doute, mais qui peuvent devenir réalité. L'argent facile est à votre portée. Calculez les heures de loisir dont vous disposez chaque jour, et nous vous achèteront ces heures, à un joli profit pour votre bourse. Ce sera comme de l'argent trouvé!

Écrivez aujourd'hui à  
—THE—

**Spare Time Profit Club**

253 Spadina Avenue  
TORONTO --: ONTARIO

# Le Coin de Mme. Knox

## PLATS RAFFRAÎCHISSANTS POUR LES JOURS DE CHALEUR

**L**a ménagère occupée qui ne veut pas passer trop de temps à la cuisine pendant les jours de chaleur accueillera avec plaisir ces plats rafraîchissants qui ne demandent pas de cuisson. La famille également sera enchantée de ces salades, desserts, galantines à la gelée et autres Plats de Knox parce qu'ils sont nourrissants et ne surchauffent pas.

### Coupe de Gelée de Prunes

Une tasse de jus de fruit, frais ou en conserve, peut être employée pour un dessert à la gelée. Faites tremper une 1/2 enveloppe de Knox Sparkling Gelatine dans une 1/2 tasse d'eau froide. Prenez deux tasses de n'importe quel reste de jus, bouillon ou sauce diluée, chauffez au point de l'ébullition et ajoutez la gelatine dissoute. Faites refroidir et lorsque le mélange arrive à consistance, ajoutez deux tasses de viande froide hachée, veau, jambon, bœuf ou poulet. Assaisonnez avec sel et poivre, et ajoutez de fines hachures de poivre rouge ou vert, de céleri, de persil, ou d'oignons si vous le désirez. Versez dans un moule carré, trempé au préalable dans l'eau froide et faites refroidir. Démoulez et coupez en tranches minces pour servir.

### Pain de Viande

Faites tremper une enveloppe de Knox Sparkling Gelatine dans une 1/2 tasse d'eau froide. Prenez deux tasses de n'importe quel reste de jus, bouillon ou sauce diluée, chauffez au point de l'ébullition et ajoutez la gelatine dissoute. Faites refroidir et lorsque le mélange arrive à consistance, ajoutez deux tasses de viande froide hachée, veau, jambon, bœuf ou poulet. Assaisonnez avec sel et poivre, et ajoutez de fines hachures de poivre rouge ou vert, de céleri, de persil, ou d'oignons si vous le désirez. Versez dans un moule carré, trempé au préalable dans l'eau froide et faites refroidir. Démoulez et coupez en tranches minces pour servir.

### Suprême de Salade de Légumes ou de Fruits

Faites tremper une enveloppe de Knox Sparkling Gelatine dans une 1/2 tasse d'eau froide puis ajoutez deux tasses d'eau bouillante, 1/2 tasse de vinaigre doux et une 1/2 tasse de sucre. Coulez, et lorsque le mélange commence à épaissir ajoutez trois tasses de fruits frais, employant de préférence les cerises, oranges, bananes ou ananas cuits, ou encore des légumes, tels que betteraves cuites, haricots verts, pois, céleri, choux ou carottes, séparément ou en combinaison. Mettez dans un moule trempé au préalable dans l'eau froide et faites refroidir. Démoulez sur un lit de laitue frisée et servez avec mayonnaise ou apprêt bouilli.

### Gelée de Tomates

Faites tremper une 1/2 enveloppe de Knox Sparkling Gelatine dans une 1/2 tasse d'eau froide. Prenez une tasse et demie de tomates, ajoutez de l'oignon, du poivre, du céleri ou tout autre aromate que vous désirez et faites bouillir 10 minutes. Coulez et versez dans un moule trempé au préalable dans l'eau froide et faites refroidir. Coupez en tranches minces et servez sur des feuilles de laitue avec sauce mayonnaise, ou moulez dans des coupes individuelles. Si l'on a des oeufs bouillis durs sous la main, en placer une tranche au fond de petites coupes puis remplir avec le mélange de tomates. La gelée de tomates peut encore être moulée en une feuille mince, coupée en carrés, recouverte de fromage mou et réunies en sandwiches.

### Riz Moulé aux Fruits

Faites tremper 10 minutes une 1/2 enveloppe de Knox Sparkling Gelatine dans une 1/2 tasse d'eau froide et faites dissoudre en tenant la tasse dans l'eau bouillante. Ajoutez un 1/2 tasse de jus de fruits, frais ou en conserve, que vous avez sous la main (les cerises, framboises et fraises ou ananas en conserve font très bien). Ajoutez du sel et une 1/2 tasse de sucre pour chaque tasse de riz cuvé. Coulez dans ce mélange la gelatine dissoute et mélangez bien. Faites refroidir légèrement et ajoutez une tasse de crème fouettée ou de lait. Versez dans un moule que l'on peut décorer avec des tranches d'ananas ou d'autres fruits. Servez avec ou sans crème.

### Sorbet de Fruits

Râpez le dessus de la pelure d'une orange et d'un citron. Exprimez le jus et ajoutez une tasse et demie de sucre. Faites tremper une 1/2 enveloppe de Knox Sparkling Gelatine dans une 1/2 tasse de lait froid et faites dissoudre en tenant dans une casserole d'eau bouillante. Ajoutez deux tasses et demie de lait, et lorsqu'elle est prête à geler ajoutez le jus de fruit et le sucre. Ce sorbet suffira pour cinq personnes.

### Service Domestique Spécial

Des recettes de gelée de menthe pour le mouton froid, apprêts pour viande et poisson, apprêt russe pour salade, glacage pour gâteau et des douzaines d'autres recettes délicieuses pour toutes sortes d'autres desserts rafraîchissants pour la saison chaude que l'on peut préparer facilement et rapidement avec la Knox Sparkling Gelatine, tout cela peut être trouvé dans mes livres de recettes "Dainty Desserts" et "Food Economy". Demandez-les en ayant soin d'inclure un timbre de 2 cents et de donner le nom de votre épicière.

### MME CHARLES B. KNOX KNOX GELATINE

Dept. E, 180 rue St.-Paul Ouest, Montréal

*"Chaque fois qu'une recette demande de la gelatine—elle veut dire la Knox."*

Ce paquet contient une enveloppe de pure essence de citron afin d'accommoder la ménagère très occupée.



# De tout, de riens... et d'autres choses



**LES LAMES de sabres restent** aiguisées.—En temps de paix, les lames de sabres et des sabres-baïonnettes ne sont guère tranchantes. On les aiguisa à la mobilisation pour le départ des troupes en campagne.

Depuis la cessation des hostilités, il a été demandé au ministre de la guerre, en France, s'il y avait lieu d'enlever à ces armes leur tranchant. Et le ministre vient de se prononcer pour la négative des instructions devant être "adressées en temps voulu."

**L'ESPRIT des Anglais.**—Que faites-vous là? demandait un fou à un cuisinier qui était occupé à dépouiller une volaille de ses plumes.

—J'habille ce poulet, reprit le cuisinier.

—J'appellerais plutôt cela le déshabiller, reprit l'autre.

Le cuisinier parut réfléchir. (Punch.)

**DECORATIONS françaises.**— En dehors des croix d'honneur et des médailles militaires décernées pendant la guerre, par la France, 2,055,000 actes d'héroïsme ont été l'objet de citations, savoir: 160,000 à l'ordre de l'armée; 95,000 à l'ordre du corps d'armée; 250,000 à l'ordre de la division; 300,000 à l'ordre de la brigade; 1,250,000 à l'ordre du régiment.



**LES habitants de Croyder,** Angleterre, ont trouvé un emploi pour le butin de guerre qui leur a été rapporté de France. Ils pavent leurs rues avec des casques allemands. La photographie nous en montre ici dix milles sous le rouleau.

### MEDECIN guéris-toi toi-même!

Le vieux dicton va se réaliser si l'on veut écouter le conseil donné par le Docteur F. W. Marlow à une assemblée de l'Association Médicale d'Ontario tenue récemment à Toronto. "Au sujet d'une science qui avance tout le temps," a dit le Docteur Marlow, "il semble étrange qu'un praticien soit libre d'exercer sa profession, depuis la date de son diplôme jusqu'à sa mort, sans subir de temps en temps un nouvel examen qui prouve qu'il est toujours à la hauteur et qu'il a suivi le progrès. Un médecin qui se dit trop occupé pour assister aux réunions professionnelles et pour se tenir au courant des thodes modernes est un fossile et formation et une menace" pour tout le monde."

### UN JUGE qui est un "type."

Les américains ne veulent décidément rien faire comme tout le monde.

Il y a quelques années, le juge Landis s'était rendu célèbre pour avoir infligé l'amende la plus forte qui ait jamais été prononcée: 29 millions de dollars. Le même juge vient de battre un autre record en condamnant un prévenu, pour violation de secret de la correspondance, à une peine de détention de... 25 secondes, qu'il a fait purger immédiatement sous ses yeux, dans un coin de la salle d'audience.

### LA RECLAMATION de guerre

du Canada.—Le Canada porte à \$1,871,000,000 sa réclamation de guerre contre l'Allemagne. Seulement il devra faire apostiller sa note par les autorités impériales. Et voilà bien qui nous fait revenir un peu de nos prétentions autonomistes dans l'Empire. Dans tous les cas il paraît qu'on va nous payer bien des millions en réparation des torts que la guerre nous a causés.

**ART et curiosité.**—Des bijoux ont encore fait, à l'hôtel Drouot, des prix extrêmement élevés et il ne faut pas oublier que les acquéreurs ont, en plus, à payer 17.05 per cent. de frais.

A la vente de Mme X... M. Lair-Dubreuil a adjuré \$180,000 une rivière de vingt-cinq brillants terminés par deux fermoirs en brillants et \$80,000 un pendentif formé de deux brillants rectangulaires pesant 11 carats 90 et 8 carats, et d'un brillant poire de 5 carats 85, tous trois de teinte rose. Dans la même vente, une broche pendentif avec brillants et deux perles poires a fait \$30,000.

Dans une autre vente, une suite de cinq tapisseries de Bruxelles du XVIème siècle, paysages animés de personnages, a été vendue \$25,000; deux autres, également de Bruxelles et de la même époque, à sujets guerriers, \$15,000 chacune, et une tapisserie verdure flamande du XVIIIème siècle représentant la terrasse d'un château \$53,400. Enfin, dans la salle de M. H. Beaudoin, quatre fauteuils couverts en Aubusson, fin du XVIIIème siècle, ont fait \$2,000.

### DEUX budgets parents.

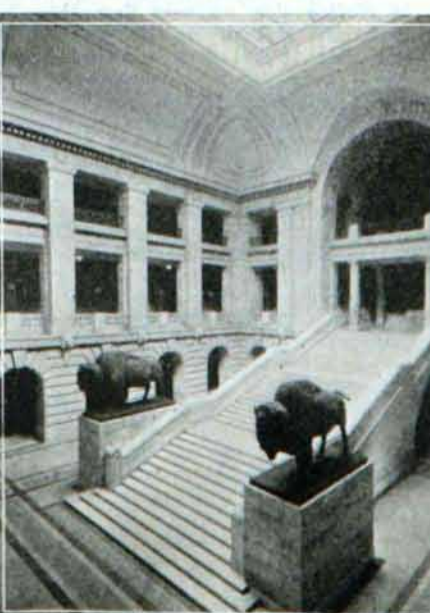
Il paraît que le budget de la famille en Angleterre, et celui de la famille au Canada se ressemblent comme des frères. Il y a bien quelques articles que l'on paye plus cher au Canada qu'en Angleterre mais on se reprend sur d'autres de façon à ce que la moyenne soit la même pour les deux pays. Cela n'empêche pas, on le comprend bien, que la vie coûte toujours très cher dans l'un et l'autre pays. Mais alors, pourquoi cette joie avec laquelle les journaux nous ont appris le fait que nous venons de commenter. Il nous ont tout simplement rappelé un petit proverbe très connu chez-nous: "Le mal de l'un ne guérit pas le mal de l'autre!"

### COMBIEN de colonies?

L'inventeur de l'oléomargarine, un substitut du beurre de crème, va rendre des points à Parmentier, le découvreur de la pomme de terre. On nous dit maintenant qu'il ne faut pas trop s'alarmer du prix croissant du beurre puisque l'oléomargarine, un article qui lui ressemble beaucoup, a une valeur en calories plus considérable que le beurre, soit 3,699.70 calories contre 3,558.92. Vous verrez qu'on va nous dire demain comment nous y prendre pour faire un nœud de plus à notre ceinture!

### ON AIME les bonbons aux Etats-Unis.

Encore qu'il se plaigne de la rareté du sucre, le peuple américain n'en consomme pas moins pour un billion de piastres annuellement, a déclaré le secrétaire du Trésor (Hanston, lors d'un discours au "Band Club" de New-York. Ces statistiques, a-t-il dit, ont été dressées d'après le revenu de la taxe du sucre.



**PHOTOGRAPHIE du Grand Escalier et de l'entrée principale de l'Hôtel du Gouvernement à Winnipeg, Manitoba.**

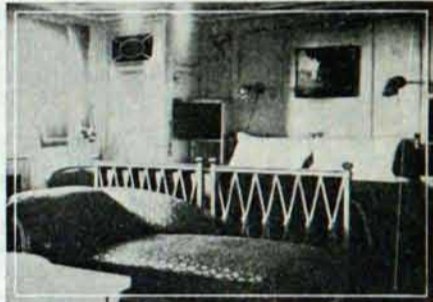
**JEANNE d'Arc à Londres.**—On a fêté à Westminster, la canonisation de Jeanne d'Arc. Une foule très cosmopolite assistait à la cérémonie. L'autel de Jeanne d'Arc était décoré des couleurs françaises et anglaises et de couronnes de laurier.

Le clou de la fête a été une procession à travers quelques rues de Londres. Jeanne d'Arc représentée par une jeune fille vêtue d'une armure et montée sur un cheval gris. Des femmes et des enfants personnifiant des paysannes françaises du temps de Jeanne d'Arc, suivaient le cortège. On remarquait aussi, dans le défilé, des officiers français et anglais et des dignitaires du monde ecclésiastique de Londres. Près de 100,000 personnes ont été témoins de cette parade.

Les églises françaises de Londres ont toutes fêté la canonisation de Jeanne d'Arc.

### Le premier grand transatlantique

allemand à flotter pavillon anglais est l'"Imperator," un navire luxueux et d'une excessive richesse qui fait maintenant, pour ses nouveaux maîtres, le service entre New-York et Southampton. L'illustration ci-dessous fait voir la chambre à coucher de l'ex-Kaiser dans la suite qui lui était réservée sur l'"Imperator."



### UNE belle propagande.

Pendant l'exhibition du Bien-Etre de l'Enfance, tenue récemment à Montréal, les salles ont été visitées par plus de 15,000 personnes, et on a distribué des tracts, brochures, etc., sur les soins à donner aux enfants, dans 10,000 familles. Et, tous les visiteurs de l'exhibition ne sont pas venus là par simple curiosité, mais avec un but déterminé, et avec une multitude de questions à poser.

Les organisateurs sont enchantés!

### PATRONNE des Aces.

On avait proposé comme patronne des aviateurs, Notre-Dame des Aïres, puis Notre-Dame du Platin.

Mais la congrégation des Rites vient d'en décider autrement et c'est Notre-Dame de Lorette qui protégera les hommes volants et leurs appareils.

### LE CENTENAIRE de Napoléon

Un comité vient de se former en vue de célébrer avec éclat le centenaire de la mort de Napoléon Ier, le 5 mai 1921.

Ce comité, qui est créé en dehors de toutes préoccupations politiques groupe dans son sein des personnalités appartenant à tous les partis: les princes Murat et de la Moskowa, Mgr Baudrillart, M. Arthur Lévy, M. Gauthier (de Clagny), M. Joseph Reinach, etc.

Dans son assemblée générale constitutive qui a eu lieu hier, il a choisi comme président un universitaire, M. Eugène Driault, qui s'est voué aux études Napoléoniennes.

Il a décidé de demander au gouvernement de participer officiellement aux cérémonies.

Les organisateurs qui s'étaient assurés parait-il, l'adhésion à leur projet de M. Georges Clémenceau, alors qu'il était président du conseil, comptent sur celle de son successeur.

### PECHE aux perles.

— Annonce recueillie dans un journal américain: "On demande une jeune fille, veuve de préférence, pour traire une vache qui parle un peu anglais et s'occuper un peu de couture. Pas de lavage. Bon home avec salle de bain."



## Rien Que Deux

ELLE semble être la seule au monde pour lui. Son teint admirable le ravit—sa beauté le captive. Et ce qui est mieux que tout, elle conservera toujours pour lui cette apparence de jeunesse, cet air de jeune fille, parce qu'elle connaît le secret de la beauté instantanée et permanente. Elle fait usage du service complet de Pompeian Beauty Toilette.

*Premièrement*, un peu de Crème de JOUR Pompeian (Pompeian Day Cream), invisible et parfumée pour assouplir la peau et retenir la poudre. *Puis*, appliquez la poudre de Beauté Pompeian (Pompeian Beauty Powder). Elle donne une carnation splendide avec, en plus, le charme d'un parfum délicat. *Enfin* un soupçon de VELOUTÉ Pompeian (Pompeian Bloom). Savez-vous qu'une touche de couleur aux joues fait étinceler les yeux?

Ces trois produits peuvent être employés séparément ou conjointement (tel que ci-dessus) comme toilette Complète de Beauté Pompeian (Pompeian Beauty Toilette). Dans toutes les pharmacies à 60c l'unité. Ils sont garantis par les fabricants de la Crème de Massage Pompeian (Pompeian Massage Cream), de la Crème de Nuit Pompeian (Pompeian Night Cream), et de l'Arome Pompeian (Pompeian Fragrance) (une poudre de talc à 30c, d'une odeur nouvelle et exquise.)

### Offre Spéciale—1-2 boîte de poudre et une boîte de talc échantillon

L'un ou l'autre, ou les deux, envoyés à une personne par famille. Pour dix cents vous obtenez une demi-boîte de 60 cents de Poudre de Beauté Pompeian (Pompeian Beauty Powder), et une boîte échantillon de Velouté (Bloom), et de Crème de Jour (Day Cream) Pompeian. Pour cinq cents vous obtenez une splendide petite boîte échantillon de Parfum Pompeian (Pompeian

Fragrance) (talc) à mettre dans votre bourse. Pour 15 cents vous obtenez les deux. L'offre de Poudre de Beauté (Pompeian Beauty Powder) ne vaut que si vous-même, ou personne de votre famille, ne l'a encore essayée. Vous pouvez faire plusieurs essais de toilette intéressants avec les paquets échantillons. Il n'est pas nécessaire d'ajouter une lettre au coupon. Nous comprendrons.

THE POMPEIAN COMPANY, K-7 Wyandotte Ave., Walkerville, Ont., Canada



# Pompeian

## BEAUTY POWDER

*N'enviez pas la beauté—Employez Pompeian*

### Garantie

Le nom Pompeian est la garantie de la qualité de l'article et attirera votre confiance. Si vous n'êtes pas entièrement satisfait, le coût d'achat vous sera remis volontiers par The Pompeian Co. à Cleveland Ohio.

THE POMPEIAN CO.,  
K-7 Wyandotte Ave., Walkerville, Ont., Canada  
Envoyez à l'adresse ci-dessus ce coupon et 10 cents (argent) pour 1 boîte de Poudre de Beauté Pompeian (Pompeian Beauty Powder), ou 5 cents (argent) pour la commode petite boîte échantillon de Parfum Pompeian (Pompeian Fragrance) (talc) ou 15 cents (pièces de 5 et 10 cents) pour les deux paquets.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Prov.....

Préférence chair envoyée à moins que l'on ne spécifie blanc ou bronzette.



Apportez un

**KODAK**

avec vous

*Si ce n'est pas un Eastman, ce n'est pas un Kodak.*

CANADIAN KODAK CO., Limited

TORONTO, CANADA